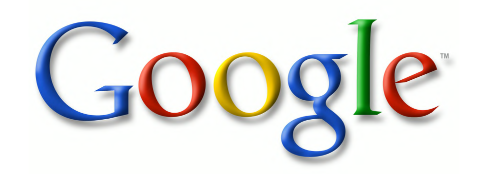


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

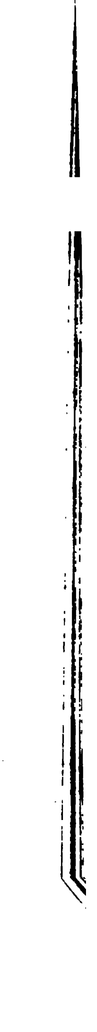
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`




600010149L



600010149L



MORCEAUX D'HISTOIRE

TIRÉS DES MEILLEURS AUTEURS FRANÇAIS
ET SUIVIS DE NOTES

PAR

L. T. VENTOUILLAC

Professeur de Langue et de Littérature Française
au Collége-Royal de Londres.

Seconde Edition

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.



LONDRES :
S. LOW, LAMB'S CONDUIT STREET;
TREUTTEL, WÜRTZ ET RICHTER, SOHO SQUARE, ET
B. FELLOWES, LIBRAIRE DU COLLEGE ROYAL.

1832.

314.

PREFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

Il est assez singulier que parmi le grand nombre de *Recueils*, de *Choix*, &c. qu'on a donnés au public, il n'en existe pas un semblable à celui que nous ajoutons maintenant à notre collection de *Classiques Français*. Quoi de plus propre, en effet, à mettre entre les mains des jeunes gens qu'un livre qui, à la fois amusant et instructif, leur offre le portrait des plus grands hommes, le tableau des faits historiques les plus intéressans, tracés de main de maître. Frappé de cette idée, nous avons tâché de l'exécuter ici, et n'avons rien négligé pour que cet ouvrage remplisse le but que nous nous y proposons, celui d'amuser et d'instruire à la fois nos lecteurs. Afin de mieux y parvenir, nous avons varié autant que possible la nature des morceaux que nous

donnons, et la source d'où nous les avons tirés: nous en avons même ajouté quelques uns qui ne sont pas purement historiques (tels que ceux pris des *Voyages du jeune Anacharsis*, &c.) mais qui nous ont paru dignes d'une place dans notre petit recueil, puisqu'ils tendent à l'étude et à la connaissance de l'histoire qu'il a pour but.

La première édition de cet ouvrage étant épuisée, nous avons profité de cette circonstance pour le rendre encore plus digne de l'accueil qu'on a bien voulu lui faire. Outre plusieurs autres changemens, nous y avons ajouté un morceau très remarquable sur *Les Jésuites*, qui parut il y a quelques mois dans la *Revue Française*, et qui nous semble plus propre à faire connaître l'histoire et le caractère de cette célèbre société qu'aucun des ouvrages qui en ont parlé jusqu'à ce jour.

TABLE.

MORCEAUX D'HISTOIRE.

LE PEUPLE ATHÉNIEN.

L'HISTOIRE nous le représente, tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte, tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse, quelquefois déployant les lumières et les sentimens des grandes âmes, aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire ; s'enivrant des éloges qu'il reçoit, applaudissant aux reproches qu'il mérite ; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique ; trop impatient pour en écouter les détails et en prévoir les suites : faisant trembler ses magistrats dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis ; passant avec la rapidité de l'éclair, de la

fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir; mobile surtout et frivole, au point que, dans les affaires les plus graves, et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes ou le détourner de son intérêt.

[*Barthélémy, Voyage d'Anacharsis.*]

LA PESTE D'ATHÈNES.

JAMAIS ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sortie de l'Éthiopie, il avait parcouru l'Égypte, la Libye, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et d'autres lieux encore. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pyrée, où il se manifesta d'abord; de là il se répandit avec fureur dans la ville, et surtout dans ces demeures obscures et malsaines, où les habitans de la campagne se trouvaient entassés.

Le mal attaquait successivement toutes les parties du corps: les symptômes en étaient effrayans, les progrès rapides, les suites presque toujours mortelles. Dès les premières atteintes, l'âme perdait ses forces, le corps semblait en acquérir de nouvelles, et c'était un cruel supplice de résister à la maladie, sans pouvoir résister à la douleur. Les insomnies, les terreurs, des sanglots redoublés, des convulsions effrayantes, n'étaient pas les seuls tourmens réservés aux malades. Une chaleur brûlante les dévorait intérieurement. Couverts d'ulcères et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche souillée d'un sang impur, on les voyait se traîner dans les rues, pour respirer plus librement, et ne pouvant éteindre la soif brulante dont ils étaient consumés, se précipiter dans les puits ou dans les rivières couvertes de glaçons.

La plupart périssaient au septième ou au neuvième jour. S'il prolongaient leur vie au-delà de ces termes, ce n'était que pour

éprouver une mort plus douloureuse et plus lente.

Ceux qui ne succombaient pas à la maladie n'en étaient presque jamais atteints une seconde fois. Faible consolation ! car ils n'offraient plus aux yeux que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avaient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres ; les autres ne conservaient aucune idée du passé : heureux sans doute d'ignorer leur état, mais ils ne pouvaient reconnaître leurs amis.

Le même traitement produisait des effets tour à tour salutaires et nuisible ; la maladie semblait braver les règles de l'expérience. Comme elle infestait aussi plusieurs provinces de la Perse, le roi Artaxerxès résolut d'appeler à leurs secours le célèbre Hippocrate, qui était alors dans l'île de Cos : il fit briller à ses yeux de l'or et des dignités ; mais le grand homme répondit au grand roi qu'il n'avait ni besoins, ni désirs, et qu'il se devait aux Grecs plutôt qu'à leurs ennemis. Il vint ensuite offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnaissance, que la plu-

part de leurs médecins étaient morts victimes de leur zèle; il épuisa les ressources de son art, et exposa plusieurs fois sa vie. S'il n'obtint pas tout le succès que méritaient de si beaux sacrifices, et de si grands talens, il donna du moins des consolations et des espérances. On dit que, pour purifier l'air, il fit allumer des feux dans les rues d'Athènes; d'autres prétendent que ce moyen fut employé, avec quelque succès, par un médecin d'Agrigente, nommé Acron.

On vit, dans les commencemens, de grands exemples de piété filiale, d'amitié généreuse; mais, comme ils furent presque toujours funestes à leurs auteurs, ils ne se renouvelèrent que rarement dans la suite. Alors les liens les plus respectables furent brisés: les yeux, près de se fermer, ne virent de toutes parts qu'une solitude profonde, et la mort ne fit plus couler de larmes.

Cet endurcissement produisit une licence effrénée. La perte de tant de gens de bien, confondus dans un même tombeau avec les scélérats, le renversement de tant de fortunes,

devenues tout à coup le partage ou la proie des citoyens les plus obscurs, frappèrent vivement ceux qui n'ont d'autre principe que la crainte. Persuadés que les dieux ne prenaient plus d'intérêt à la vertu, et que la vengeance des lois ne serait pas aussi prompte que la mort dont ils étaient menacés, ils crurent que la fragilité des choses humaines leur indiquait l'usage qu'ils en devaient faire, et que, n'ayant plus que peu de momens à vivre, ils devaient du moins les passer dans le sein des plaisirs.

Au bout de deux ans, la peste parut se calmer. Pendant ce repos, on s'aperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'était pas détruit; il se développa dix-huit mois après; et, dans le cours d'une année entière, il reproduisit les mêmes scènes de deuil et d'horreur. Sous l'une et l'autre époque, il périt un très-grand nombre de citoyens, parmi lesquels il faut compter près de cinq mille hommes en état de porter les armes. La perte la plus irréparable fut celle de Périclès, qui, dans la troisième année de la guerre, mourut des suites de la maladie.

[*Barthélémy, Voyage d'Anacharsis.*]

COMBAT DES THERMOPYLES.

Léonidas, en apprenant le choix de la diète, prévit sa destinée, et s'y soumit avec cette grandeur d'âme qui caractérisait alors sa nation; il ne prit pour l'accompagner que trois cents Spartiates, dont il connaissait la valeur. Avant de partir, ces trois cents héros célébrèrent d'avance leur trépas par un combat funèbre, auquel assistèrent leurs parens et leurs amis. Cette cérémonie achevée, ils partirent. La femme de Léonidas lui ayant demandé ses dernières volontés: "Je vous souhaite," lui dit-il, "un époux digne de vous, et des enfans qui lui ressemblent."

Il alla camper aux Thermopyles, avec environ sept milles hommes de différens cantons de la Grèce. Ce détachement devait être suivi de l'armée des Grecs. Les Lacédémoniens étaient retenus chez eux par une fête; les autres alliées se préparaient à la solemnité des

devenues tout à coup le partage ou la proie des citoyens les plus obscurs, frappèrent vivement ceux qui n'ont d'autre principe que la crainte. Persuadés que les dieux ne prenaient plus d'intérêt à la vertu, et que la vengeance des lois ne serait pas aussi prompte que la mort dont ils étaient menacés, ils crurent que la fragilité des choses humaines leur indiquait l'usage qu'ils en devaient faire, et que, n'ayant plus que peu de momens à vivre, ils devaient du moins les passer dans le sein des plaisirs.

Au bout de deux ans, la peste parut se calmer. Pendant ce repos, on s'aperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'était pas détruit; il se développa dix-huit mois après; et, dans le cours d'une année entière, il reproduisit les mêmes scènes de deuil et d'horreur. Sous l'une et l'autre époque, il périt un très-grand nombre de citoyens, parmi lesquels il faut compter près de cinq mille hommes en état de porter les armes. La perte la plus irréparable fut celle de Périclès, qui, dans la troisième année de la guerre, mourut des suites de la maladie.

[*Barthélémy, Voyage d'Anacharsis.*]

COMBAT DES THERMOPYLES.

LÉONIDAS, en apprenant le choix de la diète, prévit sa destinée, et s'y soumit avec cette grandeur d'âme qui caractérisait alors sa nation; il ne prit pour l'accompagner que trois cents Spartiates, dont il connaissait la valeur. Avant de partir, ces trois cents héros célébrèrent d'avance leur trépas par un combat funèbre, auquel assistèrent leurs parens et leurs amis. Cette cérémonie achevée, ils partirent. La femme de Léonidas lui ayant demandé ses dernières volontés: "Je vous souhaite," lui dit-il, "un époux digne de vous, et des enfans qui lui ressemblent."

Il alla camper aux Thermopyles, avec environ sept milles hommes de différens cantons de la Grèce. Ce détachement devait être suivi de l'armée des Grecs. Les Lacédémoniens étaient retenus chez eux par une fête; les autres alliées se préparaient à la solemnité des

jeux olympiques. Tous croyaient Xercès loin des Thermopyles.

Ce pas était l'unique voie par laquelle une armée pouvait pénétrer dans la Thessalie, dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique, et les regions voisines; c'est un défilé du mont Oéta, qui peut avoir environ deux lieues de longueur. Sa largeur, qui varie presque à chaque pas, n'est souvent que de vingt-cinq pieds. Il s'y trouve même une chaussée qui n'en a que sept et huit, et partout on a d'un côté des montagnes escarpées, de l'autre la mer ou des marais impraticables. Le chemin est souvent détruit par des torrens, ou par des eaux stagnantes. Il existait sur la montagne un sentier qui aboutissait au travers du défilé, et qu'il fallait garder. Les milles Phocéens, qui étaient dans cette petite armée, furent chargés de le défendre. A peine Léonidas avait-il fait ses dispositions, qu'on vit les troupes de Xercès couvrir la plaine. Les Grecs délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre. La plupart des chefs proposaient de se retirer à l'isthme de Corinthe; Léonidas rejeta cet avis.

Xercès fut étrangement surpris qu'on se préparât à lui disputer le passage; il n'avait pu en croire Démarate, et s'était toujours flatté qu'au premier bruit de son arrivée, les Grecs prendraient la fuite. Il envoya un cavalier pour reconnaître les ennemis.

Le poste avancé était ce jour là composé des Spartiates; les uns s'exerçaient à la lutte, les autres peignaient leur chevelure; car au moment du combat, leur premier soin était de parer leurs têtes. Le roi, à qui ce rapport fut fait, étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, différa l'attaque de quatre jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Il essaya de gagner Léonidas, en lui promettant l'empire de la Grèce: cette offre fut rejetée avec hauteur et indignation. Xercès lui écrivit ensuite ces quatre mots seulement: *rends-moi les armes.* Léonidas écrivit au-dessous: *viens les prendre.* Xercès, outré de colère, fait marcher les Mèdes, avec ordre de saisir tous ces hommes en vie et de les lui amener. Quelques soldats courent à Léonidas, et lui disent: *les Perses sont près de nous.* Il répond froidement:

dites plutôt que nous sommes près d'eux. Les Mèdes ne peuvent soutenir l'effort des Grecs, ils fuient honteusement, et sont remplacés par le corps des *immortels,* qui était de dix mille hommes, et la meilleure troupe de l'armée : ce corps combattit courageusement ; mais les Grecs avaient l'avantage du lieu et la supériorité des armes ; les piques des Perses étaient trop courtes, et leurs boucliers trop petits. Les immortels perdirent beaucoup de monde. Le combat recommença le lendemain, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xercès désespérait de forcer le passage. Il ne savait plus quel parti prendre, lorqu'un habitant de ces cantons vint lui découvrir le sentier par lequel il pouvait tourner les Grecs. Le corps des immortels fut détaché pour cette expédition. Les mille Phocéens, placés pour la défense, se réfugièrent sur les hauteurs voisines. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblent. Les uns étaient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester. Léonidas les conjure de se réserver pour des occasions plus heureuses, et déclare

que quant à lui et à ses compagnons, il ne leur est pas permis de quitter un poste que Sparte leur a confié. Les Thespiens (ils étaient sept cents) protestent qu'ils n'abandonneront point les Spartiates : les Thébains, qui se trouvaient au nombre de quatre cents, prennent le même parti. Le reste de l'armée a le temps de sortir du défilé.

Léonidas ayant appris de l'oracle qu'il fallait que lui ou Lacédémone pérît, n'hésita pas à se sacrifier pour sa patrie. Il exhorta ses compagnons à prendre un repas frugal, en ajoutant qu'ils souperaient ensemble chez Pluton ; ils répondirent par un cri de joie. Ému sur le sort de deux Spartiates, qui lui étaient unis par le sang et l'amitié, il veut les charger de quelques dépêches pour Lacédémone :—*Nous ne sommes pas ici,* lui disent-ils, *pour porter des ordres, mais pour combattre.* Et, sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés. Cependant Léonidas forme la plus audacieuse des entreprises : au milieu de la nuit, il sort du défilé, et marche droit à Xercès, résolu de

l'immoler ou de périr au milieu de son camp. Après avoir renversé les postes avancés, il pénètre dans la tente du roi, qui avait déjà pris la fuite; les Grecs se répandent dans le camp, et s'y rassasient de carnage. Mais les premiers rayons du soleil offrant aux yeux des vaincus le petit nombre des vainqueurs, ceux-ci sont attaqués de toutes parts; Léonidas tombe percé de coups.

L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses soldats et les troupes les plus aguerries de l'armée persanne. Deux frères de Xercès y laissent la vie. Les Grecs, quoique épuisés et affoiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi en se retirant, et regagnent le défilé, où ils se défendent encore quelques momens, et contre les troupes qui les suivaient et contre celles qui les avaient tournés. On prétend qu'avant la fin de l'action quelques Thébains se rendirent. Les Thespiens partagèrent la destinée des Spartiates, et cependant ils n'ont point partagé la gloire de cette journée immortelle, parcequ'ils ne firent que se laisser

entraîner par l'exemple de ces derniers, chez lesquels la résolution de périr aux Thermopyles fut conçue, arrêtée, et suivie avec autant de sang-froid que de constance. Pendant qu'ils étaient dans ce poste, quelqu'un voulant leur donner une haute idée de l'armée des Perses, dit que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. *Tant mieux,* répondit le Spartiate Diénécès, *nous combattrons à l'ombre.* Un autre Spartiate, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était retenu dans le voisinage par une fluxion sur les yeux ; on vint lui dire qu'un détachement ennemi, descendu de la montagne, pénétrait dans le défilé ; il se fait aussitôt conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait. Deux autres, absens aussi par l'ordre du général, furent soupçonnés de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'opprobre : le premier s'arracha la vie ; le second n'eut d'autre ressource que de la perdre à la bataille de Platée.

Xercès aveuglé par son dépit contre Léo-

nidas, qui avait osé lui tenir tête, fit attacher son corps à une potence, et voulant déshonorer son ennemi ne déshonora que lui-même. On éleva dans la suite, par ordre des amphyctions, un superbe monument tout près des Thermopyles, à ces braves défenseurs de la Grèce, avec des inscriptions pour chacune des nations dont les soldats avaient si glorieusement succombé. Celle des Spartiates était du poète Simonide ; elle est remarquable par sa simplicité : *Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.* Quarante ans après, Pausanias fit transporter à Sparte les restes de Léonidas, et lui érigea un magnifique tombeau ; le sien fut placé tout près. On y prononçait tous les ans une oraison funèbre à leur honneur ; et l'on y célébrait des jeux auxquels les seuls Spartiates avaient droit d'assister, pour marquer que c'était à eux qu'appartenait la gloire acquise aux Thermopyles.

Xercès y avait perdu plus de vingt mille hommes. Effrayé d'une victoire si chèrement payée, il demanda à Démarate si Lacédémone

avait encore beaucoup de pareils soldats. Il répondit : *huit mille.*

Après avoir vu le récit de cette action prodigieuse, on se demande si elle fut l'effet d'un dévouement utile ou d'une hardiesse désespérée. Diodore de Sicile pense que ce ne fut point un coup de désespoir, mais une conduite sage et généreuse. Léonidas voyant tout l'Orient fondre sur la petite contrée de la Grèce, sentit qu'il fallait étonner les Perses, et ranimer les Grecs par un prodige de valeur. La mort de ce général et de ses compagnons aux Thermopyles produisit plus d'effet que la plus brillante victoire. Elle fut comme le germe des succès qui suivirent, et qui éloignèrent tellement des Perses la pensée de venir attaquer la Grèce, que, pendant les sept ou huit règnes suivans, aucun de leurs princes n'osa en former le dessein, ni aucun ministre en donner le conseil. On regrette cependant que la confédération n'ait pas jugé à propos d'envoyer quelques troupes de plus pour défendre ce fameux passage. Si le sentier par lequel il fut forcé, avait été gardé par mille Spartiates,

au lieu de mille Phocéens, il est probable que toutes les forces de Xercès se fussent brisées à ce premier écueil.

[*Rollin, Histoire ancienne.*]

PORTRAIT D'ALEXANDRE.

JE vis alors cet Alexandre qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avait dix-huit ans, et s'était déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée il avait enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutait un nouveau charme à sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée sur l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course et très-recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe, qu'on nommait *Bucéphale,* que per-

sonne n'avait pu dompter jusqu'à lui, et qui lui avait coûté 13 talens (70,200 francs de notre monnaie.)

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. J'interrogeai un Athénien qui avait séjourné long-temps en Macédoine, et voici ce qu'il me dit :

" Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de talens, un désir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts, qu'il protège sans s'y connaître : il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grand élévation dans les sentimens et dans les idées.

"La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre humain : c'est une envie excessive de dominer qui le tourmente jour et nuit : elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est saisi de crainte et de respect. Il voudrait être

l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connaissances humaines.

" Philippe emploie différens moyens pour aller à ses fins; Alexandre ne connaît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer aux jeux olympiques la victoire à de simples particuliers: Alexandre ne voudrait y trouver pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux, et le second, qu'il est né au sein de la grandeur.

" Jaloux de son père, il voudra le surpasser; émule d'Achille, il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, et Homère le plus grand des poètes. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi: c'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'âme. Il disait un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle et un panégyriste tel qu'Homère." Ainsi parlait un Athénien.

[*Barthélémy, Voyage d'Anacharsis.*]

"Toutes les mesures que prit Alexandre, dit Montesquieu, furent justes. Il ne partit qu'après avoir accablé les Grecs : il ne laissa rien derrière lui, contre lui. Il attaqua les provinces maritimes, et fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être pas séparé de sa flotte. Il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre, et s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit tout aussi pour se procurer la victoire.

"Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire, dans un temps où un échec pouvait le renverser, il donna peu de chose au hasard. Quand la fortune le mit au-dessus des événemens, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace ; c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse.

"La bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte ; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre. Voilà comme il fit ses conquêtes. Il faut voir comment il les conserva. Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs

comme maîtres, et les Perses comme esclaves: il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu. Il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire: il prit les mœurs des Perses pour ne point désoler les Perses, en leur faisant prendre les mœurs des Grecs. Il respecta les traditions anciennes et tous les monumens de la gloire et de la vanité des peuples conquis. Il semblait qu'il n'eût fait cette grande conquête que pour être le premier citoyen de chaque ville. Sa main se fermait pour les dépenses privées, et s'ouvrait largement pour les dépenses publiques. Fallait-il régler les dépenses de sa maison? il devenait Macédonien, fallait il récompenser l'armée? il était Alexandre.

"Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Mais qu'est-ce que ce conquérant, qui est plaint de tous les peuples qu'il a soumis? qu'est-ce que cet usurpateur, sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes?"

CONTINENCE DE SCIPION.

SCIPION l'Africain joignait aux qualités guerrières qui font les héros, les vertus morales qui font les grands hommes, et qui le rendirent un objet d'amour et de vénération pour toute l'antiquité.

Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il fut envoyé en Espagne; et n'en mit que quatre à conquérir ce beau pays. Il battit les Carthaginois, et prit Carthagène en un seul jour. Parmi les prisonniers que les Romains firent à la prise de cette ville, se trouvait une jeune Espagnole dont la rare beauté surpassait l'éclat de sa naissance. Elle appartenait de droit au vainqueur. Ce vainqueur était alors jeune et sans engagement: *Et juvenis, et cœlebs, et victor,* dit Valère Maxime. Mais elle était fiancée à un jeune prince celtibérien, nommé Allucius, et Scipion savait également vaincre les ennemis de Rome, et ses passions. Il

manda Allucius dans sa tente, et lui tint ce discours: " Nous sommes jeunes, vous et moi, ce qui fait que je vous parlerai avec plus de confiance et de liberté. On m'a dit que vous aimiez, et que vous deviez épouser une jeune et belle prisonnière que j'ai sous ma garde. J'ignore ce que vous feriez à ma place, mais je me trouve heureux de vous la rendre telle qu'elle est sortie de la maison de son père et de sa mère. Le seul prix que je mets à ce bienfait, c'est que vous deveniez l'ami du peuple romain."

Allucius, pénétré de joie et de reconnaissance, embrassait les genoux de Scipion, et priait les dieux de verser tous leurs dons sur un si généreux vainqueur.

Dans le même moment, les parens de la jeune prisonnière apportèrent sa rançon ; elle était considérable, et proportionnée au rang qu'ils tenaient dans le pays. Ils la déposèrent aux pieds de Scipion, qui leur dit ; " Je l'accepte, mais c'est pour la rendre à votre fille, à qui j'en fais un présent de noces."

Depuis ce temps, Allucius ne cessa d'être

l'ami le plus zélé des Romains, et dès le lendemain, il vint trouver Scipion avec un corps de 1400 cavaliers, qui rendirent de grands services à leurs nouveaux alliés. Pour éterniser sa reconnaissance, Allucius fit graver sur un bouclier d'argent la belle action de Scipion, et lui en fit présent. Ce bouclier, que Scipion emporta avec lui, fut englouti dans le Rhône avec une partie du bagage de l'armée, lors de son retour en Italie. Il était resté dans ce fleuve jusqu'en 1665, qu'il fut trouvé par des pêcheurs. Il est aujourd'hui dans le cabinet des médailles.

CÉSAR.

Caïus Jules César était né de l'illustre famille des Jules, qui, comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'était l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercises, infatigable au trava

plein de valeur, le courage élevé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, et libéral jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire et de dignité dans ses manières; mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités n'échappaient point à ses bienfaits, et il commença par assujétir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujétir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récens de Marius et de Sylla

lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance; mais, sage jusque dans ses désirs immodérés, il distribua en différens temps l'exécution de ses desseins. Son esprit, toujours juste, malgré son étendue, n'alla que par degrés au projet de la domination; et, quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions, que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

[*Vertot, Révolutions romaines.*]

JULES CÉSAR.

Un des caractères particuliers des hommes extraordinaires, c'est que s'il est possible de leur donner des qualités qu'ils n'aient pas, il est impossible d'exagérer celles qu'ils ont. Plus elles sont examinées attentivement et de près, plus elles prennent d'étendue, de grandeur et d'éclat. Les plus célèbres écrivains de l'an-

cienne Rome ne croyaient pas que l'éloquence, quelque sublime qu'elle fût, pût jamais s'élever jusqu'à la hauteur de l'âme et des actions de Jules César; c'est donc avec le désespoir de parvenir à rendre son portrait ressemblant et fidèle, que j'entreprends de le crayonner.

Cet homme extraordinaire naquit dans les temps les plus orageux de la république, et ne tarda pas à montrer l'énergie de son caractère, et à laisser entrevoir l'étendue de ses desseins et l'orgueil de ses espérances. A peine âgé de 18 ans, il osa résister à la volonté de Sylla, quand Rome ne comptait de citoyens que ceux à qui cet homme de sang permettait de vivre; et cherchant dès lors à fonder sa grandeur, non sur ses vertus républicaines et pures, dont Caton lui offrait un si haut exemple, mais sur l'abaissement de ses concitoyens et sur la destruction de l'égalité, il s'unit adroitement à tous les factieux, à Pison, à Lentulus, à Catalina, dont les complots et les attentats préparèrent à leurs dépens son inconcevable fortune. La fortune avait mis en lui plus de talens, plus d'énergie, et plus de ressource pour exterminer

la liberté, que n'en avaient montré, depuis l'expulsion des rois, les plus ardens républicains, pour l'établir ou la défendre.

N'espérant rien du hasard, mais beaucoup de son génie, et tout de sa valeur et de son courage, il demanda et il obtint les premières places de la république, toujours prêt à s'en saisir, s'il n'y était point appelé. Son activité que jamais il ne divisa, mais qu'il porta successivement tout entière sur chaque objet de son ambition, fut prodigieuse ; et nul revers, nul succès ne purent même la suspendre. Le sentiment de ce qu'il lui restait à faire laissait à peine une place au souvenir de ce qu'il avait déjà fait. Ainsi, après des victoires sans nombre, remportées avec une célérité jusqu'alors inouïe, dans des climats inconnus, sur des nations puissantes et aguerries ; quand Rome elle même, étonnée de tant de merveilles, lui décernait des statues, des autels et tous les honneurs divins ; quand, en effet il se montrait supérieur à tout ce que Rome avait produit de plus grand, il lui manquait de se trouver égal à lui-même ; il voyait à ses pieds

les maîtres du monde, et il formait encore des vœux, comme s'il n'y avait rien eu sur la terre qui méritât que cette âme fière et sublime daignât s'y reposer un moment. L'étonnement se mêle à l'admiration, lorsqu'on pense à tout ce qu'il voulut, à tout ce qu'il entreprit, à tout ce qu'il exécuta. Il trouvait dans son génie plus de ressources encore qu'il ne pouvait rencontrer d'obstacles à ses desseins, et ses ressources étaient aussi promptes que les obstacles pouvaient être imprévus. A une audace qui commandait en quelque sorte aux événemens, il joignait la sagesse qui les prépare, les mûrit, ou les corrige ; jamais il n'entreprit d'expédition, sans être assuré de tous les moyens de vaincre ; jamais il ne se crut vainqueur, qu'après avoir ôté toute ressource aux vaincus. Adoré de ses soldats, à qui, hors du combat, il permettait tout, mais à qui, dans un jour d'action il ne pardonnait rien, il leur a fait de sa gloire le premier de leurs besoins, et de ses succès la première de leurs récompenses. Doux, affable, humain, généreux, il eut des vertus, mais il ne fut point

vertueux ; il les aurait sacrifiées toutes, si ce sacrifice eût dû le rapprocher d'un seul pas de la puissance suprême. L'amitié de Jules César n'était point ce sentiment pur et tendre, qui nous rend propre et personnel le bonheur ou le malheur d'autrui ; c'était une bienveillance fondée sur le besoin et l'utilité ; c'était le prix du dévouement à sa personne, à ses desseins, à ses volontés. Si, après ce combat mémorable, qui décida de la destinée du monde, Rome n'eut à lui redemander le sang d'aucun des citoyens échappés au fer des combattans, c'est qu'il lui était utile de pardonner, c'est qu'il voyait le pardon comme un des plus nobles exercises de la supériorité.

Après la mort de Pompée, il releva les statues de ce grand homme, que le peuple avait renversées ; mais la même main avait relevé les trophées de Marius. Sa générosité fut sans borne, et sa magnificence sans exemple. Mais quel fut l'objet de ses ruineuses libéralités ? Celui de gagner le peuple dont le pouvoir lui devenait nécessaire pour renverser le pouvoir du sénat, et de s'attacher les troupes

pour combattre d'abord la puissance de Crassus et de Pompée, et détruire ensuite celle du peuple lui-même.

Son ambition parut suspendue une fois, par la considération du bien public, lorsque, prêt à passer le Rubicon, l'image de tous les maux où sa démarche allait plonger la république, vint s'offrir à son esprit : cette pensée l'arrêta sur le bord du fleuve, mais elle ne l'arrêta qu'un moment.

Il sentit dès ses premières années, que sa patrie avait besoin d'un maître, il sentit bien plus vivement le besoin de devenir le maître de sa patrie. Pour mieux cacher ce grand dessein, il le couvrit du voile de la popularité, de la dissipation, et même de la débauche : il mit à sa parure et à son maintien, la recherche et l'affectation d'un jeune homme qui ne veut que plaire ; les yeux les plus clairvoyans s'y méprirent. Le terrible Sylla fut le seul qui, à travers cette mollesse affectée, démêla en lui le plus redoutable ennemi de la république ; mais ce qu'il ne pouvait pas prévoir, c'est que cette liberté dont il avait cru ne pouvoir con-

server les restes qu'à force de répandre du sang, César la détruirait, surtout par le pardon et par la clémence.

Cet homme extraordinaire marchait à son but, non d'après un plan lentement et froidement médité, mais poussé par un insatiable désir de gloire, par le besoin de dominer, par le sentiment de ses forces, par cet instinct impérieux et secret qui n'attend pas la raison, et sert mieux que la prudence; et loin de craindre les obstacles qui pourraient se rencontrer sur son passage, son génie, qui lui répondait de tout, les lui faisait désirer; car il eût dédaigné même les grandes choses, si, pour y parvenir, il n'avait pas eu à vaincre de grandes difficultés. Une extrême activité et une patience extrême, l'audace et la prudence, la clémence et la sévérité; l'art de feindre ce qu'on n'est pas, et de cacher ce qu'on est; l'art encore plus difficile de paraître, alors même qu'on feint et qu'on dissimule, naturel, simple et ouvert; un cœur chaud et passionné, et un esprit toujours calme et serein; une imagination souple et ardente, et un jugement ferme et

lumineux : telles sont les qualités dont quelques-unes suffisent pour former un héros, un homme d'état, un grand homme ; un de ces personnages, enfin, qui ne se montrent que de très-loin en très-loin, parce que ces qualités s'excluent communément les unes les autres ; et César les posséda toutes, et César les posséda au plus haut degré. Ainsi, ce même homme qui défit trois millions d'hommes, qui prit huit cents villes d'assaut, qui soumit trois cents nations, qui, du poids de son génie et de son caractère écrasa ce colosse de grandeur et de puissance qui pesait sur tout l'univers, ce même homme réformait les abus, dictait des lois salutaires, veillait sur toutes les parties de l'administration, encourageait et protégeait tous les arts, disputait la palme de l'éloquence au plus éloquent des Romains, fixait la mobilité de la langue, en ramenant aux principes, et en soumettant aux règles, les mots presque toujours placés au hasard sur les lèvres de la multitude ignorante, et écrivait ses propres actions en style, dont nul écrivain n'égale l'élégante et noble simplicité. Ne pouvant commander au ciel il voulut en connaître les lois :

il étudia le mouvement des astres, et renferma l'année dans ses véritables limites.

Tous ses objets étaient remplis, et César méditait encore des entreprises, dont une seule suffirait, je ne dis par pour immortaliser un homme, mais pour illustrer tout un siècle, lorsqu'il périt par celle de ses vertus, à laquelle il avait dû surtout son élévation et son pouvoir, la clémence. Les effrayans phénomènes qui précédèrent et accompagnèrent sa mort, une comète qui parut dans les airs pendant qu'on célébrait ses funérailles, la fin tragique de tous ses meutriers, dont quelques-uns se percèrent du même fer dont ils l'avaient frappé ; tout semblait leur dire que le ciel courroucé vengeait la mort de César, comme un attentat fait à la nature, qui n'avait produit un tel homme que par un effort qu'elle ne pouvait plus répéter.

[*L'Abbé Arnaud.*]

DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

Quelques jour après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation, dont je jouissais parmi les philosophes, lui faisait souhaiter de me voir.(2) Il était à sa maison de Tibur, où il jouissait des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui, le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls : Sylla, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains ? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire et vos vertus vous donnaient sur tous les hommes. La fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs.

Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines qui ont des bornes, et non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée,

dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étais point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un usurpateur ; mais pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des lois, cette discipline d'une milice tranquille, mon âme ne saurait s'en occuper.

Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition ! Nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat et de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent, mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, et de se faire rendre, à leur fantaisie, le respect qui n'est dû qu'aux lois.

Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome, et qu'ayant regardé autour de moi, je n'ai trouvé ni rivaux, ni ennemis. J'ai cru qu'on dirait quelque jour que je n'avais châtié que des esclaves. Veux-tu,

me suis-je dit, que dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire ? et puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point, après toi, de prince si lâche que la flatterie ne t'égale, et ne pare de ton nom, de tes titres et de tes vertus mêmes.

Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyais que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyais bien que votre âme était haute, mais je ne soupçonnais pas qu'elle fût grande : tout, dans votre vie, semblait me montrer un homme dévoré du désir de commander, et qui, plein des plus funestes passions, se chargeait, avec plaisir, de la honte, des remords et de la bassesse même attachés à la tyrannie ; car, enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance ; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains ; vous avez exercé, sans pitié, les fonctions de la plus terrible magistrature qui fut jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, jusqu'à quand

répandras-tu le sang Romain? Veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors, vous publiâtes ces tables, qui décidèrent de la vie et de la mort de chaque citoyen.

——Et c'est le sang que j'ai versé, qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions: si j'avais gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement! mais je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y avait pas un seul homme dans l'univers, qui ne crût que la dictature était mon seul asile. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens, et j'ai osé leur dire: je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république; je répondrai à ceux qui viendront me demander leur père, leur fils, ou leur frère. Tous les Romains se sont tus devant moi.

——Cette belle action dont vous me parlez me parait bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous, le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur parler de vous jus-

tifier, et prendre pour juges des gens qui vous devaient tant de vengeances ? Quand toutes vos actions n'auraient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenaient des crimes affreux, dès que vous ne l'étiez plus.

——Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république ? Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat, pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchait à abolir la magistrature même ?

Le peuple, gêné par les lois et par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un et l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat et les lois, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous vous avons vu finir tant de républiques dans la Grèce et dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé malgré lui de ravager la terre, et de soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent *que l'univers* n'a plus d'ennemis à nous donner,

quel serait le destin de la république? Et sans moi, le sénat aurait-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui aurait fait espérer l'indépendance?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presqu'autant de malheurs qu'à la servitude; mais, quel que doive être le prix de telle liberté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers, et elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner: elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, et que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

— Il faut que je vous l'avoue, Sylla, vous m'étonnez. Quoi! est-ce pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang; et vous avez eu de l'attachement pour elle?

— Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous

trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république: et j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils: et cet amour, tant vanté, est une passion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon âme. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, et surtout par le mépris que j'ai pour les hommes. On peut juger, par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il fallait que j'y fusse libre. Si j'étais né chez les barbares, j'aurais moins cherché à usurper le trône pour commander que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres. Lorsqu'avec mes soldats, je suis entré dans Rome, je ne respirais ni la fureur, ni la

vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, et vous vouliez vivre esclaves? Non. Mais vous mouriez: et vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues............ Si j'avais vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendaient aux dieux une âme libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang et de sueurs.

— Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous: nés dans la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vouz avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune; et vous n'avez pas fait cas de l'ambition qui raisonne. Le désir insatiable de dominer, que vous avez

trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et cruel.

Qui dirait qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité ? Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment osez-vous la rendre ? Le peuple romain dites-vous, vous a vu désarmé et n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé ; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, et vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

— J'ai un nom, me dit-il, et il suffit pour ma sûreté et celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises ; et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire ; et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomène et Signion. Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique et terrible : chaque Romain m'aura

toujours devant les yeux; et, dans ses songes mêmes, je lui paraîtrai couvert de sang, il croira voir les funestes tables, et lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes lois, mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore en moi le javelot que j avais à Orchomène, et le bouclier que je portais sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla? J'ai pour moi le sénat, avec la justice et les lois; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire.

— J'avoue, lui dis-je, que quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

— Sans doute, me dit-il, j'ai étonné les hommes, et c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie, vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, et qu'il a été l'âme de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius. Je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de

la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple, et, dans cette situation, je portais tout le poids d'une grande âme. J'étais jeune, et je résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même ; j'allai faire la guerre à Mithridate, et je crus détruire Marius à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissais ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliais ses mortifications, et je le forçais tous les jours d'aller au Capitole, rendre grâces aux dieux des succès dont je le désespérais. Je lui faisais une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisaient au roi barbare. Il ne sortait pas un seul mot de ma bouche qui ne marquât mon audace, et mes moindres actions, toujours superbes, étaient pour Marius de funestes *présages*. Enfin Mithridate demanda la paix ;

les conditions étaient raisonnables; et si Rome avait été tranquille, ou si ma fortune n'avait pas été chancelante, je les aurais acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte, et qu'il rendît aux rois ses voisins tous les états dont il les avait depouillés.

Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes pères, à toi qui devais me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir cent mille Romains. Mithridate resta immobile, et Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie, le jour que je l'ai quittée, et ce jour assure ma liberté pour jamais.

— Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnait comme vous, lorsque couvert du sang de ses ennemis et de celui des Romains, il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, et de plus *grands excès*. Mais en prenant la

dictature, vouz avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudrait qu'ils fissent trop de miracles pour arracher, à présent, des cœurs de tous les capitaines romains, l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avait une voie plus sûre pour aller à la tyrannie et la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, et ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche et trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

— Il changea de visage, et se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme, dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse, j'étudie son âme ; il y cache des desseins profonds. Mais s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai *fait mes égaux*, je jure par les dieux que je *punirai son insolence*. [Montesquieu.]

POMPÉE.

Pompée attirait sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. Il avait été général avant que d'être soldat, et sa vie n'avait été qu'une suite continuelle de victoires; il avait fait la guerre dans les trois parties du monde, et il en était toujours revenu victorieux. Il vainquit dans l'Italie Carinas et Carbon, du parti de Marius; Domitius dans l'Afrique; Sertorius, ou pour mieux dire, Perpenna dans l'Espagne; les pirates de Cilicie sur la Mediterranée; et, depuis la défaite de Catalina, il était revenu à Rome, vainqueur de Mithridate et de Tigrane.

Par tant de victoires et de conquêtes, il était devenu plus grand que les Romains ne le souhaitaient, et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avait conduit par la main, il crut qu'il était de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens. Il paraissait rarement en public; et, s'il sortait de sa maison, on le

voyait toujours accompagné d'une foule de ses créatures, dont le cortège nombreux représentait mieux la cour d'un grand prince, que la suite d'un citoyen de la république. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir; mais, dans une ville libre, on ne pouvait souffrir qu'il affectât des manières de souverain. Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées, il ne pouvait se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs à la vérité étaient pures et sans tache; on le louait même, avec justice, de sa tempérance; personne ne le soupçonna jamais d'avarice, et il recherchait moins, dans les dignités qu'il briguait, la puissance qui en est inséparable, que les honneurs et l'éclat dont elles étaient environnées. Mais plus sensible à la vanité qu'à l'ambition, il aspirait à des honneurs qui le distinguassent de tous les capitaines de son temps. Modéré en tout le reste, il ne pouvait souffrir sur la gloire aucune comparaison. Toute égalité le blessait; et il eût voulu, ce semble, être le seul général de la république, quand il devait se contenter d'être le premier. Cette jalousie *du commandement* lui attira un grand nombre

d'ennemis, dont César, dans la suite, fut le plus dangereux et le plus redoutable. L'un ne voulait plus d'égal, et l'autre ne pouvait souffrir de supérieur.

[*Vertot. Révolutions Romaines.*]

CICÉRON.

NÉ dans un rang obscur, on sait qu'il devint, par son génie, l'égal de Pompée, de César, de Caton.(3) Il gouverna et sauva Rome, fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputaient le droit d'être oppresseurs. Il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'état furent les siens. Il vécut dans les orages, les travaux, le succès et le malheur. Enfin, après avoir soixante ans défendu les particuliers et l'état, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires la philosophie, l'éloquence et les lettres, il périt. Un homme à qui il avait servi de protecteur et de père vendit son sang; un homme à qui

il avait sauvé la vie fut son assassin. Trois siècles après, un empereur plaça son image dans un temple domestique, et l'honora à côté des dieux.

Il y a des caractères indécis qui sont un mélange de grandeur et de faiblesse, et quelques personnes mettent Cicéron de ce nombre.

Vertueux, dit-on, mais circonspect; tour-à-tour brave et timide; aimant la patrie mais craignant les dangers; ayant plus d'élévation que de force; sa fermeté, quand il en eut, tenait plus à son imagination qu'à son âme. On ajoute que, faible par caractère, il n'était grand que par réflexion. Il comparait la gloire avec la vie, et le devoir au danger. Alors il se faisait un système de courage; sa probité devenait de la vigueur, et son esprit donnait du ressort à son âme. Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons douter que Cicéron, sous César même, n'ait paru toujours attaché à la patrie et à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou voulurent du moins l'engager à l'adoucir; il n'en fit rien. On voit cependant *par* une de ses lettres, qu'il sentait toute la

difficulté de l'entreprise. "L'éloge de Caton à faire sous la dictature de César, disait-il, est un problème d'Archimède à résoudre." Nous ne pouvons juger comment le problème fut résolu; nous savons seulement que l'ouvrage eut le plus grand succès. Tacite nous apprend que Cicéron, dans cet éloge, élevait Caton jusqu'au ciel.

On sait qu'il aimait la gloire, et qu'il ne l'attendait pas toujours. Il se précipitait vers elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, et surtout après son exil. Songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie et la haine. Un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. Il était beau à Cicéron, au retour de son bannissement, d'invoquer ces dieux du capitole qu'il avait préservés des flammes étant consul, ce sénat qu'il avait sauvé du carnage, ce peuple romain qu'il avait dérobé au joug et à la servitude, et de montrer d'un autre côté son nom effacé, ses monumens détruits, ses maisons démolies et réduites en cendres pour prix de ses bienfaits. Il était beau d'attester, sur les ruines mêmes de ses palais,

l'heure et le jour où le sénat et le peuple l'avaient proclamé le père de la patrie. Eh ! qui pouvait lui faire un crime de parler de ses grandes actions, dans ces momens où l'âme, réclamant contre l'injustice des hommes, semble élevée au-dessus d'elle-même par le sentiment et le caractère auguste du malheur.

Il est vrai qu'il se loua lui-même dans des momens plus froids. On l'a blâmé, on le blâmera encore. Je ne l'accuse, ni ne le justifie : je remarquerai seulement que plus un peuple a de vanité au lieu d'orgueil, plus il met de prix à l'art important de flatter et d'être flatté ; plus il cherche à se faire valoir par de petites choses au défaut des grandes, et plus il est blessé de cette franchise altière, ou de la naïve simplicité d'une âme qui s'estime de bonne foi, et ne craint pas de le dire. J'ai vu des hommes s'indigner de ce que Montesquieu avait osé dire : *Et moi aussi, je suis peintre.* Le plus juste, aujourd'hui, même en accordant son estime, veut conserver le droit de la refuser. Chez les anciens, la liberté républicaine permettait plus d'énergie aux sentimens, et de franchise au langage. Cet affaiblissement de

caractère, qu'on nomme politesse, et qui craint tant d'offenser l'amour-propre, c'est à dire la faiblesse inquiète et vaine, était alors plus inconnu; on aspirait moins à être modeste, et plus à être grand. Ah ! que la faiblesse permette quelquefois à la force de se sentir elle-même; et, s'il nous est possible, consentons à avoir de grands hommes, même à ce prix.

[*Thomas, Essai sur les Eloges.*]

PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS s'aperçut de bonne heure que sa naissance et ses richesses lui donnaient des droits et le rendaient suspect.(4) Un autre motif augmentait ses alarmes. Des vieillards qui avaient connu Pisistrate, croyaient le retrouver dans le jeune Périclès; c'était, avec les mêmes traits, le même son de voix et le même talent de la parole : il fallait se faire pardonner cette ressemblance, et les avantages dont elle était accompagnée. Périclès consacra ses premières années a l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques,

et ne paraissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gouvernement; mais, souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissait la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrens incapable de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste, et des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens; il devait à la nature d'être le plus éloquent des hommes, et au travail d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Les maîtres célèbres qui avaient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontaient avec lui aux principes de la morale et de la politique; et de là cette profondeur, cette plénitude de lumières, cette force de style, qu'il savait adoucir au besoin, ces grâces qu'il ne négligeait point, qu'il n'affecta jamais; tant d'autres qualités qui

le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvait convaincre, et d'entraîner ceux mêmes qu'il ne pouvait ni convaincre ni persuader.

On trouvait dans ses discours une majesté imposante, sous laquelle les esprits restaient accablés. C'était le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui, en lui développant le principe des êtres, et les phénomènes de la nature, semblait avoir agrandi son âme naturellement élevée.

On n'était pas moins frappés de la dextérité avec laquelle il pressait ses adversaires, et se dérobait à leurs poursuites. Il la devait au philosophe Zénon d'Élée, qui l'avait plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes. Aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès disait souvent: "Quand je l'ai terrassé, et que je le tiens sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le persuade à tout le monde."

Périclès connaissait trop bien sa nation, pour ne pas fonder ses espérances sur le talent de la parole, et l'excellence de ce talent, pour n'être

pas le premier à le respecter. Avant que de paraître en public, il s'avertissait en secret qu'il allait parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignait le plus qu'il pouvait de la tribune, parceque, toujours ardent à suivre avec lenteur le projet de son élévation, il craignait d'effacer par de nouveaux succès l'impression des premiers, et de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point d'où elle ne peut que descendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignait des applaudissements dont il était assuré, méritait la confiance qu'il ne cherchait pas, et que les affaires dont il faisait le rapport devaient être bien importantes, puisqu'elles le forçaient à rompre le silence.

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avait sur son âme, lorsqu'un jour que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit, on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre et de l'outrager, le suivre avec des injures jusque dans sa maison, et Périclès ordonner froidement à un de ses esclaves, de prendre un flambeau, et de conduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que partout il montrait non seulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonstance; dans son intérieur, la modestie et la frugalité des temps anciens; dans les emplois de l'administration, un désintéressement et une probité inaltérables; dans le commandement des armées, l'attention à ne rien donner au hasard, et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'état; on pensa qu'une âme qui savait mépriser les louanges et l'insulte, les richesses, les superfluités, et la gloire elle-même, devait avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions, ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique. Ce fut surtout cette illusion qui éleva Périclès; et il sut l'entretenir, pendant près de quarante ans, dans une nation éclairée, jalouse de son autorité, et qui se lassait aussi facilement de son admiration que de son obéissance.

Il avait subjugué le parti des riches en flattant la multitude; il subjugua la multitude en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence.

Tout s'opérait par ses volontés, tout se faisait, en apparence, suivant les règles établies ; et la liberté, rassurée par le maintien des formes républicaines, expirait, sans qu'on s'en aperçut, sous le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentait, moins il prodiguait son crédit et sa présence.

Renfermé dans un petit cercle de parens et d'amis, il veillait, du fond de sa retraite, sur toutes les parties du gouvernement, tandis qu'on ne le croyait occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grèce. Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînait, en respectaient l'auteur, parcequ'ils le voyaient rarement implorer leurs suffrages : et, aussi excessifs dans leurs expressions que dans leurs sentimens, ils ne réprésentait Périclès que sous les traits du plus puissant des dieux. Faisait-il entendre sa voix dans les occasions essentielles, on disait que Jupiter lui avait confié la foudre et les éclairs. N'agissait-il dans les autres que par le ministère de ses créatures, on se rappelait que le souverain des Cieux laissait à des génies subalternes les détails du gouvernement de l'univers.

Périclès, dans la troisième année de la guerre du Péloponèse, mourut des suites de la peste; et cette perte fut pour les Athéniens la plus irréparable. Quelque temps auparavant, aigris par l'excès de leurs maux, ils l'avaient dépouillé de son autorité, et condamné à une amende: ils venaient de reconnaître leur injustice, et Périclès la leur avait pardonnée, quoique dégoûté du commandement par la légèreté du peuple, et par la perte de sa famille et de la plupart de ses amis, que la peste avait enlevés.

Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes, assemblés autour de son lit, soulageaient leur douleur, en racontant ses victoires et le nombre de ses trophées. "Ces exploits," leur dit-il, en se soulevant avec effort, "sont l'ouvrage de la fortune, et me sont communs avec d'autres généraux; le seul éloge que je mérite est de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen."

[*Barthélémy, Voyage d'Anacharsis.*]

ALCIBIADE.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien, d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avait essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus.(5)

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu, l'honneur enfin d'appartenir à Périclès : tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs ; il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate, qui prévit de bonne heure que ce jeune homme serait le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenait le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais : il entreprit de *modérer cette* vanité qui ne pouvait souffrir

dans le monde ni de supérieur ni d'égal, et tel était dans ces occasions le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleurait sur ses erreurs, et se laissait humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités qu'aux attraits de son éloquence. Il parut à la tribune: un léger défaut de prononciation prêtait à ses paroles les grâces naïves de l'enfance; et quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Il avait déjà donné des preuves de sa valeur; et d'après ses premières campagnes, on augura qu'il serait un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne fallait pas chercher dans son cœur l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvait la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvait ni le surprendre, ni le décourager:

devenaient des passions violents, ce fut avec des convulsions de joie que les Athéniens l'élevèrent aux honneurs, le condamnèrent à la mort, le rappelèrent, et le proscrivirent une seconde fois.

Dans un moment d'ivresse, le petit peuple proposait de rétablir la royauté en sa faveur; mais comme il ne se serait pas contenté de n'être qu'un roi, ce n'était pas la petite souveraineté d'Athènes qui lui convenait, c'était un vaste empire qui le mît en état d'en conquérir d'autres.

Né dans une république, il devait l'élever au-dessus d'elle-même, avant que de la mettre à ses pieds. C'est là, sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs soldats il aurait soumis des peuples, et les Athéniens se seraient trouvés asservis sans s'en apercevoir.

Sa première disgrâce, en l'arrêtant presqu'au commencement de sa carrière, n'a laissé voir qu'une vérité : c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On a dit que la Grèce ne pouvait *porter* deux Alcibiade ; on doit ajouter qu'*Athènes en eut* un de trop. [Le même. Ibid.]

SOCRATE ET CATON.

Osons opposer Socrate même à Caton : l'un était plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athènes était déjà perdue, et Socrate n'avait plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivait que pour elle ; il ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes ; mais, entre César et Pompée, Caton semble un dieu parmi les mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les sophistes, et meurt pour la vérité ; l'autre défend l'état, la liberté, les lois, contre les conquérans du monde, et quitte enfin la terre, quand il n'y avait plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate serait le plus vertueux de ses contemporains ; un digne émule de Caton en serait le plus grand. La vertu du premier ferait son bonheur ; l'autre chercherait son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un et conduits par l'autre, et cela

seul déciderait de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages, mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

[*J. J. Rousseau, Discours sur l'Économie politique.*]

LES GRECS ET LES ITALIENS.

L'ITALIE, où la littérature grecque venait d'être transportée par les soins de Boccace et de la république Florentine, était le pays de l'Europe le plus propre à faire revivre l'ancienne Grèce. La nature elle-même s'est plu à doter ces deux magnifiques contrées de dons à peu près semblables. Elle a multiplié, dans l'une et dans l'autre, les sites pittoresques ; elle y a entassé des rochers majestueux, creusé des vallons riants, et ménagé des cascades rafraîchissantes ; elle a orné, comme pour un jour de fête, leurs campagnes de la plus riche végétation ; et, tandis qu'elle a enrichi à l'envi l'Italie et la Grèce par les prodiges de sa puissance, elle a aussi donné aux hommes qui les

habitent, des qualités semblables, si du moins l'on peut reconnaître le caractère primitif d'un peuple, lorsqu'il a déjà été altéré par les gouvernemens divers. Les qualités communes aux peuples de l'Italie et de la Grèce, les qualités permanentes dont le germe s'est maintenu sous tous les gouvernemens, et se retrouve encore, sont une imagination vive et brillante, une sensibilité rapidement excitée et rapidement étouffée : enfin, le goût inné de tous les arts, avec des organes propres a apprécier ce qui est beau dans tous les genres, et à le reproduire. Dans les fêtes du peuple des campagnes, on démêlerait aujourd'hui des hommes en tout semblables à ceux dont les applaudissemens animèrent le génie de Phidias, de Michel Ange ou de Raphaël. Ils ornent leurs chapeaux de fleurs odoriférantes; leur manteau est drapé d'une manière pittoresque, comme celui des statues antiques; leur langage est figuré et plein de feu, leurs traits expriment toutes les passions, et en effet ils sont susceptibles de l'amour le plus impétueux, de la colère la plus bouillante. Aucune fête ne *leur parait* complète si les facultés morales

de l'homme n'y ont eu quelque part, si l'église où ils se réunissent n'est ornée avec goût et d'une manière pittoresque, si une musique harmonieuse n'élève leur âme vers les cieux. Leurs divertissemens portent le même caractère : lorsque, sur leur salaire, ils ont dérobé à leurs besoins une pénible épargne, ils ne la consacrent point à se procurer des boissons énivrantes ou des plaisirs crapuleux ; mais ils la portent, comme un tribut, aux théâtres, aux poètes improvisateurs, aux conteurs d'histoires qui éveillent leur imagination, et qui nourrissent leur esprit. L'Italie est aujourd'hui le seul pays où le bouvier et le vigneron, le laboureur et le berger, remplissent avec leurs femmes et leurs enfans, les salles de spectacle ; c'est le seul où ils puissent comprendre des tragédies qui leur représentent les héros des temps passés, et des fables poétiques dont le souvenir ne leur est point absolument étranger.

[*Sismondi. Hist. des Rép. Ital. du moyen âge, tom.* 6.]

LA PESTE DE FLORENCE.

En 1348, la peste infecta toute l'Italie, à la reserve de Milan et de quelques cantons au pied des Alpes, où elle fut à peine sentie. La même année, elle franchit les montagnes, et s'étendit en Provence, en Savoie, en Dauphiné, en Bourgogne, et par Aigues-Mortes, pénétra en Catalogne. L'année suivante elle comprit tout le reste de l'Occident jusqu'aux rives de la mer atlantique, la Barbarie, l'Espagne, l'Angleterre et la France. Le Brabant seul parut épargné, et ressentit à peine la contagion. En 1350, elle s'avança vers le nord, et envahit les Frisons, les Allemands, les Danois et les Suédois. Ce fut alors, et par cette calamité, que la république d'Island fut détruite. La mortalité fut si grande dans cette île glacée, que les habitans épars cessèrent de former un corps de nation.

Les symptômes ne furent pas partout les mêmes. En Orient, un saignement de nez annonçait l'invasion de la maladie, en même

temps, il était le présage assuré de la mort. A Florence, on voyait d'abord se manifester à l'aine ou sous les aisselles, un gonflement qui surpassait même la grosseur d'un œuf. Plus tard, ce gonflement, qu'on nomma *gavocciolo,* parut indifféremment à toutes les parties du corps. Plus tard encore, les symptômes changèrent, et la contagion s'annonça le plus souvent par des taches noires ou livides, qui, larges et rares chez les uns, petites et fréquentes chez les autres, se montraient d'abord sur les bras ou les cuisses, puis sur le reste du corps, et qui, comme le *gavocciolo,* étaient l'indice d'une mort prochaine. Le mal bravait toutes les ressources de l'art : la plupart des malades mouraient le troisième jour, et presque toujours sans fièvre, ou sans aucun accident nouveau.

Bientôt tous les lieux infectés furent frappés d'une terreur extrême, quand on vint à remarquer avec quelle inexprimable rapidité la contagion se propageait. Non seulement converser avec les malades, ou s'approcher d'eux, mais toucher aux choses qu'ils avaient touchées, *ou qui leur* avaient appartenu, communiquait

immédiatement la maladie. Des animaux tombèrent morts en touchant à des habits qu'ils avaient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de laisser voir sa lâchete et son égoïsme. Les citoyens s'évitaient l'un l'autre ; les voisins négligeaient leurs voisins ; et les parens mêmes, s'ils se visitaient quelquefois, s'arrêtaient à une distance qui trahissait leur effroi. Bientôt on vit le frère abandonner son frère, l'oncle son neveu, l'épouse son mari, et même quelques pères et mères s'éloigner de leurs enfans. Aussi ne resta-t-il d'autres ressources à la multitude innombrable des malades, que le dévouement héroïque d'un petit nombre d'amis, ou l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidaient à braver le danger. Encore ces derniers étaient-ils, pour la plupart, des campagnards grossiers, et peu accoutumés à soigner les malades ; tous leurs soins se bornaient d'ordinaire à exécuter quelques ordres des pestiférés, et à porter à leur famille la nouvelle de leur mort.

Cet isolement et la terreur qui avait saisi tous les esprits, fit tomber en désuétude la sévérité des mœurs antiques, et les usages pieux

par lesquels les vivans prouvent aux morts leur affection et leur regrets. Non seulement les malades mouraient sans être entourés, suivant l'ancienne coutume de Florence, de chacun de ses parens, de ses voisins, et des femmes qui lui appartenaient de plus près ; plusieurs n'avaient pas même un assistant dans les derniers momens de leur existence. On était persuadé que la tristesse préparait à la maladie ; on croyait avoir éprouvé que la joie et les plaisirs étaient le préservatif le plus assuré contre la peste ; et les femmes mêmes cherchaient à s'étourdir sur le lugubre appareil des funérailles, par le rire, le jeu, et les plaisanteries. Bien peu de corps étaient portés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins ; encore les porteurs n'étaient-ils plus des citoyens considéres et de même rang que le défunt, mais des fossoyeurs de la dernière classe, qui se faisaient nommer *becchini*. Pour un gros salaire, ils transportaient la bière précipitamment, non point à l'église désignée par le mort, mais à la plus prochaine, quelquefois précédés de quatre ou six prêtres, avec un petit nombre de cierges, quelquefois aussi san s aucun appareil religieux,

et jetaient le cadavre dans la première fosse qu'ils trouvaient ouverte.

Le sort des pauvres, et même des gens d'un état médiocre, était bien plus déplorable: retenus par l'indigence dans des maisons malsaines, et rapprochés les uns des autres, ils tombaient malades par milliers, et, comme ils n'étaient ni soignés, ni servis, ils mouraient presque tous. Les uns, et de jour et de nuit, terminaient dans les rues leur misérable existence; les autres, abandonnés dans les maisons, apprenaient leur mort aux voisins par l'odeur fétide qu'exhalait leur cadavre. La peur de la corruption de l'air, bien plus que la charité, portait les voisins à visiter les appartemens, à retirer des maisons les cadavres, et à les placer devant les portes. Chaque matin on en pouvait voir un grand nombre ainsi déposé dans les rues; ensuite on faisait venir une bière, ou, à défaut, une planche, sur laquelle on emportait le cadavre. Plus d'une bière contint en même temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres avec une croix cheminaient à des funérailles, et disaient l'office des morts, de chaque

porte sortaient d'autres bières qui se joignaient au cortège, et les prêtres, qui ne s'étaient engagés que pour un seul mort, en avaient sept ou huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on creusa dans les cimetières des fosses immenses, dans lesquelles on rangeait les cadavres par lits, à mesure qu'ils arrivaient, et on les recouvrait ensuite d'un peu de terre. Cependant les survivans, persuadés que les divertissemens, les jeux, les chants, la gaieté, pouvaient seuls les préserver de l'épidémie, ne songeaient plus qu'à chercher des jouissances, non seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères, toutes les fois qu'ils croyaient y trouver quelque chose à leur gré. Tout était à leur discrétion : car chacun, comme ne devant plus vivre, avait abandonné le soin de sa personne et de ses biens. La plupart des maisons étaient devenues communes, et l'étranger qui y entrait, y prenait tous les droits du propriétaire. Plus de respect pour les lois divines et humaines; leurs ministres, et ceux qui devaient veiller à leur exécution, étaient ou morts, ou frappés, ou tellement dépourvus de gardes et de subalternes, qu'ils ne pouvaient imprimer aucune

crainte; aussi chacun se regardait-il libre d'agir à sa fantaisie.

Les campagnes n'étaient pas plus épargnées que les villes; les châteaux et les villages, dans leur petitesse, étaient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitaient les maisons éparses dans la campagne, qui n'avaient à espérer ni conseils de médecins, ni soins de domestiques, mouraient sur les chemins, dans leurs champs, ou dans leurs habitations, non comme des hommes, mais comme des bêtes. Aussi devenus négligens de toutes les choses de ce monde, comme si le jour était venu où ils ne pouvaient plus échapper à la mort, ils ne s'occupaient plus à demander à la terre ses fruits, ou le prix de leurs fatigues, mais se hâtaient de consommer ceux qu'ils avaient déjà recueillis. Le bétail, chassé des maisons, errait dans les champs déserts, au milieu des récoltes non moissonées; et, le plus souvent, il rentrait de lui-même le soir dans les étables, quoiqu'il ne restât plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller.

Aucune peste, dans aucun temps, n'avait frappée tant de victimes. Sur cinq personnes, *il en mourut* trois à Florence et dans tout son

territoire. Bocace estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus. A Pise, sur dix, il en périt sept; mais, quoique dans cette ville on eût reconnu comme ailleurs que quiconque touchait un mort ou ses effets, ou même son argent, était atteint de la contagion, et quoique personne ne voulût pour un salaire rendre aux morts les derniers devoirs, cependant nul cadavre ne resta dans les maisons, privé de sépulture. A Sienne, l'historien Agnolo de Tura raconte, que dans les quatre mois de Mai, Juin, Juillet, et Août, la peste enleva quatre-vingt mille âmes, et que lui-même ensevelit, de ses propres mains, ses cinq fils dans la même fosse. La ville de Trapani, en Sicile, resta complètement déserte. Gênes perdit quarante mille habitans. Naples soixante mille, et la Sicile, sans doute avec la Pouille, cinq cent trente mille. En général, on calcula que dans l'Europe entière, qui fut soumise, d'une extrémité à l'autre, à cet épouvantable fléau, la peste enleva trois cinquièmes de la population.

Sismondi, Histoire des Républiques italiennes du moyen age. Tome 6, page 16.

PORTRAIT DE CHARLEMAGNE.

Tout fut uni par la force de son génie. L'empire se maintint par la grandeur du chef. Le prince était grand, l'homme l'était d'avantage. Il fit d'admirables réglemens; il fit plus, il les fit exécuter.

On voit dans les lois de ce prince un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir, il savait encore mieux récompenser. Vaste dans ses desseins, rapide en les exécutant, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les choses difficiles avec promptitude.

Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il fallait en défendre ou en soutenir quelque partie. Les affaires renaissaient de toutes parts, de toutes parts il les finissait. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque

toujours les grands conquérans, c'est-à-dire, des conspirations.

Ce prince, si prodigieux dans sa conduite publique, était extrêmement modéré dans ses passions. Son caractère était doux, et ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour.

On ne dira plus qu'un mot: il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines, et les herbes inutiles de ses jardins; et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces Huns, qui avaient dépouillé l'univers. 6)

[*Montesquieu.*]

LE CHEVALIER BAYARD.

Les vertus chrétiennes et militaires de cet illustre guerrier lui firent accorder par ses contemporains le glorieux titre de *Chevalier sans peur et sans reproche*. Sa valeur, toujours chevaleresque, ne fut jamais ni farouche ni cruelle. Elle avait pour guide la prudence, et pour com-

pagnes la douceur et la magnanimité. On aime à trouver dans les guerriers, trop souvent chargés de remplir des devoirs cruels, un cœur sensible et généreux. Tel fut celui de Bayard. Quoiqu'il ne fût pas riche, tout ce que le droit terrible de la guerre lui apportait, il le rendait aux indigens, ou bien aux compagnons de ses victoires. La pudeur alarmée trouva plus d'une fois un asile auprès de lui.

La ville de Brescia, s'étant révoltée contre les Français en 1512, fut assiégée par le chevalier Bayard, et prise d'assaut. Le chevalier, qui avait été blessé, se fit porter dans une des maisons les plus distinguées de la ville; à peine guéri, il se disposait à rejoindre son armée, lorsque la maîtresse de la maison vint se jeter à ses genoux, le suppliant d'accepter un petit coffre rempli d'or, comme un faible gage de la reconnaissance de toute sa famille. Bayard se mit à sourire, et demanda ce qu'il y avait dans ce coffre. La dame, croyant qu'il trouvait le présent trop modique, répondit en tremblant: "*deux mille cinq cent ducats, monseigneur; mais si vous n'êtes pas satisfait, nous ferons nos efforts pour en trouver davantage.*" Non,

madame, dit le chevalier, je ne veux point d'argent. Les soins que vous avez pris de moi, sont bien au-dessus des services que j'ai pu vous rendre. Je vous demande votre amitié, et je vous conjure d'accepter la mienne. La dame, plus surprise que satisfaite d'une si rare modération, insiste avec chaleur, et dit que le refus du chevalier la mettra au désespoir. "*Puisque vous le voulez,*" *reprit Bayard,* "*j'y consens, j'accepte votre présent, mais ne pourrai-je pas avoir l'honneur de prendre congé de demoiselles vos filles.*" Dès qu'elles furent arrivées, il les remercia de leurs bons offices, et de leur attention à lui faire compagnie. "Je voudrais bien, ajouta-t-il, vous témoigner ma *reconnaissance,* mais les gens de guerre ont rarement des bijoux convenables aux personnes de votre sexe. Madame votre mère m'a fait présent de deux mille cinq cents ducats, je vous en donne à chacune mille, pour vous aider à vous marier. Je destine les cinq cents autres aux religieuses de cette ville qui ont été pillées. Je vous prie d'en faire vous-mêmes la distribution." Ce trait a été mis *sur la scène.*

Le chevalier Bayard suivit l'amiral Bonnivet en Italie, et fut blessé d'un coup de mousquet à la retraite de Rebec en 1524. Lorsqu'il s'aperçut que le coup était mortel, il se fit coucher sous un arbre, le visage tourné vers l'ennemi; *car*, disait-il, *oncques n'ai jamais tourné le dos en guerre, et si ne veux pas commencer à la fin de ma vie.*

Il prit son épée, et les yeux fixés sur la poignée qui lui représentait une croix, il attendit tranquillement sa dernière heure, après s'être confessé à son maître d'hôtel.

Le connétable de Bourbon, qui poursuivait les fuyards, passa devant lui, et s'attendrit sur son sort. "Je ne suis point à plaindre, monseigneur, lui répondit le brave chevalier avec une noble fierté, je meurs en faisant mon devoir. C'est de vous qu'il faut avoir pitié en vous voyant armé contre votre prince, votre patrie et vos sermens."

Le chevalier Bayard (Pierre du Terrail) etait d'une très-ancienne maison du Dauphiné; il naquit en 1476, et mourut, comme presque tous ses ancêtres, les armes à la main, en 1524, à l'âge de *quarante*-huit ans. Il avait la taille

haute, légère et dégagée, le teint blanc, les yeux noirs et pleins de feu. Il était très gai, et ses propos, même dans les occasions les plus périlleuses, étaient, comme ceux du bon Henri, pleins de vivacité, d'esprit, et de saillie.

[*Histoire de France.*]

QUELQUES TRAITS DE LA VIE D'HENRI IV.

CATTE, gouverneur de Dieppe, fut le premier ligueur qui reconnut les droits d'Henri IV. Ce prince, qui n'ignorait pas l'aversion que d'injustes et d'odieux préjugés avaient inspirée contre lui à la plupart des gens de ce parti, soupçonnait du mystère dans une conduite si simple. Catte démêla cette défiance, et eut le bon esprit de ne pas s'en formaliser. Il part de Dieppe, et va trouver le roi dans son camp. "J'ai laissé, lui dit-il, ma maison vide, et les portes de la ville ouvertes. Je n'y rentrerai pas que votre majesté n'en ait fait prendre *possession.*"

"J'avoue," lui répondit le roi, "que la générosité de vos offres m'a paru suspecte. Tels sont les malheurs du temps, que je ne dois me livrer qu'avec précaution à ceux qui, comme vous, ne me sont pas parfaitement connus. Maintenant que votre sincérité vient de se manifester avec évidence, je me livre à vous avec la même confiance que vous m'avez montrée. Comme je ne saurais donner la garde de Dieppe à personne qui en soit plus digne que vous, il faut que vous y repreniez vos fonctions; il est important que tout le royaume sache, que si vous êtes un sujet soumis, je ne suis pas un souverain ingrat."

Henri IV, qui n'avait que six mille hommes, fut attaqué au village d'Arques par le duc de Mayenne, qui en avait trente mille. Ce prince soupçonnant que les ligueurs tourneraient leurs principaux effets contre son artillerie, y plaça le régiment suisse de Glaris, sur lequel il comptait beaucoup, et leur colonel Galaty, sur lequel il comptait encore plus. Ce qu'il avait prévu étant arrivé, il vole, suivant sa coutume, où le danger était le plus grand. "*Mon compère,*" dit il à Galaty, "je viens

mourir ou vaincre avec vous." Ce mot eut le succès qu'il devait avoir; il décida la journée: les ligueurs furent battus complètement.

La veille de la bataille d'Yvri, le colonel Tische commandant les Allemands qui suivaient les drapeaux d'Henri IV, se vit forcé par la mutinerie des siens d'aller demander de l'argent au roi, avec menace de ne prendre aucune part à l'action, s'il n'en recevait. Le roi lui répondit avec vivacité : "*Comment, colonel, est-ce le fait d'un homme d'honneur de demander de l'argent, quand il faut prendre les ordres pour combattre?*" Tische confus se retira, sans rien répliquer. Le lendemain, lorsque Henri eut rangé ses troupes en bataille, il se souvint de sa colère, alla trouver Tische, et lui dit publiquement : "Colonel, nous voici dans l'occasion, il se peut faire que j'y demeurerai. Je ne voudrais pas emporter l'honneur d'un brave homme comme vous. Je déclare donc que je vous reconnais pour un homme de bien, et incapable de faire une lâcheté." Cela dit, il embrassa cordialement l'officier allemand, qui lui dit avec transport ; "*Ah ! sire, en me rendant l'honneur vous m'ôtez la vie.* En effet, Tische

se jeta au plus fort de la mêlée, et y trouva la mort.

Peu de jours après la soumission de Paris, des huissiers arrêtèrent l'équipage de Lanoue pour des engagemens que son père avait contractés au service d'Henri IV. Lanoue courut se plaindre à l'instant au roi de ce qu'il appelait une insolence. "*Lanoue*, lui dit publiquement le roi, *il faut payer ses dettes, je paie bien les miennes ;*" en même temps il lui donna assez de pierreries pour retirer ses bagages des mains de ses créanciers. Henri avait fait entrer dans ses gardes du corps un soldat qu'il avait remarqué dans les rangs ennemis. Il le montra un jour au maréchal d'Estrées, en lui disant : "Voilà le soldat qui me blessa à la journée d'Aumale."

Il aimait beaucoup sa noblesse. Un jour qu'il était entouré et pressé par une foule de gentilshommes qui lui présentaient différentes requêtes ; l'ambassadeur d'Espagne lui en témoigna son étonnement : "*Ventre saint-gris*, s'écria le roi, *si vous les aviez vus un jour de bataille ; ils me pressaient bien davantage.*"

Quelques troupes qu'il envoyait en Alle-

magne ayant causé du désordre en Champagne, et volé des paysans ; Henri apprit ces nouvelles, et dit à deux capitaines qu'il trouva sous sa main : " Partez sur-le-champ, remédiez à tout, vous m'en répondrez......Quoi ! si l'on ruine mes sujets, qui me nourrira, qui soutiendra les charges de l'état, qui paiera vos pensions ? Vive Dieu ! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi."

Tous les Français conservent dans leur mémoire le discours qu'il prononça au commencement de son règne, dans une assemblée des notables convoquée à Rouen. Voici ce discours éternellement mémorable :

" Déjà par la faveur du ciel, par les conseils de mes bons serviteurs, et par l'épée de ma brave noblesse, j'ai tiré cet état de la servitude et de la ruine qui le menaçaient. Je veux lui rendre sa force et sa splendeur. Participez à cette seconde gloire, comme vous avez partagé la première. Je ne vous ai point appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés, mais pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour *les suivre*, pour me mettre en tutelle entre vos

mains. C'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux victorieux, et aux barbes grises; mais l'amour que je porte à mes sujets me rend tout possible et tout honorable."

Il avait pris de l'amour pour la belle marquise de Guercheville, qui osa lui résister. "Puisque vous êtes véritablement dame d'honneur, lui dit ce bon prince, vous le serez de la reine ma femme."

Dans une occasion semblable, Catherine de Rohan, depuis duchesse des Deux-Ponts, lui répondit : "Je suis trop pauvre pour être votre femme, et de trop bonne maison pour être votre maîtresse." Et le roi ne s'en formalisa pas.

Il fut assassiné le 14 mai, 1610, à l'âge de 57 ans. La nuit qui précéda cette triste journée, le roi ne put prendre aucun repos, et fut en continuelle inquiétude. Le matin, s'étant levé, il dit qu'il n'avait pas dormi, et qu'il était mal à son aise. Sur quoi M. de Vendôme supplia S. M. de vouloir bien se souvenir que ce jour lui était ou lui serait fatal. "*Je vois bien,* dit le roi, *que vous avez consulté l'almanach de mon cousin le comte de Soissons; c'est un vieux fou; et vous qui* êtes jeune, vous n'êtes

guère plus sage," ajouta-t-il en riant. Sur quoi le duc de Vendôme courut avertir la reine, qui pria le roi de ne pas sortir. Mais le roi se moqua de leurs pressentimens."

[*Journal de l'Étoile.*]

S. M. alla ensuite ouïr la messe aux Feuillans, où le parricide le suivit, en intention de le tuer en ce lieu ; et a confessé depuis que, sans la survenue de M. de Vendôme, il aurait fait son coup à l'église. [*Ibid.*]

Il fut remarqué que le roi avait ce jour-là plus de dévotion qu'à l'ordinaire, et plus longuement se recommandait à Dieu.....

Après dîner, le roi se mit sur son lit pour dormir, mais ne pouvant y réussir, il se leva triste, inquiet et rêveur, et s'étant promené quelque temps dans sa chambre, il se jeta de rechef sur le lit ; il ne dormit pas davantage ; alors il appela l'exempt des gardes, auquel il demanda quelle heure il était ? L'exempt répondit qu'il était quatre heures, et prit la liberté d'ajouter : "*Votre majesté est triste et toute pensive ; il vaudrait mieux prendre l'air, cela*

la réjouirait."—" C'est bien dit, répliqua le roi; *faites apprêter mon carrosse: j'irai à l'arsenal voir le duc de Sully, qui est indisposé et qui se baigne aujourd'hui."* [*Ibid.*]

Étant prêt à monter en carrosse, arriva M. de Vitry, capitaine des gardes de service, qui lui demanda s'il voulait permettre qu'il l'accompagnât. " Non," répondit le roi; " allez seulement où je vous ai dit, et apportez-moi la réponse."—" Pour le moins, sire," répliqua Vitry, " que je vous laisse mes gardes."—" Je ne veux ni de vous ni de vos gardes," dit le roi. " Je n'ai besoin de personne."

Il donna lui-même au cocher l'ordre de sortir du Louvre. Ravaillac était demeuré longtemps assis sur les pierres de la porte du palais, où les laquais attendent leurs maîtres. Il pensait faire son coup entre les deux portes; le lieu où il était lui donnait quelque avantage, mais il trouva que le duc d'Épernon était en la place où il jugeait que le roi devait se mettre.

[*Mathieu.*]

" Le roi était en effet dans le fond du car-

rosse, dont, par malheur, il voulut qu'on levât tous les mantelets, parce qu'il faisait beau et qu'il prenait plaisir à voir, en passant, les préparatifs qu'on faisait par toute la ville, pour l'entrée de la reine. Il avait à sa droite et à côté de lui le duc d'Épernon, et du même côté, à la portière, étaient les maréchaux de Roquelaure et Lavardine. Le duc de Montbrison et le marquis de la Force à la portière gauche, sur le devant le marquis de Mirabeau et Duplessis-Liancourt, son premier écuyer. Vitry, capitaine des gardes, était allé par son ordre, hâter les préparatifs de l'entrée de la reine ; il avait laissé ses gardes au Louvre, de manière que le roi n'était suivi que d'un petit nombre de gentilshommes à cheval, et de ses valets de pied. [*Péréfixe.*]

Le carrosse entrant de la rue Saint-Honoré dans celle de la Ferronnerie, qui était alors fort étroite, et encore rétrécie par les boutiques adossées au cimetière des Innocens, un embarras formé par la rencontre d'une charrette chargée de vin, qui se présenta à droite, et *d'une autre* chargée de foin qui venait à gauche,

l'obligea de s'arrêter dans le coin de cette rue, vis-à-vis l'étude d'un notaire nommé Poutrain. Les valets de pied entrèrent dans les charniers, pour rejoindre plus facilement le carrosse au bout de la rue ; il n'en resta que deux à la suite du carrosse, dont l'un s'avança pour dissiper l'embarras, et l'autre prit ce moment pour renouer sa jarretière.

Ravaillac, qui avait suivi le carrosse depuis le Louvre, voyant qu'il s'était arrêté, et qu'il n'y avait personne alentour, s'avança du côté où il avait remarqué qu'était le roi, le manteau pendant sur l'épaule gauche, et lui servant à cacher le couteau qu'il tenait dans sa main. Il se glissa entre les boutiques et le carrosse, ainsi que faisaient tous ceux qui cherchaient à passer ; et s'appuyant d'un pied sur un des rais de la roue, de l'autre sur une borne, il tira un couteau tranchant des deux côtés, et en porta un coup au roi, un peu au-dessus du cœur, dans le temps que ce prince était tourné vers le duc d'Épernon, lisant une lettre. Se sentant frappé, Henri s'écria : "Je suis blessé ;" mais dans l'instant même, l'assassin, qui s'était aperçu que la pointe du couteau avait été re-

poussée par l'os de la côte, redoubla d'une si grande vitesse, qu'aucun de ceux qui étaient dans le carrosse n'eut le temps de s'y opposer, ni même de l'apercevoir. En haussant le bras, Henri ne donna que plus de prise à ce second coup, qui porta droit au cœur. Le sang sortit à gros bouillons, tant par la bouche que par l'ouverture de la blessure, et le roi n'eut que le temps de dire : "Ce n'est rien ;" et il expira.

Chose surprenante ! nul des seigneurs qui étaient dans le carrosse ne vit frapper le roi, et si le monstre eût eu la présence d'esprit de jeter son couteau, on n'eût jamais su à qui s'en prendre. [*Péréfixe.*]

La nouvelle s'en répandit bientôt dans la ville. Je l'appris comme les autres une demi-heure après. Lors, je courus comme un insensé, et pris le premier cheval que je trouvai sous ma main, et m'en vins à toute bride au Louvre. Je rencontrai devant l'hôtel de Longueville M. de Belancourt, qui me dit, *il est mort;* je courus à la barrière que les gardes françaises occupaient, et nous arrivâmes, M. le Grand et moi, jusqu'au cabinet du roi, où nous le vîmes

étendu son son lit, et M. de Vic, conseiller d'état, qui lui avait mis sa croix de l'ordre sur la bouche, et lui parlait de Dieu. Milon, le premier médecin, était à la ruelle, et pleurait. M. le Grand se jeta à genoux en arrivant, et lui prit une main qu'il baisait; moi je m'étais jeté à ses pieds, que je tenais embrassés, pleurant amèrement. M. de Guise arriva dans le moment et le vint embrasser."

[*Mémoires de Bassompierre.*]

La France n'a point eu de meilleur ni de plus grand roi que Henri IV. Il était son général et son ministre. Il unissait à une extrême franchise la plus adroite politique, aux sentimens les plus élevés une simplicité de mœurs charmante, et à un courage de soldat un fonds d'humanité inépuisable. Il rencontra ce qui forme et ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essayer et surtout des adversaires dignes de lui.

[*Président Hesnaut.*]

CROMWELL.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable; hypocrite raffiné autant qu'habile politique; capable de tout entreprendre et de tout cacher; également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées, enfin un de ces esprits remuans et audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde.

Que le sort de tels esprit est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! mais aussi que ne sont-ils pas quand il plaît à Dieu de s'en servir! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois: car, comme s'il eût aperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était

le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois: quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. [*Bossuet.*]

DISCOURS DE FLAVIEN A THÉODOSE LE GRÀND.

L'Empereur Théodose avait envoyé des officiers et des troupes à Antioche, pour punir cette ville rebelle d'une sédition dans la quelle on avait renversé les statues de l'empereur, et de l'impératrice Flaccille, sa femme, qui pour lors était morte. Flavien, évêque d'Antioche, malgré la rigueur de la saison, malgré son extrême vieillesse, et la maladie d'une sœur qu'il laissait mourante, partit sur le champ, pour aller implorer la clémence du prince en faveur de son peuple.

Dès qu'il parut devant l'empereur, il se tint éloigné, dans un morne silence; le visage baissé vers la terre, comme s'il eût été chargé de tous les crimes de ses compatriotes. Théodose, le voyant confus et interdit, s'approcha lui-même, et levant à peine les yeux, le cœur serré de douleur, au lieu de s'abandonner aux éclats d'un juste courroux, il semblait faire une apologie. Rappelant en peu de mots tout ce qu'il *avait fait* pour Antioche, il ajoutait à chaque

trait : " C'est donc ainsi que j'ai mérité tant d'outrages." Enfin, après le récit des bienfaits dont il avait comblé cette ville ingrate : "quelle est donc l'injustice dont ils ont prétendu se venger ?" continuait-il ; " pourquoi non contens de m'insulter, ont-ils porté leur fureur jusque sur les morts ? Si j'étais coupable à leur égard, pourquoi outrager ceux qui ne sont plus et qui ne les ont jamais offensés ? N'ai-je pas donné à leur ville des marques de préférence sur toutes les autres de l'empire ? Je désirais ardemment de la voir ; j'en parlais sans cesse : j'attendais avec impatience le moment où je pourrais, en personne, recevoir les témoignages de leur affection, et leur en donner de ma tendresse."

Flavien, pénétré de ces justes reproches, et poussant un profond soupir, rompit enfin le silence, et d'une voix entre-coupée de sanglots : " Prince," dit-il, " notre ville infortunée n'a que trop de preuves de votre amour ; et ce qui faisait sa gloire, fait aujourd'hui sa honte et notre douleur. Détruisez-la jusqu'aux fondemens ; réduisez-la en cendres ; faites périr jusqu'à nos enfans par le tranchant de l'épée :

nous méritons encore de plus sévères châtimens; et toute la terre, épouvantée de notre supplice, avouera cependant qu'il est au-dessous de notre ingratitude. Nous en sommes même déjà réduits à ne pouvoir être plus malheureux. Accablés de votre disgrâce, nous ne sommes plus qu'un objet d'horreur. Nous avons dans votre personne offensé l'univers entier; il s'élève contre nous plus fortement que nous-mêmes. Il ne reste à nos maux qu'un seul remède. Imitez la bonté de Dieu: outragé par ses créatures, il leur a ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous nous pardonnez, nous devrons notre salut à votre indulgence; mais vous devrez à notre offense l'éclat d'une gloire nouvelle. Nous vous aurons par notre attentat préparé une couronne plus brillante que celle dont Gratien a orné votre tête; vous ne la tiendrez que de votre vertu. On a détruit vos statues: ah! qu'il vous est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus précieuses! Ce ne seront pas des statues muettes et fragiles, exposées dans les places aux caprices et aux injures: ouvrages de la clémence, et aussi immortelles que la vertu même, celles-ci seront

placées dans tous les cœurs; et vous aurez autant de monumens qu'il y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jamais. Non, les exploits guerriers, les trésors, la vaste étendue d'un empire, ne procurent pas aux princes un honneur aussi pur et aussi durable, que la bonté et la douceur.

"Rappelez-vous les outrages que des mains séditieuses firent aux statues de Constantin, et les conseils de ses courtisans qui l'excitaient à la vengeance : vous savez que ce prince, portant alors la main à son front, leur répondit en souriant : 'Rassurez-vous, je ne suis point blessé.' On a oublié une grande partie des victoires de cette illustre empereur; mais cette parole a survécu à ses trophées; elle sera entendue des siècles à venir; elle lui méritera à jamais les éloges et les bénédictions de tous les hommes. Qu'est-il besoin de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers? Il ne faut vous montrer que vous-même. Souvenez-vous de ce soupir généreux, que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de pâques, annonçant par un édit aux criminels leur pardon et aux prisonniers leur dé-

livrance, vous ajoutâtes: 'Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts!' Vous pouvez faire aujourd'hui ce miracle! Antioche n'est plus qu'un sépulcre; ses habitans ne sont plus que des cadavres; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité: vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie. Les infidèles s'écrieront: 'Qu'il est grand le Dieu des chrétiens! des hommes il en fait des anges: il les affranchit de la tyrannie de la nature.'

"Ne craignez pas que notre impunité corrompe les autres ville! hélas! notre sort ne peut qu'effrayer. Tremblant sans cesse, regardant chaque nuit comme la dernière, chaque jour comme celui de notre supplice, fuyant dans les déserts, en proie aux bêtes féroces, cachés dans les cavernes, dans les creux des rochers, nous donnons au reste du monde l'exemple le plus funeste. Détruisez Antioche, mais détruisez-la comme le Tout-puissant détruisit autrefois Ninive: effacez notre crime par le pardon; anéantissez la mémoire de notre attentat, en faisant naître l'amour et la reconnaissance. Il est aisé de brûler des maisons, d'abattre des murailles: mais de changer

tout-à-coup des rebelles en sujets fidèles et affectionnés, c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une seule parole peut vous procurer ! Elle vous gagnera les cœurs de tous les hommes. Quelle récompense vous recevrez de l'Éternel ! Il vous tiendra compte, non-seulement de votre bonté, mais aussi de toutes les actions de miséricorde, que votre exemple produira dans la suite des siècles.

" Prince invincible, ne rougissez pas de céder à un faible vieillard, après avoir résisté aux prières de vos plus braves officiers ; ce sera céder au Souverain des empereurs, qui m'envoie pour vous présenter l'Évangile, et vous dire de sa part : ' Si vous ne remettez pas les offenses commises contre vous, votre Père céleste ne vous remettra pas les vôtres.' Pour moi, je vous le proteste, grand prince, si votre juste indignation s'apaise, si vous rendez à notre patrie votre bienveillance, j'y retournerai avec joie ; j'irai bénir avec mon peuple la bonté divine, et célébrer la vôtre. Mais si vous ne jetez plus sur Antioche que des regards de colère, mon peuple ne sera plus mon peuple ; je ne le reverrai plus : j'irai dans une retraite éloignée

cacher ma honte et mon affliction; j'irai pleurer jusqu'à mon dernier soupir le malheur d'une ville, qui aura rendu implacable, à son égard, le plus doux de tous les princes."

Pendant le discours de Flavien, l'empereur avait fait effort sur lui-même pour resserrer sa douleur. Enfin, ne pouvant plus retenir ses larmes: "Pourrions-nous," dit-il, "refuser le pardon à des hommes semblables à nous, après que le Maître du monde s'étant réduit pour nous à la condition d'esclave, a bien voulu demander grâce à son père, pour les auteurs de son supplice, qu'il avait comblés de bienfaits!" Flavien, touché de la plus vive reconnaissance, demandait à l'empereur la permission de demeurer à Constantinople, pour célébrer avec lui la fête de pâques: "Allez, mon père," lui dit Théodose, "hâtez-vous de vous montrer à votre peuple, rendez le calme à la ville d'Antioche; elle ne sera parfaitement rassurée après une si violente tempête, que lorsqu'elle reverra son pilote. Priez Dieu qu'il me délivre des guerres dont je suis menacé, et vous m'y verrez bientôt moi-même."

[*Le Beau, Histoire du Bas Empire.*]

TURENNE ET CONDÉ.

Ça été, dans notre siècle, un grand spectacle de voir, dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours de mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre; tantôt opposés front-à-front, et redoublant, l'un dans l'autre, l'activité et la vigilance, comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires?(7)

L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations: ce-

lui-ci par conséquent fut vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air froid, sans jamais avoir rien de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarassé au dehors. L'un, dès qu'il paraît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie ; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un, enfin, par la profondeur de son génie, et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus de ses plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune ; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, *semble né pour* entraîner la fortune dans ses *desseins, et forcer* les destinées.

Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme Judas le Machabée; l'armée le pleure comme un père, et la cour et tout le peuple gémissent; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps; l'autre, élevé par les armes au comble de gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis, tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre!

[*Bossuet, Oraisons funèbres.*]

BEDMAR.

Le marquis de Bedmar est l'un des plus puissans génies que l'Espagne ait jamais produit. On voit, par les écrits qu'il a laissés,

qu'il possédait tout ce qu'il y a dans les historiens anciens et modernes, qui peut former un homme extraordinaire. Il comparait les choses qu'il racontait avec celles qui se passaient de son temps. Il observait exactement les différences et les ressemblances des affaires, et combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de semblable. Il portait d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise, aussitôt qu'il en savait le plan et les fondemens. S'il trouvait par la suite qu'il n'eût pas deviné, il remontait à la source de son erreur, et tâchait de découvrir ce qui l'avait trompé. Par cette étude, il avait compris quelles sont les voies sûres, les véritables moyens et les circonstances capitales qui présagent un bon succès aux grands desseins, et qui les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation et d'observation des choses du monde, l'avait élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passaient presque dans le conseil d'Espagne pour des prophéties.

A cette connaissance profonde de la nature des grandes affaires, étaient joints des talens *singuliers pour les* manier ; une facilité de

parler et d'écrire avec un agrément inexprimable, un instinct merveilleux pour se connaître en hommes; un air toujours gai et ouvert, où il paraissait plus de feu que de gravité, éloigné de la dissimulation jusqu'à approcher de la naïveté; une humeur libre et complaisante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyait la pénétrer; des manières tendres, insinuantes et flatteuses, qui attiraient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir; toutes les apparences d'une extrême liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations. (8)

[*Saint Réal, Conjuration contre Venise.*]

LES ARABES.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs et vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable.

Ce contraste de traits et de qualités qui paraissent incompatibles, semble s'être réuni dans

cette race d'hommes pour en faire une nation singulière, dont la figure et la caractère tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains et les Persans, dont ils sont environnés. Graves, et sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent entre eux de la plus exacte probité, par une suite de cet amour propre et de cet esprit patriotique, qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps s'estime, se ménage, se préfère à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractère flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colère qui les en a fait sortir. Ce peuple a de l'intelligence et même de l'ouverture pour les sciences, mais ils les cultivent peu, soit défaut de secours, ou même de besoins, aimant mieux souffrir sans doute les maux de la nature que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur industrie, qui les rende recommandables dans l'histoire de l'esprit humain.

Indépendamment de cette ressource, (le pil-

lage des caravanes) les Arabes de la partie du désert qui est le plus au nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si humains, si fidèles, si désintéressés entre eux, sont féroces et avides avec les nations étrangères. Hôtes bienfaisans et généreux sous leurs tentes, ils dévastent habituellement les bourgades et les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons pères, bons maris, bons maîtres; mais tout ce qui n'est pas de leur famille est leur ennemi. Leurs courses s'étendent souvent fort loin; et il n'est pas rare que la Syrie, la Mésopotamie, la Perse, en soient le théâtre.

Les Arabes fixés sur l'Océan Indien et sur la mer rouge, ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie Heureuse, étaient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indépendance, sans songer à faire des conquêtes. Ils étaient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivaient, à une terre qui fournissait presque sans culture à leurs besoins, pour être tentés de dominer sur un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées; mais il ne leur reste plus

rien de l'impulsion qu'il leur avait donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du sorbet, à faire brûler des parfums exquis, dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits légèrement imprégnés d'une aspersion d'eau de rose. Ces plaisirs sont souvent suivis ou précédés de vers galans ou amoureux.

Leurs compositions sont d'une grâce, d'une mollesse, d'un raffinement, soit d'expression, soit de sentiment, dont n'approche aucun peuple ancien ou moderne. La langue qu'ils parlent dans ce monde à leurs maîtresses semble être celle qu'ils parleront dans l'autre à leurs houris. C'est une espèce de musique, si touchante, si fine ; c'est un murmure si doux ; ce sont des comparaisons si riantes et si fraîches ! je dirai presque que leur poésie est parfumée comme leur contrée. Ce qu'est l'honneur dans les mœurs de nos paladins, les imitations de la nature le sont dans les poèmes arabes : là, c'est une quintessence de vertu ; ici, c'est une quintessence de volupté. On les voit abattus sous les ardeurs de leurs passions et de leur climat, *ayant à peine* la force de respirer. Ils s'aban-

donnent sans réserve à une langueur délicieuse qu'ils n'éprouveraient pas peut-être sous un autre ciel.

[*Raynal.*]

MORT DE TURENNE.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé : et, comme il y avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : "Mon neveu, demeurez là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : "Monsieur, venez par ici, on tirera du côté où vous allez." "Monsieur," lui dit-il, "vous avez raison : je ne veux point du tout être tué aujourd'hui ; cela sera le mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : "Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut

le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort et qu'il avait une partie du cœur emportée.

On crie, on pleure: M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur ce corps, qu'il ne voulait pas quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit. Un carosse vient, on l'emporte dans sa tente: ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil; tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous

les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup, les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier de Grignon était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a encore été une désolation, et partout où il a passé, on n'entendait que des clameurs. Mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville; en un moment ils se côtisèrent tous pour cette dépense, qui monta à *cinq mille francs*, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arriva à Saint-Denis ce soir; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues

d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera un service à Saint-Denis en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel.......

Ne croyez point que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci : ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de la Rochefoucault, avec madame de Lavardin, madame de la Fayette, et M. de Marsillac ; M. le Prince y vint : la conversation dura deux heures sur les diverses qualités de ce véritable héros ; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières, et l'élévation de son âme; tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce qu'y ajoute sa perte. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui ; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état; on ne saurait comprendre que le mal et le

péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne.

[*Madame de Sévigné.*]

PASSAGE DES ALPES, PAR FRANÇOIS I.

On part; un détachement reste et se fait voir sur le Mont-Cenis et sur le Mont-Genèvre pour inquiéter les Suisses, et leur faire craindre une attaque. Le reste de l'armée passe à gué la Durance, et s'engage dans les montagnes, du côté de Guillestre; trois mille pionniers la précèdent. Le fer et le feu lui ouvrent une route difficile et périlleuse à travers des rochers; on remplit des vides immenses avec des fascines et de gros arbres; on bâtit des ponts de

communication ; on traîne, à force d'épaules et de bras, l'artillerie dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme : les soldats aident les pionniers ; les officiers aident les soldats : tous indistinctement manient la pioche et la cognée, poussent aux roues, tirent les cordages ; on gravit sur les montagnes ; on fait des efforts plus qu'humains, on brave la mort qui semble ouvrir mille tombeaux dans ces vallées profondes que l'Argentière arrose, et où des torrens de glaces et de neiges fondues par le soleil se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers, sur lesquels on marche en tremblant par des sentiers étroits, glissans et raboteux, où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où l'on voit souvent rouler au fond des abîmes et les hommes, et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit des torrens, les cris des mourans, les hennissemens des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte.

On arriva enfin à une dernière montagne, où l'on vit avec douleur tant de travaux et tant

d'efforts prêts à échouer. La sasse et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer; mais que pouvaient-elles contre une seule roche vive, escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presqu'inaccessible aux hommes? Navarre, qui l'avait plusieurs fois sondée, commençait à désespérer du succès, lorsque des recherches plus heureuses lui découvrirent une veine plus tendre qu'il suivit avec la dernière précision; le rocher fut entamé par le milieu, et l'armée, introduite au bout de huit jours dans le marquisat de Saluces, admira ce que peuvent l'industrie, l'audace, et la persévérance.

[*Gaillard. Histoire de François I.*]

MODESTIE DE TURENNE.

Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportait-il quelque avantage, à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille, il n'oubliait rien,

innocent de la vertu héroïque : toutes ces choses si propres à faire rentrer un homme en lui même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéraient en aucune manière la situation tranquille de son âme, et il ne tenait pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes.

[*Mascaron. Oraison funèbre de Turenne.*]

LE CARDINAL DE RETZ.

Paul de Gondi, cardinal de Retz, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur. Il a une mémoire extraordinaire, plus de force que de politesse dans ses paroles, l'humeur facile, de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis; peu de piété, quelques apparences de religion.

Il paraît ambitieux sans l'être ; la vanité et ceux qui l'ont conduit, lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à

sa profession ; il a suscité les plus grands désordres de l'état, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir; et, bien loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal; il a souffert sa prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire durant plusieurs années dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris contre la puissance du cardinal Mazarin; mais, après la mort de ce ministre, il s'en est démis, sans connaître ce qu'il faisait, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation.

Sa pente naturelle est l'oisiveté, il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence

d'esprit, et sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et désirées. Il aime à raconter, il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire.

Il est faux dans la plupart de ses qualités ; et ce qui a le plus contribué à sa réputation, est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelque soin qu'il ait prit de paraître occupé de l'une ou de l'autre. Il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis, qu'un particulier ne pouvait espérer de pouvoir leur rendre. Il a senti de la vanité à trouver tant de crédit, et à entreprendre de s'acquitter ; il n'a point de goût ni de délicatesse ; il s'amuse à tout, et ne se plaît à rien ; il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connaissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie, c'est un sacrifice qu'il fait à son

orgueil, sous prétexte de dévotion : il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui.

[*La Rochefoucault.*]

Même sujet.

On a de la peine à comprendre comment un homme qui passa sa vie à cabaler n'eut jamais de véritable objet. Il aimait l'intrigue pour intriguer : esprit hardi, délié, vaste, et un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnait sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique ; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devait qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les moyens aux évènemens.

Il fit la guerre au roi ; mais le personnage de rebelle était ce qui le flattait le plus dans sa rebellion : magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suite, plus de chimères que de vues, déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il fallait pour être républicain, parce qu'il n'était ni sujet fidèle, ni bon citoyen, aussi vain, plus hardi, et

moins honnête homme que Cicéron ; enfin, plus d'esprit, moins grand et moins méchant que Catilina.

Ses Mémoires sont très agréables à lire; mais conçoit-on qu'un homme ait le courage, ou plutôt la folie, de dire de lui-même plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand ennemi? Ce qui est étonnant, c'est que ce même homme, sur la fin de sa vie, n'était plus rien de tout cela, et qu'il devint doux, paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les honnêtes gens de son temps; comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit et des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge, ce qui prouve bien qu'en effet il n'y avait en lui aucune passion réelle. Après avoir vécu avec une magnificence extrême, et avoir fait pour plus de quatre millions de dettes, tout fut payé, soit de son vivant soit après sa mort.

[*Le Président Hénault.*]

SULLY ET COLBERT.

Sully et Colbert ! quels noms ! c'est un spectacle intéressant de rapprocher ces deux hommes célèbres, qui font époque dans notre histoire et peut-être dans celle de l'Europe.

Destinés tous deux à de grandes choses, ils furent élevés au ministère à peu près dans les mêmes circonstances. Sully parut après les horribles déprédations des favoris, et les désordres de la Ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avait causés le règne orageux et faible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances sous Mazarin.

Tous deux trouvèrent le peuple accablé d'impôts, et le roi privé de la plus grande partie de ses revenus ; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux princes qui avaient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, assez courageux pour l'entreprendre, assez fermes pour le soutenir, désirant faire de grandes *choses, l'un* pour la France, et l'autre pour lui-

même; tous deux commencèrent par liquider les dettes de l'état, et les mêmes besoins firent naître les mêmes opérations; tous deux travaillèrent ensuite à accroître la fortune publique. Ils surent également combiner la nature des divers impots; mais Sully ne sut pas en tirer tout le parti possible; Colbert perfectionna l'art d'établir entre eux de justes proportions.

Tous deux diminuèrent les frais énormes de la perception, bannirent le traffic honteux des emplois qui enrichissait et avilissait la cour, ôtèrent aux courtisans tout intérêt dans les fermes. Tous deux firent cesser la confusion qui régnait dans les recettes, et les gains immenses que faisaient les receveurs; mais dans toutes ces parties, Colbert n'eut que la gloire d'imiter Sully, et de faire revivre les anciennes ordonnances de ce grand homme. Le ministre de Louis XIV, à l'exemple de celui de Henri IV, assura des fonds pour chaque dépense; à son exemple, il réduisit l'intérêt de l'argent.

Tous deux travaillèrent à faciliter les communications; mais Colbert fit exécuter le canal

de Languedoc, dont Sully n'avait eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber sur les riches, et sur les habitans des villes, les remises accordées aux campagnes; mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'industrie par des taxes. Le crédit, cette partie intéressante des richesses publiques, qui fait circuler celles qu'on a, et qui supplée à celles qu'on n'a pas, paraît n'avoir pas été connu par Sully, et assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des traitans furent réprimés par tous les deux; mais Sully connut mieux de quelle importance il est pour un état de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entreprises de commerce ou d'agriculture.

Les monnaies attirèrent leur attention; mais Sully n'aperçut que les maux, ou ne trouva que des rémèdes dangereux; Colbert porta dans cette partie une supériorité de lumières qu'il dut à son siècle autant qu'à lui-même.

On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du Barreau pouvait influer sur l'aisance nationale; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que Sully ne put

que désirer. L'un, dans un temps d'orage et sous un roi soldat, annonças seulement à une nation guerrière qu'elle devait estimer les sciences; l'autre, ministre d'un roi qui portait la grandeur jusque dans les plaisirs de l'esprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir, et de développer tous les talens. Sully entrevit le premier l'utilité d'une marine; c'était beaucoup en sortant de la barbarie; nous nous souvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une.

Le commerce fut protégé par les deux ministres; mais l'un voulait le tirer presque tout entier du produit des terres, l'autre des manufactures. Sully préférait avec raison celui qui, étant attaché au sol, ne peut être partagé ni envahi, et qui met les étrangers dans une dépendance nécessaire; Colbert ne s'aperçut pas que l'autre n'est fondé que sur les besoins de caprice ou de goût, et qu'il peut passer, avec les artistes, dans tous les pays du monde. Sully fut donc supérieur à Colbert dans la connaissance des véritables sources du commerce; mais Colbert l'emporta sur lui du côté des soins, de l'activité, et des calculs politiques

dans cette partie; il l'emporta par son attention à diminuer les droits intérieurs du royaume, que Sully augmenta quelquefois, par son habileté à combiner les droits d'entrée et de sortie: opération qui est peut-être un des plus savans ouvrages d'un législateur, et où la plus petite erreur de combinaisons peut coûter des millions à l'état.

Il sera difficile d'égaler Colbert dans les détails et les grandes vues du commerce; il sera difficile de surpasser Sully dans les encouragemens qu'il donna à l'agriculture. Ce n'est pas que Colbert ait négligé entièrement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands hommes, et n'ayons pas la manie d'être toujours extrêmes dans nos censures comme dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de Sully, voulut faire naître l'aisance dans les campagnes, il diminua les tailles; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une imposition arbitraire; il protégea, par des réglemens utiles, la nourriture des troupeaux; il encouragea la population par des récompenses; mais, faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent

TURENNE.

TURENNE, si célèbre, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival; qui fut aussi simple qu'il était grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talens; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois, comme admiré de l'Europe; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardé comme une calamité publique par le peuple; le seul, depuis Duguesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus, et non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance. [*Thomas. Essai sur les Eloges.*]

LA FRANCE AVANT LA RÉVOLUTION.

Avant la révolution et les deux années qui lui servirent de prélude, la France jouissait de plusieurs genres de bonheur dont l'homme abuse et se fatigue. On regardait comme un fléau pour jamais aboli, les guerres civiles dont si souvent notre histoire est souillée, et qui, plus ou moins atroces, s'y reproduisent une ou deux fois par siècle, et jusqu'à dix fois dans le court intervalle du règne de Charles IX au règne de Henri IV. A l'exception de la révolte des Cévennes, il n'y avait eu, depuis cent cinquante ans, que de rares émeutes réprimées en quelques heures.

Le Roussillon, la Flandre, l'Artois, l'Alsace, ces belles provinces, écoles d'agriculture et d'industrie ; la Franche-Comté, excellente par ses pâturages ; la Lorraine, par le mélange heureux de ses productions ; la Corse, utile comme un poste important dans la Méditerranée, la colonie de Saint-Domingue, la Martinique, la Guadeloupe, dont les produits étaient devenus presque équivalens à ceux du

Mexique ; les îles de France et de Bourbon, favorisées du ciel, et stations heureuses dans la mer des Indes ; le comptoir de Pondichéry, toutes ces acquisitions ou conquêtes, attestaient la puissance de nos armes, la sagesse de notre politique, et l'impulsion heureuse de notre industrie.

La marine française, créée sous Louis XIV avec plus de promptitude et d'éclat que toutes les autres merveilles de ce règne, abaissée dès le déclin de ce monarque, deux fois relevée et deux fois anéantie sous Louis XV, devait au gouvernement de Louis XIV un nouvel essor, qui, sans être toujours victorieux, avait forcé les Anglais à reconnaître des rivaux dans l'empire des mers.

Tranquilles sous la protection des Alpes, des Pyrénées, et par l'alliance fidèle de l'Espagne et de la Suisse, retranchés au Nord et à l'Est derrière une triple enceinte de forteresses imposantes, nous pouvions à la fois éviter la guerre et maintenir la paix chez nos voisins. Les revenus public s'étaient triplés dans un espace de quatre vingts ans. Turgot avait tenté pour notre agriculture ce que Sully avait eu le bon-

heur d'opérer. La prompte disgrâce de ce ministre n'avait pas fait cesser ce mouvement heureux; des seigneurs bienfaisans le continuèrent avec la plus judicieuse libéralité.

Notre littérature, qui, dès sa première aurore, avait été piquante, naïve, gracieuse, était devenue classique depuis deux siècles; elle avait rendu l'empire de notre langue aussi étendu et plus général que ne le fut autrefois l'empire de la langue des Grecs vainqueurs de l'Asie, et de celle des Romains vainqueurs du monde connu.

Que de splendeur, que de majesté dans les divers monumens de notre capitale! Partout, que d'établissemens judicieux! Quel mouvement dans les ports de Nantes, de Bordeaux, de Marseille, dans les fabriques de Lyon, de Rouen, de Rheims, de Sedan, de Louviers! Ici, quel fracas, quel luxe! Ailleurs, quelle douce paix! que de fêtes rendues plus agréables par le mélange piquant des anciennes et des nouvelles habitudes! Quel air d'allégresse répandu sur tout ce beau sol de la France! Que de chants depuis la joyeuse Provence jusqu'à la fertile Alsace! Si l'on conservait

encore quelques formules despotiques, il n'y avait plus de despote, car Louis XVI régnait.

La misère était sans doute plus répandue dans les campagnes qu'elle ne l'est aujourd'hui; mais, du moins, elle s'alliait encore avec l'innocence des mœurs, avec les espérances de la religion, et recevait les secours abondans de la charité. Jusques dans les villes, jusques dans la capitale, les mœurs n'étaient pas aussi dépravées qu'avaient dû le faire craindre les longs scandales de la cour sous le régent et sous Louis XV, et une école de matérialisme ouverte depuis un demi-siècle par une fausse sagesse, au profit des faux plaisirs. Nulle corruption n'était encore complète; les esprits n'avaient pas cessé tout-à-fait d'être religieux, puisque les cœurs étaient humains. Les Français, et surtout les Parisiens, hospitaliers avec naïveté, avec enthousiasme, payaient aux étrangers, et surtout aux Anglais, tous les tributs d'admira-
n voulait leur imposer. Chez des
abitieux, et contradicteurs opini-
rité royale, il y avait encore
souvent mœurs austères. Des
avides que leurs pères, mais

plus futiles, plus inquiets, se faisaient aimer par une séduisante politesse, par les grâces de l'esprit, et une bonté facile. L'église de France pouvait citer avec orgueil un grand nombre de prélats charitables, instruits, tolérans et modestes. Le gouvernement, par des fautes multipliées ; les grands, par leurs intrigues, par leur irréflexion : les parlemens, par une résistance ambitieuse souvent mal dirigée, toujours mal combattue ; enfin toutes les classes lettrées de la nation, par un esprit novateur et présomptueux, avaient compromis tous ces avantages, dont quelques uns ont disparu sans retour.

Ce n'est pas que la France n'ait fait, depuis son bouleversement, et dans le cours de ses agitations périodiques, des progrès très-marqués dans son agriculture, dans son industrie, dans les beaux arts, dans les sciences ; ce n'est pas que la littérature, tant de fois menacée et même atteinte par la barbarie, ait succombé à ses coups ; ne la voyons nous pas donner plusieurs signes de vigueur et de grâce, et paraître surtout avec les dons brillans de l'imagination ?

On dira encore moins que la gloire militaire nous ait manqué, nous qui avons été écrasés de son formidable luxe. On peut aussi convenir que les mœurs des hautes et des moyennes classes se sont épurées : que la religion a repris beaucoup plus d'empire sur les âmes tendres et sur les esprits éclairés ; que le matérialisme, attaqué de toute part avec vigueur, avec talent, ne conserve plus quelque force qu'avec sa vieille alliance, avec tous les vices qu'il flatte et fomente, et surtout avec l'esprit révolutionnaire.

Mais si on eût laissé régner Louis XVI suivant le cours de son âge, et suivant les vœux de l'âme la plus vraiment libérale qui fut jamais ; qu'on eût appuyé sa faiblesse, au lieu de l'accabler, tous ces biens ne nous étaient-ils pas naturellement acquis ? N'étaient-ils pas plus assurés, plus constans ? Nous en jouirions avec plus d'innocence, avec moins d'alarmes et plus de gaieté ; notre sol n'eût pas été souillé et dévasté par la longue présence du crime, par l'horrible variété de ses combinaisons, par ses triomphes, par les hommages qu'il sut arracher à la faiblesse, et par le vertige de la peur. L'élite d'une génération n'aurait

pas disparu; l'Europe n'eût pas vu périr violemment cinq ou six millions d'individus; toutes les capitales des grands états, et surtout la nôtre, auraient conservé intact l'honneur de leur vieille indépendance.—[*Ch. Lacratelle, Hist. de l'Assemblée Constituante.*]

BATAILLE DE ROCROI.

A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la

nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelans ceux qui échappaient à ses coups.

Restait cette redoutable infanterie d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattans, trois fois il fut répoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime : mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés ; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier ; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance

pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque ; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que ce grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes, et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur ! de quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régimens à la journée de Rocroi, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou; et, dans le champ de bataille,

il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là, on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage.

[*Bossuet. Oraisons funèbres.*]

MALESHERBES.

J'AI vu plusieurs fois cet illustre vieillard, et je me rappelle sa figure ouverte et calme, et son air un peu distrait; ses principes étaient sévères, et sa société était douce; magistrat intègre, père tendre, ami zélé, il jouissait de l'estime générale et de la bienveillance universelle. Tout, dans sa vie publique et privée, avait été bon et honorable; mais l'éclat extraordinaire que jeta la fin de sa carrière, a, pour ainsi dire, placé tout le reste dans l'ombre, et l'imagination ne s'y arrête pas.(9)

L'histoire a conservé un grand nombre de traits de dévouement, qui honorent l'humanité.

Des citoyens se sont sacrifiés pour leur pays, des rois se sont immolés pour le salut de leurs peuples, et tous les jours des milliers de héros obscurs affrontent les plus eminens périls pour servir la patrie ou le souverain, qui, dans la monarchie, ne fait qu'un avec l'état. Entre ces belles actions, ce qui distingue celle de M. de Malesherbes, c'est l'absence de tous les motifs qui excitent ordinairement les hommes, et qui les portent à des résolutions courageuses. En effet, on ne saurait attribuer son dévouement généreux à un de ces élans de patriotisme, si commun chez les anciens, et qui était chez eux poussés jusqu'au fanatisme ; ce n'était pas non-plus l'amour de la gloire ou l'ambition, passions qui portent à de si grands sacrifices ; l'honneur, ce tyran impérieux, qui se fait obéir en menaçant de la honte, bien plus redoutable que la mort, n'exigeait rien de lui : enfin il ne fut pas entraîné par une de ces amitiés vives et fortes, si rares entre des égaux, impossible lorsqu'il y a une grande inégalité de rang, surtout dans l'occasion dont il s'agit, puisque l'étiquette de la cour de France s'opposait à ce que la haute robe eût aucune intimité avec la famille royale,

la noblesse militaire étant seule admise aux chasses et aux soupers, où les princes se familiarisaient avec elle. Il est bien vrai que M. de Malesherbes, ayant été quelque temps ministre, il avait été à-portée d'apprécier le cœur du roi, et de connaître ses intentions bienfaisantes; mais ce sentiment n'est pas de l'amitié. Quels furent dont les motifs de cette courageuse détermination? Une pieuse fidélité envers un souverain déchu sans être dégradé, une noble pitié pour le malheur.

La simplicité de la forme releva merveilleusement la beauté de l'action: point d'enthousiasme, point de bravade. Il plaida cette cause mémorable comme si elle eût pu être gagnée: moins sans doute dans l'espoir de sauver son royal client, que pour se procurer un accès auprès de lui, et pour lui offrir la seule consolation digne de lui, les épanchemens d'un cœur vertueux et sensible.

[*M. le duc de Levis.*]

L'HOSPITALITÉ DES ARABES.

C'EST sur-tout dans les contrées où les mœurs ont conservé leur simplicité originelle, c'est sous les tentes de ces nomades riches de leurs troupeaux nombreux, et heureux de leur indépendance, qu'on retrouve les habitudes patriarcales; qu'on croit voir encore Abraham, oubliant le poids des années pour courir au-devant des voyageurs inconnus, et les conjurer de ne pas dédaigner sa demeure; ou ce pieux Israélite, modèle de bienfaisance, qui charmait sa captivité en soulageant les malheurs de ses frères. Dans des lieux où se retrace ainsi la vive image de ces mœurs antiques, le voyageur, accueilli, secouru, bénit la fidélité de ces peuples aux pieux usages de leurs pères; il souhaite que le malheur ne puisse les atteindre; que son hôte généreux ne soit jamais réduit à s'écrier comme Job succombant à l'excès de ses douleurs: "Je n'ai pourtant pas laissé l'étranger hors de ma demeure, et ma porte fut toujours ouverte aux voyageurs."

En effet, tous les Arabes pourraient encore aujourd'hui prendre, comme Job, le ciel à témoin de leur attachement à ces principes révérés; les usages qui leur sont particuliers remontent, comme eux, jusqu'aux premiers âges du monde. Le voyageur, après quelques expressions réciproques de bienveillance, offre un léger présent, toujours reçu avec un sentiment religieux: un don considérable serait repoussé comme une insulte; et si, à la fin d'un long voyage, il se trouve avoir distribué les productions du sol et de l'industrie de son pays, dont il avait eu soin de se munir, c'est alors une fleur, une simple branche d'arbuste, cueillie près de la maison, qu'il présente en entrant. Cet acte seul est une formule qui sollicite un asile, et qui est toujours entendue. Offrir la feuille verte est, pour ces peuples, synonyme de demander l'hospitalité; les serviteurs, les enfans, s'empressent autour du Mussafir; on dirait qu'il apporte une heureuse nouvelle; on se fait un sujet de joie de sa présence; et, déjà, il est bien sûr que rien ne sera négligé de ce qui peut lui rendre son séjour agréable; c'est un devoir rigoureux de le garder au-moins

trois jours, de tuer pour lui l'agneau le plus gras; le Mussafir est invité à porter le premier la main au plat, à se croire le maître de la maison! et, d'après un usage général, c'est lui qui doit faire les honneurs du repas qu'on lui donne, et offrir le premier morceau à celui qui le nourrit; son hôte le remercie d'avoir choisi sa demeure, et se félicite du bonheur dont cette préférence lui semble le présage.

Les Arabes-Bédouins eux-mêmes, toujours prêts pour le pillage, qu'aucun lien n'unit aux autres nations, qui dépouillent sans pitié les caravannes traversant les déserts, et poursuivent le voyageur fuyant à leur aspect, qui se croient le droit de reprendre par la force l'injuste héritage dont ils furent, disent-ils, injustement dépouillés dans la personne d'Ismaël, semblent, tout-à-coup, par une étonnante opposition, oublier leur caractère, pour exercer la plus noble et la plus courageuse hospitalité. Jamais aucun d'eux n'abandonnera l'étranger qu'il aura reçu; la famille entière périra plutôt pour le défendre, pour se préserver de l'affront d'avoir laissé insulter un de ses hôtes; et, à l'abri de ce titre sacré, le voyageur traversera le désert

au milieu des hordes ennemies, protégé à la fois par l'honneur et la religion. Tous s'indigneraient de la seule idée de trahir le malheureux qui se serait réfugié sous leur toit, qui aurait touché le pan de leur robe.

[*Choiseul-Gouffier, Voyage pittoresque de la Grèce.*]

SULLY.

On ne connaîtrait point Sully tout entier, si l'on ignorait que ses vertus égalèrent ses talens. Dans ses Mémoires, en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'état, il trace lui-même son portrait sans s'en apercevoir. On y voit la sainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage stoïque qui dompte la nature, qui résiste à la volupté, et se refuse à tout ce qui peut énerver l'âme. Sully avait adopté ces vertus autant par principe que par caractère. A la cour, il conserva l'antique frugalité des camps. Les riches voluptueux eussent eut-être dédaigné sa table ; mais les Dugues-

clin et les Bayard seraient venus s'y asseoir à côté de lui. Le travail austère remplissait ses journées. Chaque portion de temps était marquée pour chaque besoin de l'état. Chaque heure, en fuyant, portait son tribut à la patrie. Ses délassemens même avaient je ne sais quoi de mâle et de sévère. C'était du repos sans indolence, et du plaisir sans mollesse. L'économie domestique l'avait formé à cette économie publique qui devint le salut de l'état. Ses ennemis louèrent sa probité. Sa justice eût étonné un siècle de vertu. Sa fidélité brilla parmi des rebelles.

Après la mort de son maître, on put le persécuter, mais on ne put réussir à en faire un mauvais citoyen. Il resta sujet malgré la cour. Il servit la reine qui l'opprimait. En entrant dans les finances, il ne craignit point de donner à la nation la liste de ses biens; en sortant de place, il osa défier son siècle et la postérité. Les présens qu'on lui offrit pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les lui offraient. Comme ministre, il ne reçut rien des sujets; comme sujet, il ne reçut de son maître que ce qui était empreint du sceau des lois. On a déjà vu sa

fermeté dans ses devoirs. La France se ligua contre lui pour l'empêcher de sauver la France: il résista à tout; il eut le courage d'être haï. La noblesse, qui n'inspire que de la vanité aux petites âmes, lui inspira l'orgueil des grandes choses. Jamais on ne porta si loin ce vieil honneur, dont l'enthousiasme fit nos antiques chevaliers. Il dut avoir des calomniateurs et des jaloux: il terrassa la calomnie par ses vertus; il humilia l'envie par ses succès. Il se vengea de ses ennemis, car il ne perdit aucune occasion de leur faire du bien. Les méchans trouvaient en lui une âme inflexible et rigide; les malheureux y trouvèrent une âme sensible et compâtissante. Dans la religion, zélé sans fanatisme et tolérant sans indifférence, il était l'organe du roi auprès des protestans, il était le protecteur des catholiques auprès du roi: il fut adoré à Génève, il fut estimé dans Rome.

PHILIPPE II.

PHILIPPE II s'était mis en garde contre les innovations religieuses, par les échafauds et les

bûchers; contre les privilèges de ses sujets et leur esprit d'indépendance, par un despotisme qui abattait tout ce qu'il ne pouvait niveler; contre ses remords, par sa superstition et sa soumission au Pape. Insensible et dur, il n'avait pas eu de peine à se faire une fausse conscience; dans le long cours d'un règne malfaisant, il fut toujours triste et ne parut jamais agité. Il se faisait un mérite de repousser des plaisirs qui n'eussent été qu'une fatigue pour lui, et s'enorgueillissait de son amour pour le travail quels qu'en fussent les résultats. Il peuplait sa cour de délateurs, et les états voisins d'espions; l'Europe avait toujours à craindre quelque calamité nouvelle, chaque fois qu'un galion de Mexique entrait dans les ports d'Espagne. Aussi sévère dans sa magnificence que dans l'habitude de son visage, il paraissait non protéger, mais tolérer les lettres et les beaux arts. Quoi qu'on ait dit de ses projets de monarchie universelle, il songeait plutôt à troubler des états qu'à les conquerir. Il croyait sa volonté grande et forte, parcequ'elle était opiniâtre; il voulait qu'au dehors comme au dedans, sa volonté fût faite; enfin il crut régner comme

un représentant de Dieu, et les peuples l'appelèrent le démon du midi.

[*M. Lacretelle j^ne. Histoire de France, pendant les guerres de religion.*]

LE DUC DE BOUILLON, PRINCE SOUVERAIN DE SEDAN.

QUOIQU'IL en soit, Turenne avait été député à Elisabeth d'Angleterre, à Maurice de Nassau, aux électeurs de Saxe, de Brandebourg, et palatin, et à tous les états protestans d'Allemagne, pour soliciter des secours en faveur de son maître. Il ramenait en France, au retour de cette mission, un renfort de six mille Allemands. Henri IV venait de soumettre Noyon. Il prend aussitôt la route de Sedan pour recevoir lui-même ces troupes. Dès son arrivée, il communiqua son projet à Charlotte, au conseil, et au duc de Montpensier; Charlotte ne connaissait Turenne que par la renommée; mais l'avis du roi fut le sien. Les Sedanais étaient flattés d'avoir pour souverain un capi-

taine habitué à vaincre, et sous l'égide du quel ils ne redoutaient plus de dangereux voisins. Le duc de Montpensier seul faisait naître des difficultés, fondées sur la disproportion d'âge qui existait entre les époux; il trouvait que Charlotte à dix-sept ans était mal assortie avec Turenne, qui en avait trente-six passés: mais tant d'avantages se rencontraient dans cette alliance, que cette opposition fut sans effet. Le roi, d'ailleurs, satisfit le duc en lui promettant d'avoir soin du prince de Dombes son fils. Le mariage fut donc célébré, sous les yeux du roi, le 11 octobre, 1591; et il fut convenu que Turenne porterait le titre de Bouillon, prince souverain de Sedan.

Le nouveau prince ne voulut pas que Henri IV quittât la principauté sans emporter un gage de sa gratitude. Mais quelle offrande présenter à un roi qui verra bientôt tous les arts rivaliser pour lui faire hommage de leurs merveilles? D'ailleurs, l'industrie des Sedanais ne s'est point portée sur le perfectionnement des objets de luxe. L'indispensable et l'utile, voilà seulement ce qui exerce le talent des ouvriers. La laine, le fer, et le bronze, sont presque les uniques

matières qui occupent les bras. Invoquera-t-il les muses pour chanter un prince que tant de voix harmonieuses ont célébré, et qui préfère mériter que d'entendre la louange ? Il lui offrirait peut-être des coursiers d'Ardenne ; mais s'ils sont infatigable et vîtes, la nature leur a refusé les proportions élégantes et la beauté des formes.

Dans cette incertitude, ses yeux se dirigent sur le duc de Lorraine, qui tient en son pouvoir la ville de Stenay. Il voudrait acquitter la dette de la reconnaissance aux dépens de ce vieux ligueur, tout en se débarrassant d'un importun voisin. Cette idée lui sourit par sa singularité même. Au milieu des festins et des fêtes, entouré de joyeux convives, le jour de ses noces, quand des dieux de l'Olympe Mars est le dernier que l'on suppose présent à sa pensée, il trouve un charme ravissant à un épisode guerrier. Il a résolu de surprendre Stenay à la faveur de la nuit; mais il faut de la promptitude et du secret : les Lorrains ont leurs espions à Sedan, et les moindres apprêts peuvent leur être connus en cinq heures. Il appelle à lui, dans une salle retirée du château,

un petit nombre de gentilshommes dont il connaît la discrétion et le goût pour les expéditions aventureuses. Il leur soumet son dessein, qui est unanimement approuvé. Le départ est fixé au soir, dès le coucher du soleil. Ni le roi, ni même Charlotte ne sont dans la confidence. Craignit-il que la jeune duchesse ne partageât pas l'enthousiasme de ces preux chevaliers, et qu'un mot imprudent de sa bouche ne fît échouer l'entreprise?

A sept heures, le roi venait d'ouvrir le bal en donnant la main à Charlotte. Turenne sort furtivement de la salle, et ses compagnons disparaissent successivement. Le costume de fête a bientôt fait place aux pesantes armures: le rendez-vous est au pied de la tour de Jamets, où deux cents cavaliers les attendent en silence. En quelques instans tout le monde est réuni. "Amis," leur dit Turenne, "je vous ai invité à venir avec moi, chez le duc de Lorraine, cueillir un bouquet pour le roi; j'ai compté sur vous, et vous ai choisis pour que vous m'aidiez à le rapporter digne de celui à qui je veux l'offrir." Ces mots sont compris de tous, et ils partent pleins d'une généreuse confiance.

A dix heures, l'épousée s'était retirée dans ses appartemens. Le roi demande Turenne, mais il le demande en vain : le secret a été si fidèlement gardé, qu'il n'en a rien transpiré. D'inutiles recherches se font dans toutes les parties du château, dans les étages supérieurs de la tour des princes et de celle de Jamets, dans les quartiers de la garnison, dans les souterrains mêmes ; on ne découvre rien. D'instans en instans un accident devient plus probable, pour ceux mêmes qui n'ont aucun motif de s'effrayer sur la cause de cette étrange disparition ; sur tous les visages se peint une inquiétude facile à concevoir. Cependant Charlotte, que l'on n'ose instruire de ce qui se passe, demande à ses femmes pourquoi le son des instrumens n'arrive plus jusqu'à son oreille, si les danses sont finies ou suspendues. L'ambiguité de leurs réponses, et le trouble intérieur qu'elles ne peuvent déguiser, lui font craindre qu'il ne soit arrivé quelque malheur. Elle n'est point maîtresse de ses impressions ; de sinistres pressentimens s'emparent de son âme. Comment ne serait-elle pas poursuivie de mille affligeantes images, elle qui n'a vu luire qu'un

beau jour depuis qu'elle est au monde? L'aurore paraît, et sa cruelle anxiété n'a point de bornes : la renommée de son époux, l'embarras et le silence du roi, la proximité des ligueurs, les espérances trompées et la perfidie de leurs chefs, toutes ces circonstances empoisonnent les réflexions dont elle est encore capable, et met le comble à son désespoir. Au moindre bruit qui se fait, elle croit voir les portes de sa chambre s'ouvrir à quelque pieux interprète de la parole divine, chargé de la préparer, par les pensées du ciel, au coup affreux que les hommes lui ont porté.

Mais tandis qu'ainsi ulcérée elle attend la confirmation de son arrêt, tout-à-coup la voix du duc retentit dans les vastes corridors du château. La douleur avait jusqu'ici soutenu les forces de la princesse : le passage subit d'une situation attérante à l'accomplissement du plus ardent, de l'unique vœu qui remplit alors son cœur, fut une épreuve trop violente pour elle ; ses idées s'obscurcirent, et un évanouissement passager suivit la profonde et vive sensation de joie qu'elle venait d'éprouver. Dès qu'elle reprit l'usage de ses sens, le duc, à qui cet acci-

dent avait révélé toute l'irréflexion de sa conduite, s'excusa du chagrin qu'il lui avait causé, sur la nécessité où il s'était vu de n'admettre dans la confidence de son projet que ceux qui devaient en partager les périls et la gloire. Il lui en raconta les circonstances et l'heureuse issue; et, lorsque par ses protestations il eut dissipé jusqu'aux dernières traces d'émotions, et qu'il eut même communiqué à Charlotte une partie de l'enthousiasme que lui inspirait l'entreprise hardie qu'il venait de consommer, il se rendit auprès du roi, à qui il remit les clefs de Senay. "Ventre-saint-gris!" dit le roi, "je serais bientôt maître de mon royaume, si les nouveaux mariés me faisaient tous de pareils présens de noces."

Il est une des faces de ce brillant trophée sur la quelle il ne faut pas arrêter les yeux. Le motif en est noble sans doute, l'exécution hardie, et le résultat flatteur pour le roi. Mais ces circonstances disculpent-elles le duc de Bouillon de s'être en quelque sorte joué des alarmes de sa jeune épouse? Un délai de quelques jours n'eût rien diminué du mérite de son action, et le roi n'aurait pas été moins convaincu de son

dévouement. S'il avait senti pour Charlotte ce quelle éprouvait pour lui, vraisemblablement aurait-il été mieux inspiré. La véritable affection est plus ingénieuse à s'inquiéter; elle donne au moins l'éveil sur les bienséances, quand leur oubli peut rejaillir sur l'objet aimé. Mais Turenne (et on n'a pas de peine à se le persuader) n'avait recherché ou accepté sa main que d'après le conseil d'Henri, et en vue des établissemens que cette alliance lui procurait; ses propres convenances l'avaient déterminé, plus que les qualités rares et les éminentes vertus de celle qui lui avait remis le soin de son bonheur.

[*Peyran. Histoire de l'ancienne principauté de Sédan.*]

ASSEMBLÉE DU JEU DE PAUME.

Le premier arrêté de l'*Assemblée nationale* fut un acte de souveraineté. Elle avait placé sous sa dépendance les privilégiés, en proclamant

l'indivisibilité du pouvoir législatif. Il lui restait à contenir la cour par les impôts. Elle déclara leur illégalité, vota néanmoins leur perception provisoire tant qu'elle serait réunie, et leur cessation si elle était dissoute ; elle rassura les capitalistes en consolidant la dette publique, et pourvut aux besoins du peuple, en nommant un comité de subsistances.

Cette fermeté et cette prévoyance excitèrent l'enthousiasme de la nation. Mais ceux qui dirigeaient la cour sentirent que les divisions fomentées entre les ordres avaient manqué leur but ; qu'il fallait, pour l'atteindre, recourir à un autre moyen. L'autorité royale leur parut seule capable de prescrire le maintien des ordres que l'opposition de la noblesse ne pouvait plus conserver. On profita d'un voyage à Marly pour soustraire Louis XVI aux avis prudens et pacifiques de Necker, et pour lui faire adopter des projets hostiles. Ce prince, également accessible aux bons et mauvais conseils, entouré d'une cour livrée à l'esprit de parti, supplié, dans l'intérêt de sa couronne, au nom de la religion, d'arrêter la marche factieuse des communes, se laissa gagner, et promit tout. On

décida qu'il se rendrait avec appareil à l'assemblée, casserait ses arrêtés, ordonnerait la séparation des ordres comme constitutive de la monarchie, et fixerait lui-même toutes les réformes que les États-généraux devaient opérer. Dès-lors le conseil secret occupa le gouvernement, et n'agit plus sourdement, mais d'une manière ouverte. Le garde-des-sceaux Barantin, le comte d'Artois, le prince de Condé, le prince de Conti, conduisirent seuls les projets qui avaient été concertés. Necker perdit toute influence ; il avait proposé au roi un plan conciliateur, qui aurait pu réussir avant que la lutte fût parvenue à ce degré d'animosité, mais qui ne le pouvait plus aujourd'hui. Il avait conseillé une nouvelle séance royale, dans la quelle on aurait accordé le vote par tête en matière d'impôts, et laissé subsister le vote par ordre, en matières d'intérêts particuliers et de privilèges. Cette mesure, qui était défavorable à la nation, puisqu'elle tendait à maintenir les abus, en investissant la noblesse et le clergé du droit d'empêcher leur abolition, aurait été suivie de l'établissement des deux chambres pour les prochains États-généraux. Necker aimait les

demi-partis, et voulait opérer, par des concessions successives, un changement politique qui devait être réalisé d'un seul coup. Le moment était venu d'accorder à la nation tous ses droits, ou de les lui laisser prendre. Son projet de séance royale, déjà bien insuffisant, fut changé en coup d'état par le nouveau conseil. Ce dernier crut que les injonctions du trône intimideraient l'assemblée, et que la France serait satisfaite de quelques promesses de réformes. Il ne savait pas que les derniers hasards aux quels il faut exposer la royauté, sont ceux de la désobéissance.

Ordinairement les coups d'état éclatent d'une manière inattendue, et surprennent ceux qu'ils doivent frapper. Il n'en fut pas de même de celui-ci : ses préparatifs contribuèrent à l'empêcher de réussir. On craignait que la majorité du clergé ne reconnût l'assemblée en se réunissant à elle ; et pour prévenir cette démarche décisive, au lieu d'avancer la séance royale, on ferma la salle des états pour suspendre l'assemblée jusqu'à ce jour. Les préparatifs qu'exigeait la présence du monarque servirent de prétexte. L'assemblée était alors présidée par Bailly. Ce

citoyen vertueux avait obtenu, sans les rechercher, tous les honneurs de la liberté naissante. Il fut le premier président de l'Assemblée, comme il en avait été le premier député de Paris, et comme il devait être son premier maire. Il était chéri des siens, respecté de ses ennemis, et quoiqu'il eût les vertus les plus douces et les plus éclairées, il possédait au plus haut degré le courage du devoir. Averti par le garde-des-sceaux, dans la nuit du 20 juin, de la suspension des séances, il se montra fidèle au vœu de l'assemblée, et ne craignit pas de désobéir à la cour. Le lendemain, à l'heure fixée, il se rend à la salle des états, la trouve envahie par la force armée, et proteste contre cet acte de despotisme. Sur ces entrefaites les députés surviennent, la rumeur augmente, tous sont résolus à braver les périls d'une réunion. Les plus indignés veulent aller tenir l'assemblée à Marly, sous les fenêtres mêmes du prince: une voix désigne le jeu de paume: cette proposition est accueillie: les députés s'y rendent en cortège. Bailly est à leur tête, le peuple les suit avec enthousiasme, des soldats viennent eux-mêmes leur servir de gardes; et là, dans

la salle dépouillée, les députés des communes debout, les mains levées, le cœur plein de la sainteté de leur mission, jurèrent tous, hors un seul, de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France.

[*Mignet. Histoire de la Révolution française.*]

RETOUR DE LOUIS XVI À PARIS.

A Versailles l'agitation était moins impétueuse mais aussi réelle: la garde nationale et l'assemblée étaient inquiètes et irritées. Le double repas des gardes-du-corps, l'approbation que venait de lui donner la reine, en disant: "j'ai été enchantée de la journée de jeudi," le refus du roi d'accepter simplement les droits de l'homme, ses temporisations concertées, et le défaut de subsistances, excitaient les alarmes des représentans du peuple, et les remplissaient de soupçons. Pétion ayant dénoncé les repas des gardes, fut sommé par un député royaliste de développer sa dénonciation, et de faire con-

naître les coupables. "Que l'on déclare expressément que tout ce qui n'est pas le roi est sujet et responsable," s'écria vivement Mirabeau, "et je fournirai des preuves." Ces paroles, qui désignaient la reine, forcèrent le côté droit au silence. Cette discussion hostile avait été précédée et fut suivie de discussions non moins animées sur le refus de sanction, et sur la disette de Paris. Enfin, une députation venait d'être envoyée au roi, pour lui demander l'acceptation pure et simple des droits de l'homme, et pour le conjurer de faciliter l'approvisionnement de la capitale de tout son pouvoir, lorsqu'on annonça l'arrivée des femmes conduites par Maillard.

Leur apparition inattendue, car elles avaient arrêté tous les couriers qui auraient pu l'annoncer, excita l'effroi de la cour. Les troupes de Versailles prirent les armes, et entourèrent le château ; mais les dispositions des femmes n'étaient point hostiles. Maillard, leur chef, les avait décidées à se présenter en suppliantes, et c'est dans cette attitude qu'elles exposèrent successivement leurs griefs à l'assemblée et au roi. Aussi, les premières heures de cette tumultu-

euse soirée furent assez calmes ; mais il était impossible que des causes de troubles et d'hostilité ne survinssent pas entre cette troupe désordonnée, et les gardes-du-corps, objets de tant d'irritation. Ceux-ci étaient placés dans la cour du château, en face de la garde nationale et du régiment de Flandre. L'intervalle qui les séparait était rempli de femmes et de volontaires de la Bastille. Au milieu de la confusion, suite inévitable d'un pareil rapprochement, une rixe s'engagea : ce fut le signal du désordre et du combat. Un officier des gardes frappa de son sabre un soldat parisien, et fut en retour atteint d'un coup de feu au bras. La garde nationale prit parti contre les gardes-du-corps : la mêlée devint assez vive, et aurait été sanglante, sans la nuit, le mauvais temps et l'ordre que les gardes-du-corps reçurent d'abord de cesser le feu, puis de se retirer. Mais comme on les accusait d'avoir été les agresseurs, l'acharnement de la multitude fut quelque temps extrême ; elle fit une irruption dans leur hôtel : deux d'entr'eux furent blessés, et un autre fut sauvé avec peine.

Pendant ce désordre, la cour était consternée,

la fuite du roi était mise en délibération, des voitures étaient prêtes; un piquet de garde nationale les aperçut à la grille de l'orangerie, et les fit rentrer, après avoir fermé la grille. D'ailleurs le roi, soit qu'il eût ignoré jusque-là les desseins de la cour, soit qu'il ne les crut plus praticables, refusa de s'évader. Des craintes se mêlaient à ses intentions pacifiques, lorsqu'il ne voulait pas repousser l'aggression ou prendre la fuite. Vaincu, il redoutait le même sort que Charles I en Angleterre; absent, il craignait que le duc d'Orléans n'obtînt la lieutenance du royaume. Mais sur ces entrefaites, la pluie, la fatigue, et l'inaction des gardes-du-corps, ralentirent la fureur de la multitude, et La Fayette arriva à la tête de l'armée Parisienne.

Sa présence ramena la sécurité à la cour, et les réponses du roi à la députation de Paris satisfirent la multitude et l'armée. En peu de temps, l'activité de La Fayette, le bon esprit et la discipline de la garde parisienne, rétablirent l'ordre partout. Le calme reparut: cette foule de femmes et de volontaires, vaincue par la lassitude, s'écoula: et les gardes nationaux furent les uns commis à la défense du château, les

autres reçus chez leurs frères d'armes de Versailles. La famille royale, rassurée, après les alarmes et les fatigues de cette pénible nuit, se livra au repos vers deux heures du matin. A cinq heures, La Fayette, après avoir visité les postes extérieurs, qui avaient été confiés à sa garde, trouvant le service bien exécuté, la ville calme, la foule ou évacuée ou endormie, prit aussi quelques instans de repos.

Mais vers six heures, quelques hommes du peuple, plus exaltés que les autres, et éveillés plutôt qu'eux, rôdaient autour du château. Ils trouvent une grille ouverte, ils avertissent leurs compagnons, et pénètrent par cette issue. Malheureusement les postes intérieurs avaient été laissés aux gardes-du-corps, et refusés à l'armée parisienne ; et ce fatal refus causa tous les malheurs de cette nuit. La garde intérieure n'avait pas même été doublée ; on avait à peine visité les grilles, et le service se faisait négligemment comme en temps ordinaire. Ces hommes, agités de toutes les passions qui les avaient conduits à Versailles, aperçurent un garde-du-corps à une fenêtre, et l'assaillirent de leurs propos ; il tira sur eux, et blessa un des leurs. Ils

se précipitèrent alors sur les gardes-du-corps, qui défendirent le château pied-à-pied, et se dévouèrent avec héroïsme; l'un d'eux eut le temps d'avertir la reine, que menaçaient surtout les assaillans, et la reine s'enfuit, à demi nue, auprès du roi; le tumulte et les dangers étaient extrêmes dans le château.

La Fayette, averti de l'invasion de la demeure royale, monte à cheval, et se dirige en toute hâte vers le lieu du danger. Il rencontre sur la place, des gardes-du-corps entourés de furieux qui veulent les massacrer. Il se jette au milieu d'eux, appelle à lui quelques gardes françaises qui n'étaient pas éloignés, et après avoir dispersé les assaillans et sauvé les gardes-du-corps, il se précipite au château. Il le trouve déjà secouru par les grenadiers des gardes françaises, qui, au premier bruit du tumulte, avaient accouru et avaient protégé les gardes-du-corps contre la furie des Parisiens. Mais la scène n'était point terminée; la foule rassemblée dans la cour de marbre, sous le balcon du roi, le demanda à grands cris; le roi parut. On demanda son départ pour Paris; il promit d'y aller avec sa famille, et l'on couvrit cette nouvelle d'ap-

plaudissemens. La reine était résolue à le suivre, mais les préventions étaient si fortes contre elle, que le voyage n'était pas sans danger; il fallait la réconcilier avec la multitude. La Fayette lui proposa de l'accompagner au balcon ; après avoir hésité elle s'y décida. Ils parurent ensemble ; et pour se faire entendre d'un signe à cette foule tumultueuse, pour vaincre ses animosités, réveiller son enthousiasme, La Fayette baisa avec respect la main de la reine ; la foule répondit par ses acclamations. Il restait encore à faire la paix des gardes-du-corps ; La Fayette s'avança avec l'un d'eux, plaça sur son chapeau sa propre cocarde tricolore, et l'embrassa à la vue du peuple, qui s'écria : "Vivent les gardes-du-corps !" Ainsi finit cette scène ; la famille royale partit pour Paris, escortée par l'armée et par ses gardes mêlés avec elle.

[*Mignet. Hist. de la Révolution française.*]

MORT DE ROBESPIERRE.

Les conspirateurs étaient toujours réunis. Robespierre, après avoir été reçu avec des cris d'enthousiasme, des promesses de dévouement et de victoire, avait été admis au Conseil-général, entre Payan et Fleuriot. La place de Grève était remplie d'hommes, de baïonnettes, de piques et de canons. On attendait pour agir l'arrivée des sections. La présence de leurs députés, l'envoi des commissaires municipaux dans leur sein, faisaient compter sur elles; Henriot répondait de tout. Les conjurés croyaient à une victoire certaine; ils nommaient une commission exécutive, préparaient des adresses aux armées, et dressaient des listes. Cependant vers minuit et demi, aucune section n'avait encore paru, aucun ordre n'avait été donné; les triumvirs étaient toujours en séance, et les rassemblemens de la place de Grève étaient ébranlés par tant de lenteur et d'indécision. On répandait sourdement et à l'oreille, le bruit que les sections s'étaient déclarées, que

la commune était *hors la loi,* que les troupes conventionnelles avançaient. Les dispositions de cette multitude armée étaient déjà beaucoup ralenties, lorsque quelques émissaires d'avant-garde de l'assemblée se glissèrent au-milieu d'elle, et firent entendre le cri: "Vive la Convention !" Plusieurs voix le répétèrent. On lut alors la proclamation qui mettait la commune *hors la loi,* et après l'avoir entendue, tous les rassemblemens se dissipèrent. La Place de Grève fut déserte dans un instant. Henriot descendit peu d'instans après, le sabre à la main, pour entretenir leur courage; et, ne trouvant plus personne: "Comment!" s'écria-t-il, "est-il possible? Ces scélérats de canonniers qui m'ont sauvé la vie il y a cinq heures, m'abandonnent ainsi actuellement!" Il remonte; dans ce moment les colonnes de la convention arrivent, cernent l'hôtel de ville, occupent en silence toutes ses issues, et poussent ensuite le cri: "Vive la Convention nationale!"

Les conspirateurs se voyant perdus, cherchent à se soustraire aux coups de leurs ennemis en se frappant eux-mêmes. Robespierre se fra-

casse la mâchoire d'un coup de pistolet : Lebas l'imite, mais, plus heureux, il se tue ; Robespierre jeune se précipite d'un troisième étage, et survit à sa chute ; Couthon se donne plusieurs coups, d'une main mal assurée ; Saint-Just attend son sort ; Coffinhal accuse la lâcheté d'Henriot, le précipite d'une fenêtre dans un égout, et s'enfuit. Cependant, les conventionnels pénètrent dans l'Hôtel de Ville, traversent les salles abandonnées, saisissent les conjurés, et les portent en triomphe à l'assemblée. Bourdon entre dans la salle en criant : "Victoire ! victoire ! les traîtres n'existent plus !"—"Le lâche Robespierre est là," dit le président, "on l'apporte sur un brancard, vous ne voulez sans doute pas qu'il entre ?"—"Non, non !" cria-t-on, "c'est à la Place de la Révolution qu'il faut le porter. Il fut déposé quelque temps au comité-de-sûreté-générale, avant d'être transféré à la Conciergerie. Là, étendu sur une table, le visage défiguré et sanglant, livré aux regards, aux invectives, aux malédictions, il vit les divers partis applaudir à sa chute, et le charger de tous les crimes commis. Il montra beaucoup d'insensibilité pendant son agonie.

Il fut conduit à la Conciergerie, et il parut ensuite devant le tribunal révolutionnaire, qui, après avoir constaté son identité et celle de ses complices, les envoya à l'échafaud. Le 10 Thermidor, vers cinq heures du soir, il monta sur la charrette de mort, placé entre Henriot et Couthon, aussi mutilés que lui. Sa tête était enveloppée d'un linge sanglant, son visage était livide, et son œil presqu'éteint. Une foule immense se pressait autour de la charrette, témoignant la joie la plus bruyante et la plus expressive. On se félicitait, on s'embrassait, on l'accablait d'imprécations, on se rapprochait pour le mieux voir. Les gendarmes le montraient avec la pointe de leur sabre ; pour lui, il semblait prendre la foule en pitié ; Saint-Just promenait sur elle un œil tranquille ; les autres, au nombre, de vingt-deux, étaient plus abattus. Robespierre monta sur l'échafaud le dernier : au moment où sa tête tomba, on applaudit, et ces applaudissemens durèrent pendant plusieurs minutes.

[*Mignet. Hist. de la Révolution française.*]

DES JÉSUITES, DE LEUR INSTITUT ET DE LEUR HISTOIRE.

L'ÉTABLISSEMENT des jésuites date du milieu du seizième siècle.(10) Postérieure d'assez peu d'années aux premiers enseignemens de Luther et des réformateurs ses émules, cette grande institution catholique grandit avec le protestantisme, dont les progrès les plus rapides coïncidèrent avec l'époque la plus brillante de ses annales. Ses historiens ont remarqué avec complaisance que la bulle qui lui donna rang dans l'Église est de l'année même où l'Angleterre s'en sépara, comme si la Providence avait voulu ménager à ses serviteurs une ample compensation pour un si grand désastre. Plus frappés encore de ce rapprochement, les historiens protestans s'accordent à regarder les jésuites comme le plus puissant moyen de défense que le Saint-Siège ait opposé aux envahissemens de la réforme. Un d'eux va jusqu'à dire qu'elle se serait établie sans contestation, s'ils ne l'avaient suivie de près; et que s'ils l'eussent précédée,

jamais elle ne serait parvenue à se faire jour. Certes, l'hommage est beau et flatteur, mais il sera difficilement consacré par l'histoire. Nul doute que les jésuites n'aient été en grande partie institués pour venir au secours du catholicisme ébranlé ; et que, sous ce rapport, ils ne se soient, dès leur apparition dans le monde chrétien, trouvés les adversaires naturels des maximes nouvelles; mais en servant l'église romaine avec un zèle et un déploiement de ressources incomparables, je le veux, jusqu'à quel point ne l'ont-ils pas compromise par les divisions qu'ils ont suscitées dans son sein, et les nombreux prétextes qu'ils ont fournis à ses ennemis d'attaquer avec avantage sa politique et ses doctrines? Tout compte fait, je ne pense pas qu'elle leur doive grande reconnaissance. Il est encore moins admissible que, venus un siècle plus tôt, ils eussent mis à néant la révolution religieuse du seizième siècle. N'est-ce pas précisément parce qu'ils sont venus après son début, qu'ils ont été en mesure de la combattre avec quelque égalité? Ce qui est plus exact, c'est que les jésuites et leur institut ne peuvent être séparés de l'époque qui les a vus naître, de l'en-

semble de besoins et d'idées, sous l'influence desquels ils se sont formés. Commençons donc par jeter un coup d'œil sur les premiers temps de la Société; persuadé que nous y trouverons déposés le germe et l'explication de tout son développement ultérieur, et que, dans cette ébauche décisive, elle nous apparaîtra clairement tout ce qu'elle doit être un jour.

Le 16 août 1534, jour de la fête de l'Assomption, sept étudians de l'Université de Paris s'acheminèrent vers Montmartre, lieu alors retiré et solitaire, et qu'occupait seul un monastère de religieuses. Là, dans une chapelle consacrée à la Vierge, l'un d'eux, le plus âgé et le seul qui fût prêtre, dit la messe, et le moment venu où se retournant vers ses condisciples agenouillés, il tint dans ses mains la nourriture céleste qu'il se préparait à leur partager, chacun, d'une voix forte et distincte, prononça avant de communier un vœu qu'il répéta lui-même à son tour et de la même manière. Ce n'était rien moins que l'engagement de renoncer au monde, de vivre désormais dans une chasteté et une pauvreté perpétuelle, de ne tirer aucun lucre de la célébration des saints mystères, de se rendre

à Jérusalem, avec la permission du Saint-Siège, pour s'y employer sans relâche au soulagement des chrétiens d'Orient et à la conversion des infidèles; et, au cas qu'ils fussent détournés de l'exécution de ce projet par quelque obstacle indépendant de leur volonté, ils s'obligeaient à aller à Rome offrir leurs services au Souverain Pontife, se mettant à sa disposition sans restriction aucune de temps ni de lieu. La messe finie, ils rendent grâces à la majesté divine, prennent quelques alimens apportés avec eux, et passent la journée dans de pieux entretiens, assis près de la fontaine où saint Denis martyr, suivant ce que rapporte une veille tradition, nettoya ses mains dégouttantes du sang de sa propre tête, qu'il porta jusqu'au lieu qui garde encore son nom. Au coucher du soleil, ils regagnent leurs demeures, bénissant le Seigneur, et remplis d'une ineffable félicité.

Mais il en est un surtout dont le cœur bondit de joie, car il vient de jeter les fondemens de l'ordre religieux dont la pensée l'agite et l'absorbe depuis si long-temps. Enfin, la première pierre de l'édifice est posée; la ferveur de son zèle et la sincérité de son inspira

tion lui défendent de douter du reste. Ce successeur des saint Benoît et des saint François, vous l'avez déjà nommé; c'est Ignace de Loyola, qui vient de lier à ses vastes projets six compagnons dignes de les seconder.

Né en 1491, dans cette partie de la Biscaye appelée le Guipuscoa, Ignace appartenait à une famille distinguée. Son père, don Bertram, seigneur d'Ognez et de Loyola, tenait un des premiers rangs dans la noblesse du pays.—D'abord page du roi Ferdinand-le-Catholique, puis militaire, le jeune Ignace ne se distingua dans les premiers temps que par son courage, et un amour excessif de la gloire et des plaisirs mondains. Mais en 1521, au moment qu'il s'y livrait avec le plus de passion, et qu'attaché au char d'une dame de la cour de Castille, "il ne pouvait comprendre," ainsi que nous l'apprend un de ses trente-deux historiens jésuites, "qu'on pût vivre sans une grande ambition, ni être heureux sans un grand attachement," il fut blessé à la jambe droite par un boulet de canon dans Pampelune, qu'assiégeaient les troupes françaises. Cette blessure termina la carrière du soldat, et ouvrit celle du saint. Condamné

à un loisir forcé, Ignace demanda des livres pour se distraire. Il en souhaitait de chevalerie ; il ne s'en trouva que de dévotion au château de Loyola, où il s'était rendu pour vaquer aux soins de sa guérison, et on lui apporta *la Fleur des Saints*. Ce roman sacré, ses paladins religieux, leurs saintes prouesses, les miracles qui naissaient sous leurs pas, tout cela le remplissait d'une admiration presque égale à celle qu'il avait ressentie jusqu'alors pour les seuls chevaliers. Bientôt l'émulation s'y joignit, et il voulut imiter ces saints, dont les vertus surhumaines parlaient si vivement à son imagination. Il n'y en avait pas dont la gloire le séduisît davantage que les fondateurs de quelque ordre illustre, et les Bruno, les Dominique, les François d'Assise, étaient ses héros favoris. En attendant l'occasion de marcher sur leurs traces, il projeta de faire, pieds nus, le voyage de la Terre Sainte. Ce fut d'abord à Monserrat qu'il porta ses pas. Un jour qu'il entrait dans l'église de ce monastère célèbre, il se souvint, pour l'avoir lu dans l'Amadis, que les aspirans à la chevalerie veillaient une nuit tout armés avant d'être reçus, ce qui s'appelait *la*

veille des armes; c'en fut assez pour lui donner l'idée de convertir en saint usage cette cérémonie profane. Il veilla donc toute la nuit devant l'autel de la Vierge, tantôt debout, tantôt à genoux, toujours en prière, se dévouant à Jésus et à Marie, en qualité de leur chevalier. De Montserrat, il se rendit à Manrèze; mais nous ne l'y suivrons pas, non plus qu'en Italie, ni en Palestine, d'où il fut renvoyé par le provincial des religieux de Saint-François, qui exerçait la police des pélerins, ni dans les différentes villes et universités d'Espagne, où, revenu en 1524, il prétendit commencer ses études à l'âge de trente-trois ans. Partout il se rendit suspect par la singularité de sa conduite et une manie incorrigible de catéchiser; à plusieurs reprises même il attira sur sa personne et sur ses projets l'œil vigilant de l'Inquisition, dont il connut deux fois les cachots. Cette première partie de son histoire, pleine de pieuses extravagances, de mortifications inouïes, de visions et d'extases, est plutôt d'un esprit malade que d'un homme dont la postérité, entre plusieurs grandes qualités, remarquera la sagesse et la politique profondes.

Toutefois, même au milieu de ces excès d'une piété délirante, et sous les haillons du gueux le plus misérable de l'Espagne, se révélaient déjà dans Ignace et cette ardeur de prosélytisme, et cette opiniâtreté d'efforts, et ce don d'action sur les hommes, qui plus tard brillèrent en lui sans autre mélange que les illusions d'une foi sans bornes et d'un zèle de feu. Les protecteurs, et surtout les partisans et les disciples qu'il sut se faire partout, le prouvent avec évidence. Cependant, il n'en trouva de persévérans qu'à Paris, où il se rendit pour achever ses études, en 1528, dégoûté sans doute des universités d'Espagne, par les tracasseries qu'il avait éprouvées, et aussi par le peu de progrès qu'il y avait faits. Peu à peu, l'idée de devenir le père d'un nouvel ordre religieux s'était affermie et disposée dans son esprit. Elle lui avait déjà insinué que ce n'était pas seulement sa perfection particulière que Dieu demandait de lui, mais aussi celle du prochain, et qu'il devait subordonner à cette fin glorieuse et sa façon de vivre et l'emploi de toutes les puissances de son être. Ce fut dans ce but tout positif qu'il composa, ou plutôt ébaucha, à

Manrèze, ses *Exercices spirituels,* qui ne sont point un recueil de simples méditations chrétiennes, s'il faut en croire le père Bouhours, mais une méthode pratique et usuelle de réformation des mœurs et de conversion des pécheurs. Ces exercices étaient son moyen habituel de recrutement et d'affiliation; lui mort, ils servirent encore au même usage, et entrèrent dans le système d'épreuves qui ouvrait l'entrée de la Société. Mais Ignace disposait de charmes plus puissans pour attirer à lui; il ne craignait pas d'ailleurs d'employer jusqu'à la ruse; et lorsqu'une fois il s'était fait des disciples, il n'entendait pas moins l'art de les conserver que celui de les gagner. Dans ce but, il s'efforçait d'établir entre eux des habitudes de confiance et de familiarité. Non-seulement ils travaillaient et priaient en commun sous sa direction, mais il les réunissait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour les faire participer à des conversations sur des sujets pieux et même littéraires; souvent aussi ils prenaient leurs repas ensemble. Ce n'est pas tout; dès qu'il en eut six dont le dévouement et la bonne volonté lui furent assurés, il voulut les lier à

jamais par des vœux irrévocables. C'est ce premier engagement, fondement de la Société, dont nous connaissons déjà le théâtre, la date et les détails. Les noms de ceux qui y figurent méritent d'être cités. Ce sont Pierre Lefèvre, savoyard,* savant disciple d'Aristote; avant d'être le premier compagnon d'Ignace, son répétiteur au collége de Sainte-Barbe; il venait d'être ordonné prêtre. François Xavier, d'une illustre maison de Navarre, qu'enflammait déjà cette généreuse ardeur de conquête spirituelle, qui lui mérita bientôt le titre glorieux d'apôtre du nouveau monde. Jacques Laynez de Seguença, et Alphonse Salmeron de Tolède, jeunes Castillans liés d'amitié, et tous deux doués d'un beau génie; l'un théologien subtil dont les opinions ultramontaines étaient destinées à devenir la base du symbole de la Société, et politique si profond, que le plan et les constitutions de l'ordre qu'il gouverna après Ignace, ont passé, et passent encore aux yeux de beaucoup de gens, pour son ouvrage; l'autre, de tous le plus habile dans les lettres grecques et latines, Nicolas Bobadilla, dévoré du zèle apostolique, mais d'une fougue qui

allait jusqu'à l'imprudence ; Simon Rodriguez, de Portugal, modèle achevé de toutes les vertus chrétiennes.

Après le vœu de Montmartre, Ignace voulut laisser encore deux ans ses compagnons à Paris, afin d'y poursuivre leurs études. Quant à lui, rappelé en Espagne par l'état de sa santé, et pour mettre ordre à quelques affaires, il quitta la France en 1535, et ne devait les rejoindre qu'à Venise au mois de février 1537. Là, leur projet était de s'embarquer ensemble pour la Terre-Sainte ; et, au cas que quelque obstacle s'opposât à ce voyage, d'attendre pendant un an au moins l'occasion de l'entreprendre. En partant, il avait laissé la société naissante sous la direction de Pierre Lefèvre. Celui-ci l'accrut pendant son absence de Jean Codoure, du diocèse de Genève, et de Pasquier-Brouet d'Embrun. Claude Lejay les avait précédés. C'est donc au nombre de neuf que les compagnons d'Ignace gagnèrent Venise par la Lorraine et l'Allemagne. L'occupation des provinces du Midi par les troupes françaises et espagnoles, alors en guerre à l'occasion du Milanais, les avait forcés à prendre cette route. Ils voyage-

aient à pied, appuyés sur le bâton de pélerin, chargés de leurs provisions et de leurs livres, dans le costume le plus humble et le plus modeste, mais cependant de la forme usitée parmi les étudians de l'Université parisienne, à laquelle ils appartenaient tous. En atteignant Venise au mois de janvier 1537, Lefèvre et son petit troupeau y trouvèrent Ignace déjà arrivé. Il s'y employait sans relâche à étendre le nombre de ses disciples et à se faire des amis et des protecteurs. Là, ne prévoyant pas qu'ils puissent encore faire voile pour la Palestine, ils se livrent à des œuvres de miséricorde et de mortification. Bientôt même, après un premier voyage à Rome, la ligue qui se conclut à cette époque entre l'Empereur, la république de Venise, et le Saint-Siège, contre les Turcs, les empêchant toujours d'entreprendre le voyage de Jérusalem, ils prennent le parti de se distribuer dans diverses villes et bourgs d'Italie pour s'y livrer à la prédication. Ils choisissent de préférence celles dont les universités réunissaient à leurs écoles une jeunesse nombreuse, telles que Bologne, Sienne, Ferrare, Padoue. Dans ces divers lieux, ils ne négli-

gent rien pour attirer l'attention et se concilier la faveur publique ; partout une activité dévorante les distingue, et révèle en eux l'ambition des grandes choses. L'année 1537 s'étant écoulée dans cette oisiveté si laborieuse, Ignace et ses compagnons, dégagés de l'obligation qu'ils s'étaient imposée d'attendre pendant un an l'occasion de gagner l'Orient, songent à accomplir la dernière partie de leur vœu de Montmartre, et à se rendre à Rome pour y offrir leurs services au Pape. Ce parti d'ailleurs convenait au tour qu'avait pris leur vocation apostolique, et la conversion des infidèles commençait à ne plus les tenter que faiblement, du moins comme but unique de leurs travaux. Aussi, ne paraît-il pas qu'ils se fussent mis fort en peine de se procurer le navire qui les eût mis à même de s'y dévouer exclusivement.

Ignace résolut de paraître le premier à Rome, accompagné seulement de Laynez et de Lefèvre. Les autres devaient s'y rendre de leur côté par diverses routes. Avant de se séparer, ils convinrent de certaines règles à observer, qui forment comme la première exquisse des constitutions de l'ordre ; et ce ne sont en gé-

néral ni des oraisons, ni des offices, ni des pratiques pieuses, mais une sorte de bréviaire de conduite, dans lequel perce déjà autant de préoccupation que d'intelligence des choses purement humaines. Ce fut alors qu'ils prirent le nom de jésuites. Dans le cours de leurs entretiens sur tout ce qui les intéressait, il leur vint dans l'esprit de décider ce qu'ils devaient répondre à ceux qui leur demandaient, ainsi que cela arrivait souvent, quels hommes ils étaient et à quelle règle ils appartenaient. On fut d'avis qu'aucun d'entre eux n'était digne de laisser son nom à la société dont ils projetaient l'établissement, et il fut déterminé, sur l'observation d'Ignace, qu'instituée pour combattre les hérésies sous la bannière de Jésus-Christ, elle n'en avait pas d'autre à prendre que celui de *la Compagnie de Jésus.*

A Rome, pendant que Laynez et Lefèvre enseignent les belles-lettres dans une école publique, Ignace est tout entier aux moyens de fonder définitivement son institut. Il convoque dans cette idée tous ses compagnons pour la fin du carême 1538, leur annonce que le jour est enfin venu de s'ériger en ordre religieux ap-

prouvé, ou, comme on disait alors, en religion, et leur propose d'en discuter les bases. Comme ils étaient occupés tout le jour à des œuvres pies, ils prenaient pour délibérer le temps de la nuit. Orlandin donne sur ces délibérations des détails pleins d'intérêt. Une grande liberté de discussion y régnait. Presque toujours les avis, d'abord très-différens, se rangeaient à un sentiment commun. Le premier point débattu fut de savoir, à ce qu'il paraît, si chacun, dans les missions qu'il aurait à remplir, se conduirait d'après ses propres lumières, ou s'efforcerait de concerter ses mesures, même à de grandes distances, et de les co-ordonner au plan général. On s'arrêta à ce dernier parti, parce que pour obtenir de grands résultats, rien n'est si puissant que le concert des esprits. Ils examinèrent ensuite si aux vœux de pauvreté et de chasteté il ne conviendrait pas d'en ajouter un troisième, celui d'obéissance, et s'ils auraient un supérieur, pris dans la Société, qui exercerait sur eux un empire absolu. Admettre qu'il y en aurait un, c'était changer de fond en comble leur situation présente, car jusque-là ils avaient vécu sans règle obligatoire, ni chef

reconnu. Aussi jugèrent-ils à propos de scinder cette importante discussion en deux parts, dont la première fut consacrée au développement de tous les motifs que leur conseillaient de conserver le régime de liberté dont ils avaient joui jusqu'alors, et la seconde aux avantages de l'obéissance. . Le débat se prolongea plusieurs jours, et ce ne fut qu'après l'examen le plûs approfondi des deux systèmes, qu'ils adoptèrent celui d'une soumission sans bornes aux volontés d'un général. Ils réglèrent en outre que ses pouvoirs lui seraient conférés à vie, et non temporairement, ainsi que cela avait d'abord semblé bon à quelques-uns. Une autre fois ils arrêtèrent qu'indépendamment des trois vœux déjà mentionnés et communs à d'autres religieux, ils en feraient un particulier à leur institut, qui serait d'aller partout où le Pape les enverrait pour le salut des âmes, et sans exiger de viatique, *nullo postulato viatico*. Ils crurent que ce ne serait point enfreindre leur vœu de pauvreté que de le borner aux profès et aux maisons où ils résideraient, sans l'étendre aux collèges qu'il entraît dans leur vue de former, tant pour l'instruction

de ceux de l'ordre que pour celle de la jeunesse.

Il ne s'agissait plus que de se rendre le pape favorable et d'obtenir son assentiment; car ils n'ignoraient pas que tant qu'ils ne seraient point reconnus et approuvés par le Saint-Siége, leur existence resterait précaire et sans véritable importance. Ignace se décide donc à présenter à Paul III le projet de son institut par l'entremise du cardinal Gaspard Contarini. En le lisant, le pontife s'écria, dit-on: "Le doigt de Dieu est là; *Digitus Dei hic est.*" De ce jour date l'affiliation officielle de l'ordre aux intérêts de la papauté; car, bien que l'approbation ne suivît pas immédiatement et que l'abrégé des constitutions fournies par Ignace fût déféré à trois cardinaux avec ordre de les examiner, Paul ne laissa pas d'agir dès ce moment comme si la compagnie avait une existence officielle: seulement il était bien aise de ne pas prendre sur lui seul la responsabilité. On le voit en effet en appeler successivement tous les membres à lui, et leur donner des missions aussi importantes que variées, parmi lesquelles on en remarque déjà de toutes politiques. Telles fu-

rent celles de Nicolas Bobadilla pour l'île d'Ischia, où il devait accorder les principaux du pays qui se haïssaient mortellement, et celle de Laynez et de Lefèvre, chargés d'accompagner le cardinal Saint-Ange dans sa légation de Parme.

A la demande de Jean III, roi de Portugal, Ignace désigne François Xavier, qui remplissait alors les fonctions de secrétaire de la Société, et Simon Rodriguez, pour aller convertir à la foi chrétienne les provinces nouvellement conquises par ce souverain dans les Indes orientales. Simon Rodriguez est retenu en Portugal, et y jette les fondemens de la puissance des jésuites, qui, de tous les pays où ils pénétrèrent dès l'origine, ne firent nulle part des progrès plus rapides ni plus grands que dans ce royaume. Une année s'était à peine écoulée qu'ils possédaient à Coimbre un collége, le premier qu'ait eu la compagnie, et bientôt assez richement doté pour entretenir deux cents personnes.

Cependant les cardinaux à qui Paul III avait renvoyé le projet d'institut que lui avait soumis Ignace, et qui avaient d'abord déclaré, sur l'avis de Barthélemy Guidiccioni, l'un d'eux, qu'un

nouvel ordre religieux, quel qu'il fût, était inutile à l'Église, se relâchent peu à peu : Guidiccioni lui-même sent l'utilité d'une corporation spécialement destinée à arrêter le cours des hérésies qui ne cessaient de se répandre en Europe ; et enfin paraît la bulle *Bigemini militantis ecclesiæ,* du 27 septembre 1540, qui confirme la formule de l'institut sans autre modification qu'une clause additionnelle qui réduisait à soixante le nombre des profès.

La compagnie ne fut pas plus tôt autorisée qu'elle dut songer à se donner un chef. Une assemblée générale de tous ses membres actuellement non employés hors de l'Italie fut convoquée à cet effet. Les présens, au nombre de six, savoir Ignace, Laynez, Salmeron, Pasquier, Codoure, Lejay, mirent leur suffrage par écrit et le signèrent. Rodriguez, Xavier, Lefèvre qui était en Allemagne, et Bobadilla, qu'un ordre du pape retenait à Ischia, avaient également laissé le leur écrit et cacheté. Jetés les uns et les autres dans une urne, tous furent en faveur d'Ignace, sauf un seul, qui était le sien. Avant de se quitter, le nouveau général, et ceux qui, de ses compagnons étaient devenus ses ser-

viteurs, voulurent renouveler publiquement, le jour de Pâques 1541, leur profession à l'autel de la sainte Vierge dans l'église de Saint-Paul; lui seul s'engagea immédiatement envers le Pape, les autres ne s'engagèrent envers Sa Sainteté que par l'entremise de leur général, auquel ils adressaient directement leurs vœux. Cela fait, ils repartent pour leurs destinations respectives. Ignace et Laynez restent seuls à Rome pour s'occuper des intérêts généraux de l'ordre: encore le second fut-il bientôt envoyé à Venise par le Saint-Père. En partant, il laissa à son supérieur le soin de la direction de Marguerite d'Autriche. On voit que déjà les consciences des princes et des princesses étaient tombées dans les attributions de la Société à peine formée. Mais les royaumes et les empires y étaient aussi. Dès 1641, elle s'était montrée en Allemagne, en Irlande, en France, en Espagne, en Portugal, et dans plusieurs de ces pays avait déjà pris racine. Mais en 1642 ces courses apostoliques se multiplient encore davantage. Ce n'est pas qu'elles fussent toutes heureuses. On voit même que rarement elles manquaient de rencontrer des défiances et des oppositions.

Il est remarquable, du reste, que jamais les jésuites ne se sont établis nulle part qu'ils n'aient eu des résistances à vaincre et des luttes à soutenir. A Rome même, malgré la faveur du Saint-Siége, deux fois ils s'étaient vus dans la nécessité de se justifier d'accusations fort graves. Il en avait été de même dans bien d'autres lieux, sans compter les violentes tempêtes qui éclatèrent contre eux à Venise, en France, en Espagne même. Ignace n'oubliait rien cependant pour que ses disciples se fissent le moins d'ennemis qu'il se pouvait là où il les envoyait. Orlandin rapporte avec détail les avis qu'il donna à Salmeron et à Pasquier au moment de leur départ pour l'Irlande, où ils se rendaient en qualité de nonces. Il leur recommande de la dignité, de la modération, une grande sobriété de paroles, surtout de courtes réponses et une patience infatigable à écouter; il leur prescrit d'imiter l'Apôtre, qui était tout à tous, *qui omnibus fiebat omnia,* et de se conformer, autant qu'il serait en eux, aux mœurs et aux goûts de chacun, de façon à lutter de vivacité avec les emportés, et de gravité avec les circonspects.

Aussitôt qu'Ignace eut été élu général, il

songea à écrire les constitutions de la Société, dont un abrégé seulement avait été présenté au Pape. Il s'en occupa avec tant de zèle et d'ardeur que, bien qu'une grande partie de son temps fût prise par les œuvres de miséricorde qu'il pratiquait sans relâche, elles furent terminées avant la fin de 1541. Nous ne voulons en indiquer que les principales dispositions. On connaît déjà l'objet essentiel de la Société : le salut et la perfection de ses membres, par la prière et d'autres actes de piété ; le salut et la perfection du prochain par les prédications publiques ; la conversion des hérétiques et des infidèles ; la direction des consciences et l'instruction gratuite de la jeunesse. Ce dernier moyen est regardé comme le plus puissant. On sait aussi qu'il est déjà interdit à tout jésuite de jamais recevoir aucune rétribution pour l'exercice d'aucun des devoirs du saint ministère. Il lui sera également défendu, non-seulement de rechercher les dignités ecclésiastiques, mais même de les accepter, à moins d'un ordre exprès et formel du général. Pour éviter les railleries des libertins et avoir plus facilement accès partout, l'habit de la compagnie ne différera pas de

l'habit ecclésiastique ordinaire; et pour perdre moins de temps, ses membres ne seront assujétis ni à des austérités, ni à des pratiques particulières, à l'exemple des autres religieux; pas même à la prière commune et aux offices ordinaires du chœur.

Les principales conditions à remplir pour être reçu dans la Société sont un beau naturel, un bon esprit, une santé forte, une tournure agréable, un air honnête. La noblesse et les avantages de la fortune doivent être comptés pour rien si le reste manque; mais on peut y avoir égard s'ils se rencontrent avec les talens acquis. Le seul fait d'avoir porté, même un seul jour, l'habit d'ermite ou de religieux, est un motif d'exclusion. Tout postulant jugé propre d'ailleurs pour l'institut, n'est agréé qu'après avoir répondu à la question s'il est disposé à informer ses supérieurs des fautes des autres, comme aussi s'il sera bien aise qu'on les avertisse des siennes.

Le noviciat proprement dit dure deux ans, qui doivent se passer en une vie de dévotion et d'œuvres spirituelles. Ces deux ans expirés, le novice est admis à faire une sorte de profes-

sion préparatoire par l'émission publique, mais non solennelle, des trois vœux, après laquelle il passe dans la classe des écoliers approuvés, et commence le cours d'études nécessaires à la formation d'un jésuite accompli. Ce sont la connaissance des langues, la poésie, la rhétorique, la théologie, l'histoire ecclésiastique et l'Écriture sainte. Vient ensuite, avant d'être promu aux grades supérieurs, une autre espèce de noviciat. Celui-ci ne dure qu'un an ; il doit être en entier consacré aux exercices spirituels.

La Société est divisée en quatre classes ou degrés : les écoliers approuvés, les coadjuteurs spirituels ou temporels, les profès des trois et quatre vœux. Les profès sont engagés absolument et solennellement à la compagnie, en quoi ils diffèrent des coadjuteurs spirituels, dont les vœux sont simples comme ceux des écoliers, et qui en outre ne font point certaines promesses particulières exigées des seuls profès, comme de ne point accepter de dignités ni de prélature sans l'ordre exprès du supérieur. Mais ce sont d'ailleurs les profès des quatre vœux qui sont les colonnes et les bases de la Société, comme les appelle Suarès, ses os et ses nerfs, suivant

l'expression de Sacchin, qui sont en un mot la vraie Société. Eux seuls ont voix délibérative dans toutes les congrégations; eux seuls peuvent remplir les emplois éminens de l'ordre; eux seuls sont électeurs et éligibles pour la dignité suprême de général.

Les écoliers approuvés diffèrent des coadjuteurs spirituels en ce qu'ils ne sont pas irrévocablement acquis à la Société, qui, bien qu'ils aient contracté envers elle des obligations qu'il n'est plus en leur pouvoir de rompre, n'est point tenue de les agréer, et peut les en dispenser. Pour cette raison, elle leur laisse la propriété de leurs biens et se contente de leur ôter le pouvoir d'en jouir. La durée du temps qu'on passe soit dans la classe des écoliers approuvés, soit dans toute autre, n'est pas limitée, et dépend de la volonté des supérieurs. Les coadjuteurs temporels sont bornés à une co-opération matérielle, et leur rang dans la compagnie est celui des *frères* dans les autres communautés.

La constitution de l'ordre est monarchique absolue. Le chef, sous le nom de supérieur-général, exerce un pouvoir sans bornes. L'obéissance qui lui est due est une obéissance aveugle.

Il a le pouvoir de faire de nouvelles règles et de dispenser des anciennes; il interprête les doutes sur la teneur des lois constitutives; il reçoit dans l'ordre et en chasse qui bon lui semble; il distribue les grades et nomme à tous les emplois; il convoque la congrégation générale, la préside, et sa voix y compte pour deux. Il est, en un mot, dans la Société, le centre et le principe de toute action. Sa volonté est l'arbitre suprême de toutes les volontés, et afin qu'elle soit aussi éclairée que puissante, les mesures les plus variées sont prises pour que le général soit instruit de tout ce qui se passe dans l'ordre et hors de l'ordre; les consciences mêmes ne lui sont point fermées, et il leur est enjoint de s'ouvrir à lui sans réserve toutes les fois qu'il exige. Des renseignemens lui sont envoyés régulièrement de chaque province sur l'âge de chacun de ses sujets, sur ses talens naturels, sur son avancement dans les lettres et la vertu, comme sur ses défauts, de quelque nature qu'ils puissent être.

Ce puissant monarque est élu par toute la compagnie assemblée en congrégation générale. On ne peut lire les qualités dont les con-

stitutions recommandent en lui la réunion, sans remarquer, avec M. de Monclas, que c'est *moins le portrait d'un supérieur régulier que celui du chef d'une nation destinée à conquérir le monde.*

Toutefois, à côté d'un despotisme si absolu, subsistent quelques garanties, calculées, il est vrai, non pour le limiter jamais, mais pour porter un prompt et efficace remède aux excès susceptibles de compromettre essentiellement la Société. Ainsi les quatre ministres, nommés assistans, et choisis par la compagnie, pour aider le général, dans ses fonctions, peuvent, dans des cas très-graves, convoquer une congrégation qui le déposerait dans les formes, où même le déposer eux-mêmes, après avoir pris par lettres les suffrages des provinces. (11)

Telles sont ces fameuses constitutions si justement admirées comme un chef-d'œuvre de politique et de sagesse humaines. Ce n'est pas, du reste, d'après un extrait aussi abrégé et aussi incomplet qu'on peut les apprécier sous ce rapport, car la merveilleuse habilité qu'elles dévoilent ressort surtout de la multiplicité et de l'accord de petites combinaisons tendant toutes au

même but. La rédaction en a été contestée à Ignace : nous ne pensons pas que ce soit avec justice. Qu'il ait été aidé dans ce travail par ses premiers compagnons, et en particulier par Laynez et Salmeron, les historiens de la Société sont les premiers à en convenir. Ce qui est hors de doute, c'est qu'elles ont été modifiées, à plusieurs reprises, par les congrégations ou assemblées générales de la compagnie, qui ne faisaient du reste qu'user de leurs droits. A la mort d'Ignace, les lettres de convocation adressées par Laynez, en sa qualité de vicaire-général, à tous les profès de l'Ordre, pour leur enjoindre de se rendre à Rome, à l'effet de lui donner un successeur, portaient en même temps qu'on mettrait la dernière main à ses constitutions. Elles avaient cependant été déjà promulguées à cette époque, et traduites ; mais Ignace, qui *visait toujours au plus utile (qui semper id spectabat quod maximè expediret)* avait mieux aimé laisser ses lois sanctionnées par l'assentiment éclairé de ceux qui les au raient les premiers mises en pratique, que pa sa seule autorité, et avait désiré en conséquen qu'elles ne fussent définitivement arrêtées qu'

près que la Société entière, déjà riche des fruits d'un commencement d'expérience, les aurait approuvées en assemblée générale. Et la première congrégation ne fut pas la seule qui usa de la faculté laissée par le fondateur d'améliorer son ouvrage. Les généraux ses successeurs complétèrent aussi ce grand œuvre par leurs ordonnances et par les commentaires ou déclarations jointes à chaque chapitre des constitutions, et qui n'en sont pas la partie dont l'obligation est le moins rigoureusement recommandée; c'est même là qu'on peut en saisir le mieux le véritable caractère, en voyant les explications et les dispositions nouvelles converger toutes au double but de cimenter l'autorité despotique du général, et de favoriser l'accroissement illimité de la Sociéte.

Au commencement de 1543, Ignace obtint l'annullation de la clause qui limitait à soixante le nombre des profès. Ce n'est pas, cependant, que cette restriction le gênât encore, car, depuis l'établissement de la compagnie, le seul Antoine Araos avait été élevé au rang de profès.

Vers cette même époque, Laynez fut chargé de négocier le mariage de Marie, princesse de

Portugal, avec Philippe II, fils de Charles-Quint. Assez heureux pour réussir, il fut chargé d'accompagner la nouvelle reine en Espagne, où il sut profiter de la considération et du relief que lui donnait cette mission pour ménager à la Société l'entrée des États castillans. Cette circonstance eut plus tard une grande importance, s'il est vrai qu'on puisse lui rapporter l'attachement extraordinaire des jésuites pour la maison d'Autriche.

L'ouverture du concile de Trente fut l'occasion d'un nouveau triomphe pour la compagnie. Non-seulement Laynez fut rappelé à Rome pour donner ses conseils sur cette grande affaire, mais le souverain voulut l'y envoyer, ainsi que Salmeron, en qualité de ses théologiens. L'un et l'autre étaient assurément fort jeunes pour une mission de cette importance, car ils dépassaient à peine trente ans : aussi Ignace, craignant leur âge, naturellement porté aux applaudissemens et à la gloire, leur donna, sur la conduite qu'ils devaient tenir dans cette auguste assemblée, des avis pleins de prudence; comme, par exemple, de ne jamais citer, dans les discussions, l'autorité d'aucune personne

vivante. A leur arrivée au concile, les deux jésuites étalèrent une piété dont le caractère n'était certainement ni la simplicité ni la modestie. Laynez demanda et obtint de parler le dernier sur les questions. "Glorieuse humilité," s'écrie Orlandin, "et qui n'était pas sans avantage, *nec non inopportuna,* ajoute-t-il naïvement, car elle donnait à ce savant homme l'occasion de déployer les ressources inépuisables de son génie, qui lui faisait trouver des aperçus nouveaux même lorsque la matière paraissait le plus épuisée." Salmeron parlait au contraire le premier, rôle qui convenait à son génie, plus propre à l'exposition qu'à la discussion approfondie d'un point difficile. Ils ne tardèrent pas à se montrer les défenseurs ardens des prétentions les plus exagérées de la papauté, comme des abus les plus crians de l'Eglise, sur lesquels quelques évêques étaient disposés à céder quelque chose aux justes réclamations des hérétiques : mais Ignace leur avait signifié de se défendre obstinément de ce système de concessions, alors même qu'il leur semblerait le plus raisonnable.

C'est ainsi que, sur tous les points, l'esprit

de la Société se révélait déjà en entier. Sa politique, sa morale, sa théologie semblent nées avec elle. On peut dire qu'à cet égard elle n'a point eu de premier âge; elle n'en a connu ni la faiblesse ni l'innocence : la maturité a été son point de départ ; et ce qui paraît sentir l'enfance, comme une tendance marquée à la superstition, a été son lot jusqu'à la fin, soit crédulité sincère, soit calcul. Les détails qui précèdent suffisent sans doute pour prouver ce que j'avance : aussi ne les pousserai-je pas plus loin. Les progrès de la compagnie vont croissant jusqu'à la mort d'Ignace, toujours sous l'influence des mêmes moyens, et grace à la même activité. L'esprit a vraiment peine à suivre les allées et venues de cette poignée de prêtres dans toute l'Europe, qu'ils parcourent dans tous les sens, sans parler du Nouveau-Monde, où ils convertissent des nations aussi promptement que d'autres les visitent ; et le temps, qui est si long pourtant quand on le calcule sans l'employer, semble manquer à leurs travaux. Ignace seul résidait habituellement à Rome, avec les pères qui vaquaient aux soins de la maison et du collège qui y étai

établi. Là, une suite non interrompue d'œuvres spirituelles, et la direction générale de la compagnie, l'occupaient tout entier. Vers la fin de sa vie, il fut obligé de se décharger d'une partie de ses fonctions sur Jérôme Nadal. Peu de jours avant sa mort, qui arriva en 1556, se sentant plus faible que de coutume, il fit appeler son secrétaire, et lui dicta ses dernières pensées sur l'obéissance, qu'il regardait comme l'âme de la Société. Déjà, dans sa fameuse épître écrite à ses enfans de Portugal, à l'occasion de quelques troubles survenus entre eux, il avait établi que l'obéissance était la vertu particulière du jésuite ; qu'il pouvait se laisser surpasser, par d'autres religieux, en jeûnes, en veilles et autres austérités, mais que, pour la soumission aux supérieurs, il ne devait pas permettre qu'aucun l'égalât. Mais c'est dans ces instructions suprêmes, données à son lit de mort, qu'il a légué à ses disciples les comparaisons célèbres dont on s'est si souvent prévalu contre eux et leur institut, d'après lesquelles il veut que tout membre de la Société se regarde comme une cire molle qui prend la forme qu'on veut, comme un corps mort qui

n'a de lui-même aucun mouvement, comme le bâton enfin dont se sert un vieillard, et qu'il prend ou quitte, suivant sa volonté.

Au moment où des mains de son fondateur les rênes de la Société passèrent entre celles de Laynez, elle se composait de mille personnes environ, dont trente-cinq seulement avait été promues au grade de profès; non compris toutefois les cinq pères qui survivaient des dix premiers compagnons d'Ignace. Ces mille jésuites étaient disséminés dans près de cent résidences, distribuées elles-mêmes dans douze provinces, dont neuf étaient en Europe: l'Italie, la Sicile, la haute et basse Allemagne, la France, l'Aragon, la Castille, la Bœtique ou l'Andalousie, la Lusitanie ou le Portugal; et trois hors de l'Europe: le Brésil, l'Éthiopie et l'Inde. Les plus florissantes des douze provinces étaient l'Italie sous le gouvernement de Laynez, et le Portugal sous celui de Turriannus. Cette dernière, les trois provinces d'Espagne et celles d'Asie, d'Afrique et d'Amérique étaient soumises, outre leur provincial particulier, à un commissaire général des Espagnes et des Indes. Des progrès aussi rapides prouvent

assez avec quelle facilite la Société a pu se développer dès l'origine, et quel merveilleux accord a existé entre son établissement et quelques-unes des circonstances générales au milieu desquelles elle s'est formée.

Du jour où la vie monastique, en passant d'Orient en Occident, se lie au mouvement général de l'Église, il n'est plus possible de l'en séparer. Partout répandus, les moines furent partout l'instrument le plus puissant et l'expression la moins trompeuse de son action sur les esprits et sur les peuples, ses défenseurs dévoués dès qu'elle courait quelque danger, sa milice brave et fidèle dès qu'il se présentait quelque intérêt puissant à protéger ou à faire prévaloir. Leur zèle surtout était sans bornes s'il s'agissait de quelque prétention du Saint-Siège, auquel leur situation les attachait d'une façon plus étroite, à peu près comme dans tout État il s'établit une certaine communauté d'intérêts et d'idées entre les troupes qui font sa force, et le pouvoir qui en dispose. Aussi, presque toujours, voyons-nous la formation et les progrès d'un ordre nouveau correspondre à

quelque symptôme général, coïncider avec quelque nouvel aspect de la chrétienté, et surtout de la cour de Rome. Quiconque y regarderait attentivement, trouverait bien vite, entre tout association religieuse qui s'établit et les besoins de la politique du pape qui l'approuve, un rapport dont le caractère et l'importance doivent déterminer ses destinées futures; et c'est pour cela que, fondés presque toutes dans un sentiment d'enthousiasme religieux fort semblable, leurs fortunes ont cependant été si diverses suivant le moment où elles apparaissaient dans l'Église, et la place qu'elles y trouvaient à remplir.

D'où provint l'immense ascendant que les bénédictins et les nombreux établissemens, qui sous d'autres noms ressortissaient de la même règle, exercèrent dans toutes les affaires de l'Église du sixième au onzième siècle? De ce que l'Église, envahie comme l'Empire par les nations septentrionales, mais trop pleine de vie et d'espérance pour consentir comme lui à se retirer devant elles, prit le parti de s'en faire accepter d'abord pour les dominer ensuite, et trouva dans ces religieux nouvellement éta-

blis, d'admirables auxiliaires pour la conduire à ce but. Voués par leur fondateur au défrichement des terres et à la culture du peu de connaissances qui survivaient, ils devaient gagner l'estime des nations barbares par l'art qu'elles estimaient le plus après les armes, l'agriculture; et leur respect par la seule supériorité qu'elles reconnussent dans leurs vaincus, la supériorité intellectuelle. Aussi les services qu'ils rendirent à l'Église sont-ils incalculables, ou plutôt les grandes choses que l'Église opéra par eux forment-elles la partie la plus brillante de son histoire. C'est le temps de ses conquêtes et de ses triomphes les plus purs; la cause de la civilisation et de l'humanité se trouve constamment de son côté. Sans doute les bénédictins furent trop favorables aux empiétemens du Saint-Siége, et ses plus intolérables prétentions ont trouvé en eux des appuis et des fauteurs; mais il ne faut pas oublier que c'est pour mettre des limites au despotisme successivement barbare, féodal et militaire, qu'ils furent appelés à les faire valoir; et c'est plus qu'une excuse, c'est une apologie.

Plus tard, lorsque les bénédictins, amollis par les richesses, dont la reconnaissance de Rome et la foi superstitieuse des grands de la terre avaient dotée leurs innombrables monastères, se trouvèrent, au douzième siècle, hors d'état de défendre le christianisme dont ils avaient si efficacement aidé l'agrandissement, ils cédèrent la première place aux ordres mendians. La puissance de ces derniers égala bientôt celle des enfans des Benoît et des Robert, et ne fut pas davantage l'œuvre du hasard. Aux mœurs dissolues, universellement reprochées aux religieux leurs devanciers, ils substituèrent des mœurs pures et austères. Le luxe et l'opulence du clergé, tant séculier que régulier, étaient un sujet de scandale non moins grand que ses débauches ; ils firent vœu de pauvreté, et ne vécurent que d'aumônes. La redoutable hérésie des Albigeois vint déchirer le sein de l'Église ; une ardeur inouïe les anima contre toute opinion hétérodoxe. Non contens de négocier, d'intriguer, d'écrire, de faire jouer en un mot tous les ressorts de la crédulité et du fanatisme en faveur de l'Église romaine, ils

voulurent signaler leur zèle pour sa cause par un dernier service qui effaçât tous les autres, et ils inventèrent l'inquisition.

Mais ils dégénèrent à leur tour. Produi d'un temps encore demi-barbare, sortis du sein de la superstition la plus grossière, véritables représentans du moyen âge dans la théologie et dans les sciences, ils prétendent opposer ses seules traditions à l'ère moderne qui s'avance avec ses mœurs plus polies, une littérature nouvelle et un commencement d'esprit philosophique. Un mépris universel est le salaire de tant d'arrogance; et c'est ainsi que, dépassés en science par les érudits, séculiers ou laïcs, en politesse et en considération par le haut clergé non régulier qu'ils égalaient au moins en licence, ils ne sont plus qu'une charge pour la chrétienté entière, qu'un objet de dégoût pour un grand nombre. Un dernier revers les attend : c'est d'un couvent d'Augustins que sort Luther, et le premier souffle de l'ouragan qui doit renverser l'Église de fond en comble, est le fruit de leurs discordes. Dans cet état de choses, le moyen qu'ils lui opposent une digue suffisante pour l'arrêter ! Ils ne peuvent que ca-

cher leur confusion dans leurs couvens insultés, ou, s'ils se présentent dans la lice, c'est pour y donner le spectacle d'une humiliante infériorité.

Cependant, le jour n'était pas venu pour l'Église romaine de se rendre sans défense : la sienne devait être longue, opiniâtre, illustre à jamais par la science et le génie, sinon complètement heureuse. Elle devait rester démembrée par la réforme, mais en partageant la gloire de la lutte. Des moines, cependant, ne pouvaient manquer d'y figurer dans quelque rang important, ou la politique immémoriale de la cour de Rome eût été bien en défaut ; et puisque, parmi les ordres existans, aucun n'était prêt pour cette tâche importante, il était déjà possible de prévoir que quelque ordre nouveau allait être suscité pour la prendre en main. La compagnie de Jésus fut cet ordre. Le seul fait de son existence entraîna sa mission, et le fait de sa mission les moyens qu'elle employa pour y concourir.

Un ordre religieux qui s'établissait au milieu du seiziéme siècle devait tenir grand compte des réclamations presque universelles de la chrétienté contre les abus sans nombre du clergé,

et du clergé régulier en particulier. Pour ne pas être écrasé dès sa naissance sous le poids de la déconsidération profonde qui pesait sur les communautés existantes, force lui était de suivre d'autres voies que les leurs. Il était tenu d'éviter avec un soin égal la vie molle et relâchée des bénédictins, et la vie grossière et vagabonde des moines mendians ; toutefois, il ne fallait pas laisser à ceux-ci l'honneur d'une pauvreté absolue et volontaire, pas plus qu'aux premiers les avantages qu'assurent les richesses. Et de là cette distinction subtile entre les maisons professes, qui ne pouvaient rien posséder, et les autres établissemens de la Société, auxquels il était permis de s'approprier de riches dotations ; de là cette contradiction si souvent relevée entre le vœu par lequel tout jésuite se consacrait à une indigence absolue, et les biens que l'ordre ne tarda pas à accumuler. Ainsi que le remarque M. de Monclar, c'est qu'on *voulait être pauvre pour conserver la sainteté, riche pour acquérir la puissance.* Il était nécessaire, d'ailleurs, de joindre une grande politesse à une grande austérité de mœurs,

l'agrément des sciences mondaines au solide des sciences religieuses. Pouvait-on, au milieu d'un siécle déjà savant et poli, prétendre à exercer une grande influence, en étalant le spectacle rebutant de la gueuserie et de l'ignorance, ou de ce qui déjà n'était guère plus estimé, d'une science toute scholastique ? Fallait-il laisser la théologie scientifique aux hérétiques, les lettres et l'érudition profane aux libertins ? Non, sans doute ; pour relever dans l'opinion le catholicisme romain et les moines son appui, il fallait du même coup dépasser les universités vieillies, et rivaliser avec les consistoires et les académies ; montrer, en un mot, que Rome pouvait être théologienne aussi polie que Paris ou Florence. Pour tout cela une riche et noble aisance était indispensable.

Rien n'avait plus contribué à décrier les moines que le trafic qu'on leur reprochait des choses du ciel. La vente des indulgences n'avait-elle pas été la première occasion des troubles qui agitaient l'Église, et, de tout temps, un objet de scandale pour les plus fidèles croyans ? Ce fut une des premières obliga-

tions, nous l'avons vu, que s'imposèrent les jésuites que de renoncer à toute rétribution pour l'exercice des fonctions ecclésiastiques.

L'oisiveté, inhérente à la vie monastique, était encore un grand sujet de plainte. Les jésuites se vouent à une activité sans exemple, non-seulement dans l'histoire des corporations religieuses, mais peut-être dans l'histoire du monde ; et comme on reprochait aux couveus, outre le temps qui s'y perdait à ne rien faire, l'excès de celui qui s'y passait en prières et en pratiques inutiles, un article formel des constitutions les dispense des offices en commun, des heures canoniales, et autres devoirs pieux qui avaient fait jusqu'alors la base de l'état religieux.

Mais ce n'était pas assez d'éviter soigneusement tout ce qui avait contribué à décrier l'état religieux, et de se mettre à même de faire, dans le monde catholique, une figure honorable ; il fallait encore, pour s'y faire recevoir et bien venir, se recommander par quelque œuvre d'une utilité spéciale et incontestable; ils choisissent l'instruction de la jeunesse et la conversion des infidèles. Ce dernier point attei-

gnait d'autant mieux leur but, que les pertes que l'Église faisait tous les jours dans son propre sein devaient rendre plus sensible le besoin de les compenser, en rangeant sous l'étendard de la foi des peuples qui n'en avaient encore aucune connaissance.

Institués avec le bien général de l'Église pour but essentiel et dominant, il ne pouvait leur échapper que dans le vaste ébranlement que subissait le christianisme, le principe d'unité de croyance d'une part, et celui de la suprématie papale de l'autre, étaient les dogmes contre lesquels se réunissaient tous les efforts des dissidens. L'unité de foi comme doctrine, le Saint-Siége comme pouvoir, tels durent être donc les sujets principaux de la sollicitude des jésuites, et bientôt, par une pente naturelle et facile à comprendre, les textes favoris de leur controverse et les points distinctifs de leur symbole. Aussi, non-seulement ils inscrivirent sur le frontispice de leur ordre le nom du pape, en assimilant son service à celui du Seigneur, et sa bannière à celle de la croix, *sub cruci vexillo Dei militare, et soli Domino atque ro mano pontifici ejus in terris vicario servire*

mais il voulurent s'engager à ce service par un vœu particulier inconnu à tous les autres ordres religieux : c'est leur célèbre quatrième vœu, dont l'invention a été généralement représentée par leurs adversaires comme le coup de maître de la politique d'Ignace et de ses compagnons, qui surent par là identifier les papes à l'existence et à la prospérité de la société naissante. Je ne nie point complètement ce calcul, mais je suis convaincu qu'il n'était que secondaire dans la détermination.

Le vœu d'obéissance n'eut pas un autre but. Ce n'eût été rien faire en effet que de vouer la Société au service du souverain pontife, si en même temps on ne l'avait rendue disponible dans les mains de son chef. Ce vœu n'était pas, comme le précédent, nouveau dans l'Église. Presque toutes les règles monastiques le renferment avec celui de chasteté. Ignace n'a rien dit de plus fort à cet égard que ses prédécesseurs : la fameuse similitude du cadavre, dont il se sert pour caractériser le religieux véritablement obéissant, avait été faite avant lui par saint Bonaventure ; et s'il compare le jésuite, toujours prêt à exécuter les ordres de

son supérieur, au bâton du vieillard, docile à tous ses mouvemens, saint Basile n'avait-il pas dit que les religieux doivent être dans les mains de l'abbé comme la cognée dans celle du bucheron? Il faut convenir néanmoins qu'il suffit de jeter les yeux sur les constitutions des jésuites, pour s'assurer que l'obéissance y tient une toute autre place que dans les autres ordres. Les expressions vagues et éparses ailleurs se présentent ici avec un sens propre et précis qui en change toute la portée. Le *bâton* d'Ignace devient plus menaçant que la *cognée* de Basile, parce qu'on sent qu'il peut très-bien ne pas rester oisif dans les mains de celui qui en dispose. C'est là en effet la grande différence de la soumission du jésuite et de celle de tout autre religieux; tandis qu'elle n'est pour l'un qu'un moyen de mortification, un acte d'humilité, une voie de perfection religieuse, il en résulte pour l'autre l'engagement de soumettre sa volonté et son entendement à un supérieur dans un but de mouvement et de puissance; celui-là obéit aveuglément pour s'humilier, celui-ci pour agir avec plus d'efficacité. Plus la tâche que s'était imposée la Société était grande

et difficile, plus elle était intéressée à n'employer que des instrumens d'une docilité parfaite. Vouée spécialement à la défense de l'unité catholique, elle ne pouvait en établir une trop vigoureuse dans son organisation intérieure, surtout en matière de doctrine. Le mal était dans l'esprit d'indépendance individuelle qui s'éveillait au monde; pour l'extirper, il fallait commencer par en rendre l'invasion impossible dans les bandes destinées à la combattre; et la nécessité de resserrer parmi les moines le nœud de l'obéissance devait coincider avec le premier grand effort de l'esprit humain vers son émancipation intellectuelle.

Enfin, il n'était pas moins nécessaire de se créer une politique en rapport avec le rôle qu'on prétendait jouer dans le monde. Ce n'était pas dans le seizième siècle, au moment où la politique italienne venait de se généraliser en Europe, dominait dans les cours et les cabinets, était l'âme de toutes les affaires, même religieuses, et décidait des partisans ou des adversaires du pape et de Luther, aussi-bien que de ceux de l'Empire et de la France, ce n'était pas dans ce siècle que des gens de bon sens pouvaient se

flatter de servir utilement la cause de l'Église, dans la lutte qu'elle avait à soutenir contre tant d'intérêt, conjurés pour la détruire, s'ils subordonnaient leur conduite aux maximes d'une vertu tout évangélique. Le temps n'était plus, si toutefois il avait jamais existé, où la ferveur et le zèle des choses du ciel dispensaient des calculs d'une sagesse terrestre. Ils étaient passés également les jours où le missionnaire chargé de propager les dogmes du catholicisme pouvait ne prendre aucun souci de la raison de ses auditeurs, et était d'autant plus sûr de les convaincre, qu'il s'accommodait davantage aux penchans de leur imagination grossièrement superstitieuse, en établissant leur foi sur la base de leur crédulité. L'invasion récente de l'esprit d'examen appelait une autre méthode de persuasion, méthode d'une pratique difficile et glissante, si l'on songe qu'en même temps une conservation rigoureuse du dogme était plus que jamais nécessaire.

Au nombre des circonstances qui ont agi sur l'institut des jésuites et en ont déterminé le caractère, nous placerons aussi le tour particulier de l'esprit de son fondateur. Ce n'est pas que

son influence ait été aussi grande qu'on serait tenté de se l'imaginer d'abord. A peine l'idée de fonder un ordre est-elle arrêtée en lui, qu'elle le domine au point de l'enlever à lui-même. Les nécessités qu'elle lui impose déterminent jusqu'à ses moindres démarches. Elles se manifestent pleinement dès les vœux de Montmartre, qui sont déjà la Société tout entière. Mais c'est surtout du moment où, arrivé en Italie, Ignace est en communication avec le Saint-Siége, qu'elles pèsent sur lui, le conduisent comme par la main, et lui dictent un à un les articles de ses fameuses constitutions. Lui-même toutefois n'en disparaît pas complètement, et un œil exercé peut y retrouver encore ses traces, à peine il est vrai, celles de l'enthousiaste de Montserrat et de Manrèze, mais celles du soldat de Pampelune, dont les premières inclinations ont été guerrières, mais celles du noble Castillan nourri dans des idées d'ambition et de commandement. Un moine ordinaire, de condition médiocre, ou qui n'eût jamais ceint l'épée et fréquenté les cours, aurait eu difficilement cet instinct de domination, cet esprit d'entreprise, cet air de familiarité avec les grands

résultats répandus dans toute l'institution. On ne saurait non plus refuser au premier général des jésuites une part dans l'énergie, l'activité, et le concert, qui distinguent si glorieusement les débuts de leur société.

Le voilà donc ce mystère d'état et de religion, comme parlaient les jansénistes et les parlemens, cet institut jésuitique, chef-d'œuvre de combinaison et de ruse, monument formidable de profonde politique et d'ambition démesurée, le voilà réduit aux conditions ordinaires de tout ordre religieux qui s'établit : résultat de causes trop naturelles pour appeler la surprise, trop nécessaires pour qu'on puisse s'en prendre à personne. Examiné avec plus de calme et d'impartialité, et, ce qui paraîtra singulier, dans un esprit moins exclusivement religieux et monacal, le plan nouveau de la Société eût même mérité des éloges. L'exemption des offices en commun, la direction plus active de la communauté, la gratuité et des fonctions sacerdotales et de l'instruction de la jeunesse, l'habit ecclésiastique simple préféré à l'habit régulier, les sciences et les lettres en grand honneur, la volonté de confondre les vertus qui font l'homme

religieux, et celles qui font l'honnête homme selon le monde, tout cela, jusqu'au mot de *société*, substitué à celui d'*ordre* ou de *religion*, devait plaire, ce semble, aux nombreux contempteurs de la vie monastique. Mais non, ils en ont fait autant de nouveaux crimes, et l'on a vu les philosophes reprocher aux jésuites de s'être dispensés du bréviaire; les républicains, de prêcher le soulèvement des peuples contre les rois; les dévots, d'avoir étendu les devoirs de la charité en se vouant spécialement à l'avancement du bien général de l'Église, au lieu de s'être bornés à s'occuper de leur propre perfection.

Mais il ne suffit pas d'avoir un but choisi à bonne intention et indiqué par les circonstances; il ne suffit pas d'y tendre par des moyens auxquels ne manquent ni de bonnes raisons pour en expliquer l'emploi, ni l'appui d'une prudence consommée pour le diriger. Il faut encore qu'avoué par une raison sévère et prévoyante, ce but s'accorde avec la toute-puissante nature des choses, et ne contrarie pas le développement sacré de l'humanité; sinon, il ne fuit pas seulement devant les efforts les plus

constans, il ne trompe pas seulement les calculs les mieux combinés; mais il devient pour ceux qui le poursuivent une pierre d'achoppement continuelle, pervertit leur jugement, dénature leurs meilleures intentions, et les entraîne irrésistiblement dans une foule d'égaremens qui n'ont été d'abord que d'innocentes erreurs, ou même de louables tentatives. Telle a été la condition des jésuites. Allons au fond des choses: que prétendaient-ils en effet? Défendre contre les progrès de la réforme et de l'esprit philosophique les maximes du catholicisme romain; c'est-à-dire dans l'Europe politique faire triompher la doctrine de la suprématie temporelle du Saint-Siége, ou du moins de son pouvoir indirect; dans l'Europe chrétienne, le dogme de sa suprématie doctrinale, et tout au moins dans l'Europe catholique, celui de son infaillibilité absolue et de la souveraineté illimitée de sa juridiction en matière d'actes hiérarchiques: ils prétendaient, en un mot, perpétuer le moyen âge dans le nouveau, et donner aux doctrines confuses d'un temps d'ignorance et de désordre, la sanction et la précision d'un temps de lumière et d'examen. Ce n'était pas

moins, comme on voit, qu'attaquer à la fois l'indépendance des États, les privilèges des églises nationales, l'autorité épiscopale, enfin les droits de la raison humaine; ce n'était pas moins que se donner à la fois pour ennemis les puissances, le clergé séculier et les philosophes. Et qu'on n'argue pas de la folie de l'entreprise pour y puiser un chef d'accusation contre ceux qui s'y consacraient: l'avaient-ils donc choisie pour qu'on puisse leur en faire un reproche? Elle leur était imposée, et rien ne leur est imputable si ce n'est peut-être d'avoir cru qu'un ordre religieux pouvait encore servir l'Église au seizième siècle, en prenant l'autorité papale pour étendard et pour symbole; et si l'on songe à l'époque, ce n'est même pas une erreur d'esprit. D'ailleurs, une fois engagé dans cette route, le reste allait de soi. Y entrer, c'était se condamner par avance à ne point réussir; s'y obstiner, c'était s'engager à une suite de fausses démarches et d'égaremens de tout genre, dont les moins graves auraient suffi pour emporter l'honneur de la Société; et ils ne pouvaient pas plus n'y point entrer que ne s'y point obstiner, soutenus par une aussi forte organisation.

Trois choses sont dès-lors devenues chez les jésuites une source principale d'écarts et de corruption : l'intérêt de la Société confondu avec l'intérêt de l'Église, ou leur esprit de corps; le profane servant à l'avancement du spirituel, ou leur politique; l'inflexibilité du dogme conciliée avec de justes ménagemens pour la raison et pour la nature humaine, ou leur morale.

Les ravages de l'esprit de corps n'étaient pas nouveaux dans les communautés religieuses. Cette passion avait de tout temps contribué à hâter leur relâchement au-dedans, à les rendre redoutables au-dehors. Et pourtant elle était sans excuse aux yeux de ceux qui s'abandonnaient le plus à ses séductions. L'humilité dont tout ordre monastique faisait profession, et l'opinion, qu'il ne pouvait récuser, de l'utilité des souffrances d'ici-bas pour assurer les jouissances célestes, n'y laissaient aucun prétexte spécieux aux complaisances de l'orgueil, même collectif. Pour le jésuite au contraire, membre d'une société qui a besoin, pour remplir avec succès sa haute destination, d'être non seulement régulière et sainte devant Dieu, mais riche, puissante, considérée devant les

hommes, l'idée ne peut lui venir qu'il pèche jamais pas trop de zèle et de dévouement à sa compagnie. Quel piége tendu à la modération qu'une illusion semblable! quel encouragement à l'orgueil et à la soif de dominer! Tout ne devenait-il pas permis pour obtenir un accroissement d'où dépendait celui de la foi, pour multiplier des forces qui ne devaient être employées qu'à la faire respecter? Aussi consultez leur histoire. Que de menées et de cabales, aujourd'hui pour s'établir, demain pour se maintenir dans leurs innombrables résidences! Que de subterfuges pour agrandir le cercle de la compagnie, pour y incorporer, au moyen du double système des jésuites externes et des congrégations, tout ce qui leur promettait influence ou crédit! pour s'insinuer dans la familiarité des princes et des grands, que de complaisances, que de bassesses! Que de sourdes brigues et d'officieux mensonges pour défendre ses amis et les pousser aux dignités! Mais, en revanche, que d'impostures et de calomnies pour perdre ou noircir un adversaire redoutable! Pour s'enrichir, que de donatious habilement arrachées, que d'héritages captés, que d'efforts de tout genre, jusqu'à

s'exposer, en se faisant traficans de marchandises et de monnaies, à s'aliéner, pas les dehors d'une avidité sans bornes, les peuples qu'ils prétendaient gagner à la foi par la prédication! Il est difficile, et un mot, de supposer un acte ou une prétention à laquelle les jésuites n'aient pu se porter pour avancer les intérêts de la compagnie, depuis les meurtres odieux qui leur ont été imputés, jusqu'à la tentative burlesque que Pasquier les accuse d'avoir faite sur le roi Sébastien, "qu'ils sollicitèrent de rendre une loi générale, que nul ne fust appelé à la couronne s'il n'estait de leur société, et encores qu'il ne fust esleu par les voix et suffrages d'icelle: à quoi ils ne purent atteindre, bien qu'ils fussent tombés en un prince bigot et superstitieux le possible."

Toutefois ce qu'ils ont fait pour leur compte dans la vue indirecte de la religion est peu de chose encore auprès de ce qu'ils se sont permis dans la vue directe de son service. Du principe, en apparence si raisonable, que l'application des maximes de la politique mondaine au maniement des affaires de l'Église était désormais chose nécessaire, à cet autre principe,

que l'emploi en serait d'autant plus facile à l'homme religieux qu'il pourrait se confier de la pureté de sa conduite à la sainteté de ses motifs, il n'y a qu'un pas: ce pas devait être bientôt franchi. La pente était trop glissante pour s'y tenir; on fut entraîné jusqu'au fond de l'abîme. Le philosophe, dans l'extrême difficulté de trouver le juste rapport entre les règles de la vertu et les maximes qui assurent le succès dans les affaires, est souvent réduit à l'alternative de s'en abstenir ou de leur sacrifier ses principes; quels seront donc les embarras de l'homme religieux s'il veut s'y plonger et y vivre tout entier? Une seule voie lui est ouverte pour en sortir; c'est d'oublier totalement ce que la religion lui prescrit comme précepte de conduite ordinaire, pour ne se rappeler que ce qu'elle attend de son zèle pour l'extension de son empire et la gloire de ses autels. C'est sur cette base que s'organisa la politique pratique des jésuites. Il n'en fallait pas davantage pour autoriser déjà bien des chutes; mais plus tard, lorsque les scrupules furent moindres, et l'ambition plus grande, lorsqu'au sentiment spéculatif de l'utilité de

cette science selon la chair, si vantée par le cardinal Pallavicini, l'historien jésuite du concile de Trente, eut succédé l'habitude et le goût d'en suivre les conseils; lorsque la fréquentation des palais et des grands leur en eut fait connaître les séductions, le confessional les mystères, et la délation tout ce qui échappait à leur observation ou à leur oreille; lorsque répandus partout, partout instruits, partout aux aguets, tant d'occasions s'offraient à eux de servir les puissans, ou de leur nuire, suivant qu'il importait à leurs projets; jugez alors, si vous le pouvez, de tous leurs attentats. L'histoire dépose qu'ils en ont rempli les cours et les empires, étonnant les politiques, épouvantant les honnêtes. Suivez-les en Angleterre, en France, en Portugal, à Venise. Un seul exemple: une de leurs maximes leur recommandait une sage indifférence pour les formes diverses des gouvernemens, et une affection égale pour toutes les nations; voici comment ils l'ont pratiquée. En Angleterre, pays à institutions libres et représentatives, ils ont conspiré pour le pouvoir absolu des Stuart; en France, dont la constitution était toute monar-

chique, ils ont fomenté les passions populaires et conspiré contre l'hérédité légitime de Henri IV. Il est vrai que ce prince était encore protestant, et que Jaques II s'était déjà converti au catholicisme.

L'exposition des vérités religieuses, tant sous le rapport du dogme que sous celui de leur application à la morale privée, ne fut pas pour les jésuites un moindre écueil. La triste condition sous laquelle ils poursuivaient leur destinée s'y découvre d'autant mieux que les individus en paraissent moins responsables, bien que flétris par les censures les plus accablantes et les plus méritées. En général les adversaires de la Société n'ont vu dans le relâchement de ses doctrines qu'un corollaire de sa politique de domination, un adroit stratagème pour réussir à tolérer les faiblesses des personnes qu'elle voulait s'attacher, sans cesser de faire parler la religion : nous ne dirons pas qu'un tel calcul ne soit jamais entré dans l'esprit d'aucun jésuite directeur, de quelque grand de la terre à la fois dévot et pécheur obstiné ; mais certainement il n'a pu être le mobile des plus criantes erreurs du casuistisme. Qu'il suffise

d'observer qu'elles auraient de beaucoup dépassé le but, et qu'elles compromettaient encore plus la Société qu'elles ne lui facilitaient la domination des consciences. Il faut en convenir hardiment, la plupart des casuistes n'ont été que des logiciens exacts, déduisant d'autant plus rigoureusement les dernières conséquences de principes une fois posés, que par suite de leur pureté personelle, ils appercevaient moins le poison qu'elles renfermaient. Il y a plus, ces principes à leur tour étaient innocens et en grande partie vrais; seulement ils étaient détournés d'un ordre d'idées dans un autre. Toujours fidèles au même plan de restauration des doctrines religieuses par leur alliance avec la science du siècle devenue majeure, les jésuites, de même qu'ils avaient appelé l'habileté du monde au secours des choses du ciel, tentèrent de mettre les vérités théologiques sous la sauvegarde des vérités naturelles. Ce projet n'offrait rien en lui-même que d'honorable, et ne péchait que par une trop grande difficulté d'exécution. Encore aujourd'hui il n'y a pas d'autre apologie du christianisme à entreprendre. Les jésuites n'eurent que le tort d'y porter une connaissance inégale des choses à concilier. Restés exclu-

sivement fidèles à la théologie qu'ils savaient, ils ne virent dans la raison dont ils ignoraient les lois éternelles, qu'une parvenue qu'on pouvait gagner par quelques avances; une révoltée que ramèneraient d'insignifiantes concessions; et ils se bornèrent à lui emprunter quelques notions d'une sagesse vulgaire, et prises dans les régions inférieures du sens commun, pour les transporter dans l'explication du dogme. La scholastique, qu'ils gardèrent comme méthode, fit le reste. C'est donc à un commencement de rationalisme qu'on doit les maximes du jésuitisme qui ont provoqué le plus de réclamations. La partie dogmatique de leur enseignement en offre maint exemple. Ainsi, dans l'affaire de la grâce, ils défendaient le libre arbitre contre le pire des fatalismes ; et parmi ceux qui lisent les *Provinciales* avec délices, en croyant triompher avec Pascal, il n'en est peut-être pas un qui ne soit au fond de l'avis des jésuites contre lui. Qu'est-ce que le péché philosophique, d'ailleurs si justement attaqué, sinon un artifice né du besoin d'adoucir ce dogme effrayant que toute erreur en matière de croyance, ignorât-on même qu'il existe dans le monde telle chose

que le christianisme, est une cause de damnation, et que l'accomplissement des préceptes de la loi naturelle n'est rien pour la justification sans les mérites de la foi? Qu'est-ce que le probabilisme, dont on a tant abusé, sinon une manière d'introduire une ombre d'examen dans les matières de conscience soumises aux déterminations de l'Église? Il en est de même des restrictions mentales et de la direction d'intention, sujets de tant de plaisanteries et d'invectives, et qui ne sont néanmoins qu'un hommage rendu au principe si vrai qu'il n'y a pas appréciation complète d'une action quelconque, si l'on ne tient compte des motifs de l'agent. On ne citerait pas enfin, je n'en doute pas, une conclusion des casuistes, sans excepter leurs plus effroyables maximes sur le faux honneur, la calomnie, l'homicide même, qui ne fût à y bien regarder, le produit d'un ménagement pour quelque notion respectable du sens commun. Mais pour n'être pas le résultat d'un dessein prémédité de corruption, la morale du jésuitisme n'en a pas moins été un sujet de scandale pour l'univers entier, et de décri profond pour les hommes qui la professaient, et trop souvent la pratiquaient.

Il y aurait toutefois de l'injustice à ne pas reconnaître que les jésuites, d'une habileté incontestable comme corporation, ont été en général honnêtes, comme individus : leurs mœurs ont été pures, incomparablement plus pures que celles du reste du clergé. Ils ont longtemps brillé par l'éducation de la jeunesse, et leur enseignement était cher à leurs disciples. Les sciences et les lettres ont été cultivées par eux avec un éclat qu'aucune autre communauté religieuse n'a égalé, sur-tout sous le point de vue de l'universalité des connaissances et des travaux. Dans les missions étrangères, ils ont touché au sublime du génie apostolique, et long-temps le succès a été le prix de tant de zèle, de science et d'efforts. On ne saurait disconvenir enfin que depuis leur établissement l'Église ne leur ait dû ses plus noble consolations. Ce n'est pas que, sous ces divers rapports, ils aient été aussi remarquables que l'ont prétendu leurs partisans, et quelquefois accordé leurs adversaires. La franchise et la dignité du caractère n'éclataient pas chez eux au même degré que l'austérité pratique. *Fidem et pudorem sunt in quibus requiras,* a dit d'eux un grand génie, (*Grotius*) témoin de leur invasion dans l'univers,

et plus porté à les bien traiter qu'à les dénigrer. Leurs écrivains manquent en général de nerf, d'abandon et d'élévation : sous l'élégance, quelquefois remarquable, du langage, se trahit un esprit aussi embarrassé que devait l'être souvent leur personne. Ces défauts se montrent surtout dans leur polémique, d'ailleurs ingénieuse et pleine d'adresse. Il est remarquable qu'ils n'ont dans les lettres ni un grand nom, ni un grand monument à citer, et que la poignée de solitaires de Port-Royal a produit en quelques années dix fois plus de belles pages que tous les jésuites ensemble pendant leur longue existence. Leurs savans donnent lieu à la même observation. On conçoit du reste très-bien que dans toutes les hautes connaissances, liées par tant de points à la religion, leur essor ait été arrêté par l'esprit exagéré de soumission qui caractérisait la compagnie. Les intelligences les plus fermes devaient avorter dans cette continuelle abnégation de leur liberté aux pieds d'un pouvoir tout politique, qui s'humiliait lui-même aux pieds du Saint-Siége. L'homme qui cultive les sciences, a besoin, pour se développer, de ne devoir compte de ses travaux et de ses décou-

vertes qu'à la science même et à ses pairs. L'érudition a été plus favorable aux enfans d'Ignace, parce qu'elle répugne moins à une direction imposée. En revanche, ils sont nuls en philosophie; non-seulement ils ne comptent dans cette partie aucun esprit vraiment créateur de la famille des Descartes, mais ils n'ont pas un seul auteur métaphysique qu'on puisse comparer, pour le talent et la pensée, au père Mallebranche de l'Oratoire. Aussi les a-t-on vus professer tour à tour dans leurs écoles la scholastique, Descartes, et la sensation. Un de leurs plus récens apologistes signale et déplore cette lacune dans leur enseignement; il y voit même la cause de tous leurs malheurs. C'est que l'indépendance est encore plus nécessaire à la philosophie qu'aux lettres et aux sciences; toute servitude de l'entendement lui est mortelle, surtout quand elle devient tradition et discipline.

Une corporation sans grandeur dans les lettres, sans originalité, dans les sciences, sans une philosophie qui lui fût propre, ne pouvait avoir dans l'enseignement la supériorité qu'on lui a long-temps attribuée; sans compter que la pensée constante chez les jésuites de faire

de l'éducation de la jeunesse un moyen de crédit et d'influence, tendait encore à la rapetisser. Aussi leurs écoles, qui suivaient de si loin les universités d'Allemagne et de Hollande que vivifiait la liberté protestante, n'ont pas même égalé, en France, l'Université de Paris, sous le rapport classique, ni la Sorbonne, sous le rapport théologique.

Ajouterons-nous enfin que leur politique si vantée a été plus remuante, plus artificieuse que véritablement habile ? Il y a une certaine étendue de vues qui leur a toujours manqué. Chose bien singulière ! cette société qui a produit tant d'intrigans, n'a pas, hors de son propre gouvernement, produit un homme d'État, et de ses grandes entreprises aucune n'a réussi. Toutes cependant n'étaient pas hors de la portée d'une grande habileté aidée par de grands moyens. Et pourtant, sans même rappeler que la réforme subsiste encore, et que la race des libres penseurs n'est pas éteinte, peut-on ne pas remarquer que Henri IV est mort sur le trône, et que ses descendans règnent encore ; que la pitoyable famille des Stuart s'est éteinte loin de celui de l'Angleterre ; que *les missionnaires* protestans gagnent, à l'heure

qu'il est, aux principes de Henri VIII ou de Wesley les contrées prêchées naguère par les missionnaires jésuites ; que l'ingrat Paraguay vit aujourd'hui sous un despote philosophe ; que la compagnie est en état d'interdiction dans presque tous les États de l'Europe ; qu'en France, si elle réussit sous Louis XIV à faire raser Port-Royal, elle fut expulsée sous Louis XV par les parlemens, héritiers et vengeurs du jansénisme ; et qu'enfin, pour comble de disgràce, après un retour frauduleux, elle vient de se faire chasser une troisième fois ? Et par qui chassée ? Par ceux qui la soutenaient quelques mois auparavant. Par qui défendue ? par quelques rêveurs qui la dédaignent, et qui demandent qu'on la laisse en paix comme les rares disciples de Henri Saint-Simon, comme la secte imperceptible des *piétistes*, comme une preuve vivante du triomphe de la cause qu'elle a combattue. Dernier revers pour les jésuites, c'est la liberté de penser qui les protége.

FINIS.

NOTES.

(1) Page 2.

Les détails que donne ici Barthélémy sur la peste d'Athènes, sont tirés en grande partie de Thucydide, qui a tracé un tableau frappant de la misère qui régnait à Athènes, et de la dissolution de ses habitans à cette époque. Vide *Thucyd.* lib. ii. § 53.

(2) Page 34.

Montesquieu montre à merveille, dans ce dialogue, le caractère de Sylla, homme aussi extraordinaire que sa fortune. Né pauvre, il devint riche par la libéralité d'un courtisan, qui lui laissa une grande fortune. Après s'être distingué à la guerre, il fut fait consul, à l'âge de cinquante ans. Après avoir quitté Rome, s'être emparé d'Athènes, et avoir attaqué Mithridate jusqu'au milieu de son royaume, il revint dans sa patrie. Il y commença bientôt ses cruautés, en faisant mettre à mort 7000 citoyens, malgré la promesse qu'il avait faite de leur accorder la vie. Ce n'était là que le commencement des maux qu'il devait faire souffrir à ses compatriotes. Il s'empara ensuite de la dictature, qu'il abdiqua après avoir porté jusqu'au comble la tyrannie et l'oppression. Il passa le reste de ses jours à Puteoli, entouré d'amis dignes de lui, et au milieu des plaisirs les plus grossiers et les plus dégoûtans. Ses débauches hâtèrent ses jours, et il mourut, dans les plus grands tourmens, à l'âge de soixante ans, et soixante-dix-huit ans avant Jésus-Christ.

(3) Page 49.

Le jeune lecteur trouvera des détails très intéressans sur la vie de ce grand écrivain, dans son histoire, écrite en Anglais par *Middleton*, qui a aussi traduit quelques uns de ses ouvrages avec beaucoup de succès. La meilleure traduction française des ouvrages de Cicéron est celle de l'abbé d'Olivet.

(4) Page 53.

Périclès naquit à Athènes, de Xantippe, illustre citoyen de cette ville, qui le fit élever avec soin. Aux avantages que lui donnait la nature, il joignit tout l'art et toute la finesse d'un homme d'esprit qui veut dominer. Cherchant à se faire valoir par son cou-

rage, il commanda l'armée des Athéniens dans le Péloponèse, et remporta une célèbre victoire près de Némée contre les Sicyoniens. Quelques temps après, Périclès engagea les Athéniens à continuer de combattre les Lacédémoniens; conseil dont on le blâma dans la suite, et qui fut cause qu'on lui ôta sa charge de général. Le peuple lui demanda bientôt pardon de son ingratitude, et Périclès, touché par ses prières, reprit le gouvernement. Peu de temps après, il tomba malade de la peste, et mourut 429 ans avant Jésus-Christ.

(5) Page 60.

Le lecteur trouvera une excellente description du retour triomphant d'Alcibiade à Athènes, commençant: ***Ad hunc redeuntis exercitus triumphum***, &c. JUSTIN, L. V. chap. 4.

(6) Page 78.

Ce grand roi naquit vers 742, au château de Saltzbourg, dans la haute Bavière. Après la mort de son père, il eut l'Austrasie et la Neustrie, avec quelques provinces de l'ancienne Germanie; et après celle de Carloman son frère, en 771, il fut reconnu roi de toute la monarchie française. Ses premiers exploits furent contre les Saxons. Tandis qu'il se battait contre eux, l'Italie implorait son secours; Charles y vole, et de nouveau vainqueur en 774, i est couronné souverain de Lombardie à Monza. D'Italie, Charles passa en Espagne, pour rétablir Iben Algabri dans Saragosse. Après plusieurs victoires, il est défait à Roncevaux, l'an 778, et perd dans cette journée ***Roland***, son neveu supposé, si célèbre dans nos anciens romans. Plus heureux dans la suite, Charles, maître de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, marche à Rome en triomphe, se fait couronner empereur d'Occident par Léon III, l'an 800, et renouvelle l'empire des Césars, éteint en 476. Vainqueur partout, ce monarque s'appliqua à policer ses états, rétablit la marine, visita ses ports, fit construire des vaisseaux, forma le projet de joindre le Rhin au Danube par un canal, pour la jonction de l'Océan et du Pont-Euxin. Il avait donné des lois les armes à la main; il les soutint dans la paix, et en ajouta de nouvelles. Aussi grand par ses conquêtes que par l'amour des lettres, il en fut le protecteur et le restaurateur. Se sentant près de sa fin, il associa à l'empire Louis, le seul fils qui lui restait, lui donna la couronne impériale et tous ses autres états, à l'exception de l'Italie. Il mourut l'année suivante, en 814, dans la 71e. année de son âge, et la 47e. de son règne.

(7) Page 103.

Henri de la Tour, vicomte de Turenne, naquit à Sedan le 11 septembre 1611. La nature et l'éducation concoururent égale-

ment à en faire un grand homme. Ayant, dès l'âge de dix ans, entendu répéter plusieurs fois que sa constitution était trop faible pour qu'il pût jamais soutenir les travaux de la guerre, il se détermina à prouver le contraire, en allant passer une nuit d'hiver sur le rempart de Sedan. Comme il n'admit personne dans sa confidence, on le chercha longtemps inutilement; et on le trouva enfin, endormi sur l'affut d'un canon. Lorsqu'il fut avancé en âge, on l'envoya apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, et un des plus grands généraux de son temps. Après s'être formé dans cette école, il fut mis à la tête d'un régiment français, avec lequel il servit, en 1634, au siège de la Mothe; et il montra dès-lors un courage et un génie qui étonnèrent tout le monde.

Condé naquit à Paris le 8 Septembre 1624. Il était né général; et l'art de la guerre était en lui, dit Voltaire, un instinct naturel. Il fit ses premières armes à dix-sept ans, et se trouva au siège d'Arras, en 1641. Sa vie fut une suite de conquêtes et de vicissitudes, dont les limites qui nous sont prescrites ne nous permettent pas ici de rendre compte, mais dont le lecteur trouvera les détails à l'article *Condé*, de la Biographie universelle, ouvrage qui mérite d'avoir place dans toutes les bonnes bibliothèques.

(8) Page 107.

Bedmar, cardinal, évêque d'Oviédo, né en 1572, d'une des plus anciennes maisons de la Castille, fut envoyé, en 1607, par Philippe III, en embassade à Venise, et se rendit fameux par sa conjuration contre cette république.

(9) Page 142.

Chrétien-Guillaume Lamoignon de Malesherbes, naquit à Paris le 6 Décembre 1721. Son éducation, dit un contemporain, cette première éducation dont toute la vie dépend, fut confiée à une femme aimable, Madame Boujault, dont les soins lui inspirèrent ces sentimens d'humanité tendre, et cette aménité de cœur, qui, toute sa vie, répandirent autour de lui la confiance, et lui valurent le bonheur d'être toujours aimé. On ne cite de Malesherbes dans sa jeunesse aucun trait brillant. Ayant adopté l'étude de la jurisprudence, il obtint en 1741 la charge modeste de substitut du procureur général. Conseiller d'état à vingt-quatre ans, il succéda six ans après à son père, comme président de la cour des aides; et c'est là que s'ouvrit pour lui cette carrière de simplicité, de vertu, de dévouement aux intérêts de l'humanité, qui devait remplir sa vie entière. Les gens de lettres trouvèrent en lui un père, et la littérature lui dut une tendance utile, forte, et courageuse. Il chercha à préparer la liberté de la presse, et parvint à rendre respectables les fonctions de censeur. Nous ne pouvons ici suivre

pas à pas cet homme vénérable dans sa carrière vertueuse, et nous hâtons de rapporter le fait qui doit transmettre son nom à la postérité. Louis XVI, prisonnier de son peuple était traduit à la barre de la convention. Les grands avaient fui, le peuple était muet; le plus grand danger menaçait les défenseurs du roi; Malesherbes, que jamais on n'avait daigné entendre; Malesherbes, dont les conseils avaient été rejetés Malesherbes, ignoré, enseveli dans la retraite, en sort tout-à-coup, et se constitue le défenseur du monarque près de périr. Il fit cette action avec la simplicité qu'il mettait à tout: il fut introduit au temple, il vit Louis XVI, et lui dévoua sa vie. Son conseil, son consolateur, son ami, à soixante-dix ans, il trouva, pour être encore un héros, l'activité, la force, et l'énergie, d'une âme de vingt ans. N'ayant pu parvenir à sauver son roi, Malesherbes porta son désespoir dans sa retraite, où bientôt la mort qu'il avait bravée vint le chercher. En Décembre 1793, il fut arrêté et conduit à Paris, où, après une courte détention, il mourut sur le même échafaud que sa fille, sa petite fille, et le mari de cette dernière. Il retint jusqu'au dernier moment sa bonté, sa douceur, et même sa gaieté. Avant de monter dans le char funèbre, son pied heurta contre une pierre. « Voilà, dit-il, un mauvais présage! un Romain serait rentré!"

(10) Page 175.

Nous avons tiré cet article sur les Jésuites, d'un des numéros de la *Revue Française*, excellent ouvrage périodique, qui malheureusement a cessé de paraître. Nous avons profité de cette circonstance pour reproduire ici ce morceau historique si digne d'être connu, et par son style et par les connaissances exactes qu'il donne sur une société qui, elle-même, a été si remarquable.

(11) Page 201.

La congrégation décida que le général ne pouvait être déposé pour cause de mauvais gouvernement, encore moins pour cause d'oppression des particuliers, dans l'idée qu'il ne fallait pas, par crainte d'un accident passager, énerver à jamais la force d'action de la Société; et que le malheur de quelques particuliers ne pouvait être mis en balance avec l'intérêt majeur de laisser le général maître absolu du sort de ses sujets. Les cas de déposition furent donc bizarrement réduits à une vie que déshonorerait une volupté grossière, ou un luxe frivole, et au don des biens de l'ordre à des parens.

FIN DES NOTES.

De l'Imprimerie de C. Richards, St Martin's-*lane*, *Charing-cros*

